



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Anna

18

1.

Wolfgang

ND



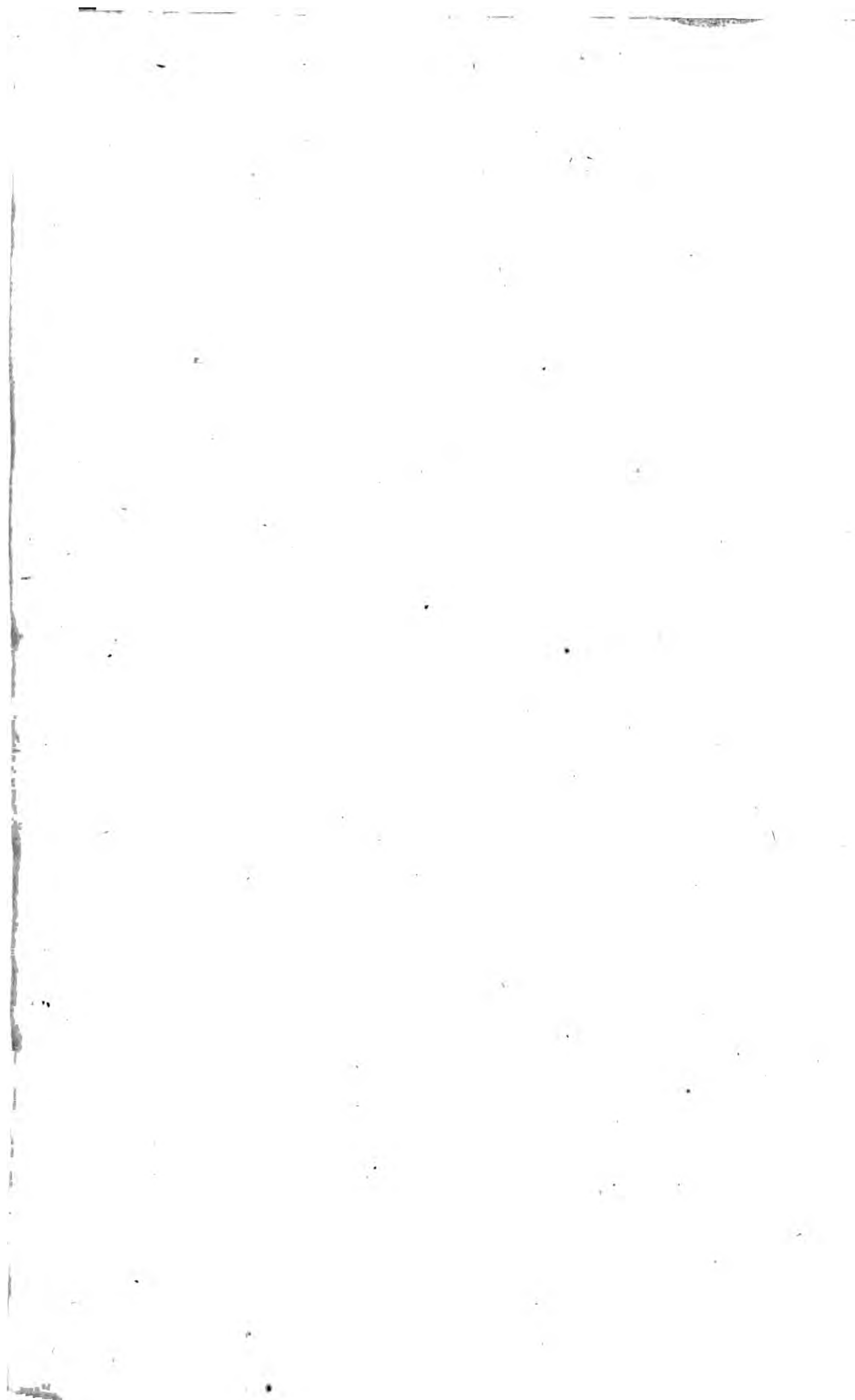
dua

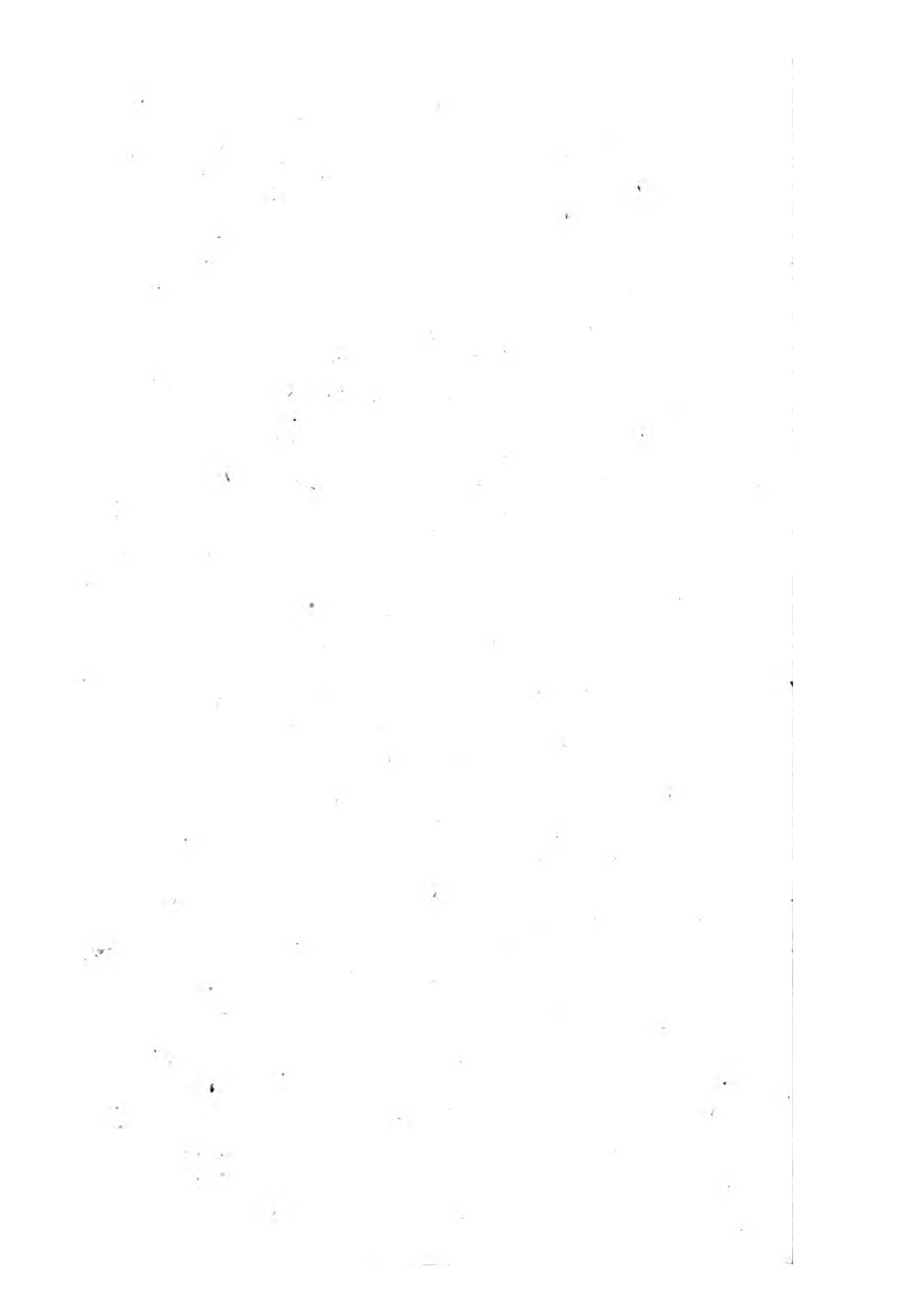
10

a.

Wolven

10





THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

T O M E I.

JOHN A. ...

ED

AMERICAN ...

...

I H M O T

...



THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

*Par l'Auteur des PROVERBES
DRAMATIQUES.*

T O M E P R E M I E R.



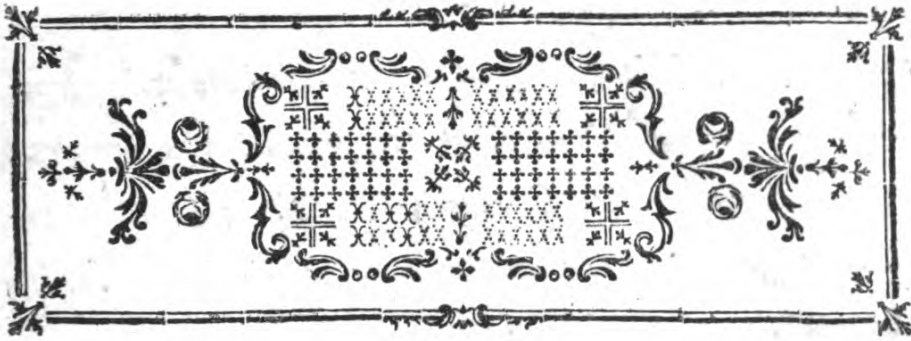
A P A R I S,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X X V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





É P I T R E

A U X S O C I É T É S

D E P R O V I N C E .

C'EST à vous , aimables Sociétés , que je dédie ce Théâtre , vous qu'on affecte de dédaigner , & que , sans le savoir , on prend souvent pour modèle. Le charme de la Société , à la Campagne , n'est-il pas en effet le même que celui des Sociétés de Province ? Il consiste à vivre habituellement ensemble. Quand on se convient , le plaisir de se retrouver à chaque instant , n'est-il pas le plus doux de la vie ? Tout ce qui amuse , lie encore davantage. C'est d'après cela , sans doute , qu'on a repris si vivement le goût de vivre à la Campagne ; en trois jours on s'y voit plus de tems que dans une année à Paris. Et vous , vous jouissez sans cesse de cet avantage. Ah ! profitez-en

toujours ! c'est le goût seul des amusemens qui perpétuera ce bonheur. Doucement occupées de vos plaisirs , votre vie sera variée & vous ne connoîtrez jamais l'ennui. Le goût bannira ces mauvaises plaisanteries , si souvent répétées , qui fatiguent plus qu'elles ne divertissent ; les plaisants & les objets de plaisanteries disparaîtront bientôt , & le jeu ne sera plus aussi nécessaire. Ce jeu , même modique , étoit devenu une habitude , on croyoit n'avoir existé que par la quantité d'heures que l'on avoit joué ; il n'y avoit plus de conversation , plus de gaieté , plus de plaisir. Après avoir parlé de sa santé , gémi sur le tems ou exalté sa beauté , sans avoir le projet d'en profiter , on jouoit , on se querelloit , on se trouvoit insupportables , & l'on se haïssoit.

Le goût des Spectacles ne laisse qu'aux Vieillards ces tristes habitudes. L'étude des rôles , les répétitions prennent du tems ; vous lisez au moins des Comédies , & c'est où l'on apprend à connoître les hommes , à rire des ridicules & à les éviter , à mépriser les vices & à les redouter , à admirer les vertus & à s'efforcer de les pratiquer.

L'amour des talens ne laisse point de vuide dans l'ame , & le desir d'en acquérir fait rechercher ceux qui

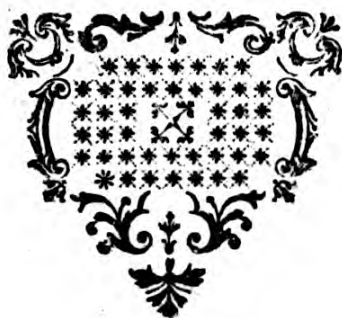
les possèdent : on sent ce qu'il faut de travaux & de soins , même pour avoir un talent médiocre. Ainsi les petits Théâtres de Société qu'on élève en Province , y répandent un nouveau jour qui rend les objets plus brillans , & porte dans l'ame cette innocente gaieté qu'on ne trouve que dans les Sociétés formées hors de la Capitale. La jalousie , l'envie , les préséances qui sont toujours les fruits de l'oïsveté & de l'ennui , disparaîtront pour jamais. Les Vieillards n'auront plus de stupides admirateurs de leurs raisonnemens douloureux après la lecture des Gazettes ; ils s'affligeront seuls ou ils ne s'affligeront pas. Le goût du jeu se reproduira moins. Les oïsfifs ne plaisanteront pas ceux qui savent s'occuper , & ne les détourneront plus , & les Académies seront moins peuplées de dormeurs , comme il y en a dans plusieurs Villes.

On voit déjà les Comédiens de Province , excités à jouer des Pièces que ceux de Paris ne jouent jamais ; ils consentent à varier leur répertoire , sans craindre de se fatiguer en apprenant de nouveaux rôles.

Toutes ces considérations , aimables Sociétés , m'ont fait croire que vous recevriez avec plaisir ce Recueil de Comédies ; il a été formé pour une Société de Province , très-aimable , qui les a toutes jouées. S'il y en a qui

puissent vous plaire, mon projet, de seconder vos amusemens, sera rempli, & c'est tout ce que peut desirer un Editeur qui voudroit pouvoir les partager. Je suis, &c.

La Lettre suivante apprendra ce qui a engagé à recueillir les Pièces qui composent le Théâtre de Campagne.





LETTRE

A MADAME LA BARONNE

DE JOYENVAL.

Vous me faites l'honneur de me mander , Madame , que toute la Jeunesse de votre Province , depuis quatre ou cinq ans , s'est appliquée à jouer des Proverbes , & que cet amusement lui a fait très-grand bien. Je n'en suis pas surpris ; il doit former beaucoup plus que l'habitude de faire des visites , où l'on se présente souvent avec embarras , où l'on escamote quelques révérences , les uns derrière les autres , en rougissant ; après quoi les Hommes courent se mettre le dos à la cheminée , & les Femmes vont se parler à l'oreille.

La conversation est-elle générale , il faut se deviner ; on parle vite ou entre ses dents , personne ne prononce , faute de s'être exercé à parler haut ; ne pouvant vous entendre , on ne sauroit vous connoître ni vous bien juger : alors la crainte & la défiance rendent souvent très-ennuyeuse la conversation qui pourroit être fort agréable ; il n'y a que les fots qui osent toujours tenir les dés , & dire avec confiance les choses les plus communes. L'habitude de la con-

versation feroit éclore une multitude d'idées que peuvent avoir les jeunes personnes ; elles ne se forgeroient pas des systêmes que rien ne peut détruire ; puisque ne les ayant pas connus, on n'a pu songer à les combattre. On vit donc en société comme si on étoit isolé , pensant à sa fantaisie & laissant dire aux autres tout ce qu'ils veulent ; aussi les personnes les plus taciturnes dans leur jeunesse , & que l'on croit les plus douces , montrent-elles souvent , après le mariage , une opiniâtreté & un entêtement dont on ne se feroit jamais douté.

J'ai toujours été surpris de ce qu'on ne fait pas entrer dans le plan de l'éducation , l'art de lire haut , ce qui apprendroit à bien prononcer & à bien parler. Les Comédiens seroient des Maîtres excellens. Quel est cet art de lire , même chez un Comédien médiocre ! Il montre la valeur de la ponctuation , qui est ce que sont les notes & la mesure au chant.

Combien de Femmes d'esprit , lorsqu'elles veulent jouer la Comédie , vous étonnent en vous prouvant qu'elles n'ont jamais connu la ponctuation ; aussi n'est-il pas surprenant qu'on ne trouve quelquefois dans leurs Lettres , ni points , ni virgules : de-là vient qu'en disant des vers , les rimes sont toutes relevées sur le même ton , que même dans la prose elles finissent leurs phrases en l'air , & qu'elles ne disent jamais leurs rôles comme elles parlent , qu'elles croient qu'on doit leur apprendre à faire des gestes ,

& qu'en vous assurant qu'elles n'en savent pas faire, elles en font beaucoup trop.

Les Proverbes, dites-vous, Madame, ont eu l'avantage de développer votre jeunesse, de lui ôter toutes les disgrâces que donne l'embarras, & ils les ont obligés de bien prononcer; car il y a des gens qui ont l'oreille dure dans les Sociétés, & qui veulent tout entendre, & l'on dit que pour parler aux sourds, il ne faut pas crier, mais bien prononcer.

En jouant des Proverbes, on est occupé de rendre exactement le personnage que l'on doit représenter: quand on a trouvé qu'il ressembloit à quelqu'un de sa connoissance, on l'a observé davantage; cela accoutume à devenir spectateur dans le monde, & à sortir de soi-même, ce qu'on ne fait pas toujours, soit par négligence, ou parce qu'on n'estime pas assez les autres. Quand on s'est mis une fois à observer, combien le champ est vaste! & que de réflexions à faire sur chaque personne! on évite les uns, on recherche avidement les autres, & l'on sent davantage le besoin & le plaisir d'aimer. On vit donc plus agréablement que ceux qui n'estimant qu'eux, s'éloignent avec dédain de tout le monde, & dont tout le monde, par cette raison, ne manque pas de s'éloigner.

Vos jeunes Gens ont grande raison de vouloir jouer à-présent la Comédie; ils y réussiront bien mieux & auront beaucoup plus de naturel que ceux

qui n'ont jamais joué des Proverbes. Vous ajoutez , Madame, qu'ils voudroient des Pièces qui ne fussent pas connues , pour ne pas retomber dans la manière & le jeu des Comédiens; ils ont encore grande raison. Rien ne pouvoit autant me déterminer à faire des recherches , aussi j'ai vuidé tous les Porte-feuilles des Gens de ma connoissance , & j'ai l'honneur de vous envoyer des Pièces de tous les genres. Je suis persuadé que vos Acteurs les feront valoir; & s'ils pouvoient , en les représentant , vous amuser , je serois trop heureux d'avoir pu contribuer à vos plaisirs , Madame , & d'avoir eu cette occasion de vous prouver les sentimens d'attachement & de respect , &c.



LE PETIT
DOM QUICHOTTE,
COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE GRISEVILLE , *Grand'-
mere de Mademoiselle de Villedour.*

Mlle. DE VILLEDOUR , *âgée de dix ans.*

LE VICOMTE DE GRANDCOUR , *Grand-
pere du Marquis de Saint-Arnoud.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD , *âgé de
treize ans.*

L'ABBÉ RÉDA , *Précepteur du Marquis de
Saint-Arnoud.*

JAQUOT , *Fils du Jardinier du Vicomte de
Grandcour , âgé de douze ans.*

LA MERE GOURDON , *vieille Paysanne.*

GILLE GOURDON , *Fils de la mere Gourdon ,
Berger.*

La Scène est dans un Bois.



LE PETIT
DOM QUICHOTTE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD,
JAQUOT.

*Le Marquis en Dom Quichotte, & Jaquot en Sancho
avec un bissac.*

JAQUOT, *mangeant.*

MAIS Monsieur le Marquis, est-ce que nous
irons encore bien loin comme cela ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui, Dom Jaquot.

J A Q U O T.

Je n'aime pas ce Dom là , Dom Jaquot ! j'aime mieux que vous m'appelliez Jaquot , tout court.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

N'es-tu pas mon Ecuyer ?

J A Q U O T.

Vous me l'avez dit ; mais je ne fais pas ce que c'est , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne veux pas que tu m'appelles , Monsieur le Marquis ; ne t'en souvient-il pas ?

J A Q U O T.

Dame , c'est que je n'oublie pas votre nom de Marquis de Saint-Arnoud , & que je ne me souviens jamais de celui de Dom , Dom....

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dom Brillant de l'Aurore.

J A Q U O T.

C'est bien long , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien , appelle - moi Seigneur.

J A Q U O T.

Seigneur ? je m'en souviendrai bien. Mais ,

Monfieur le Marquis , j'ai bien peur que ma mere ne me cherche quand elle ne me verra pas revenir du Château. Dame , c'est qu'elle fera bien en colere contre moi , quand elle ne me trouvera pas.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Elle fe consolera quand elle apprendra que tu feras devenu Gouverneur d'une Ile.

J A Q U O T.

Gouverneur ? j'ai encore oublié ce que c'est. Je fuis bien fâché que cette nuit , pendant que nous dormions dans la Forêt , vous ayez perdu votre cheval & moi mon âne ; car nous n'irons pas bien loin à pied.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Nous les retrouverons.

J A Q U O T.

Oui ; mais fi nous ne les trouvons pas , Monfieur le Vicomte de Grandcour , votre Grand-pere , fera courir après nous , & M. l'Abbé Réda , votre Précepteur , me donnera le fouet pour m'être en allé avec vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne souffrirai pas qu'on fouette mon Ecuyer.

J A Q U O T.

Il vous fouettera peut-être vous-même, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dis donc Seigneur Dom Brillant.

J A Q U O T.

Seigneur Dom Bruyant..... Je n'apprendrai jamais ce nom là. Et, où allons-nous aller à présent ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Chercher des aventures.

J A Q U O T.

Des aventures ? vous parlez toujours de noms que je ne connois pas. Est-ce que tous ces noms là sont dans ce livre que vous lisez tous les soirs ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Est-ce que tu ne t'en souviens pas ?

J A Q U O T.

Non, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Veux-tu bien dire Seigneur ?

J A Q U O T.

Oui, oui, Seigneur, pourvu que je ne dise pas Dom Bruyant de.....

DOM QUICHOTTE. 7

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien dis Seigneur Chevalier.

J A Q U O T.

Ah , je me souviendrai bien de Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Tu ne te souviens pas de ce que je te lisois ?

J A Q U O T.

Non ; parce que je m'endormois toujours.
Où dînerons-nous aujourd'hui ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh , tu manges actuellement.

J A Q U O T.

Oui , je déjeune ; mais après , il faut dîner ;
moi je mangerois toute la journée si je voulois.
Pourquoi ne déjeunez-vous pas ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Parce que Dom Quichotte n'a jamais déjeuné ,
ni tous les Chevaliers dont ce livre là parle.

J A Q U O T.

Je crois que c'est un mauvais métier que celui
que nous allons faire ; j'aimerois mieux être
au Château de Grandcour , à travailler au
Jardin , avec mon pere , ou à tourner la broche
dans votre cuisine.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Et la gloire ?

J A Q U O T.

La gloire ? je ne fais pas ce que c'est non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Tu ne fais donc pas lire ?

J A Q U O T.

Si fait , un peu dans le latin. Mais si nous cherchions nos bêtes au lieu de parler de tout cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Et qu'est-ce que nous faisons donc ?

J A Q U O T.

Nous les cherchons ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Sans doute.

J A Q U O T.

Je n'en favois rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Tu ne penses qu'à manger , tiens , reste ic ,
& si tu les vois passer , tu les arrêteras.

J A Q U O T.

Allez , allez toujours , je m'en vais m'a-
seoir là.

DOM QUICHOTTE. 9

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je viendrai t'y retrouver. *Il s'en va.*

JAQUOT.

C'est bon ; c'est bon. Je m'en vais boire un bon coup de vin & puis, si j'ai envie de dormir, je dormirai. *Il boit.*

S C E N E I I.

LA MERE GOURDON, JAQUOT.

JAQUOT.

VELA je crois une femme qui porte une bourée. Il faut que je lui demande si elle a vû nos bêtes.

LA MERE GOURDON.

Je suis bien lassé toujours, j'ai envie de me reposer ici. *Elle jette sa bourée à terre, & elle s'assied dessus.*

JAQUOT.

'Ah, dites-donc la mere?

LA MERE GOURDON.

Eh bien, quoi que veut ce petit garçon-là?

J A Q U O T.

Je voulions vous demander si vous n'avez pas vû un cheval & un âne, la mere.

L A M E R E G O U R D O N.

Ane toi même. Qu'est-ce que c'est que ce petit coquin là, les enfans n'ont plus de respect pour la vieilleffe.

J A Q U O T.

Dites toujours si vous les avez vus.

L A M E R E G O U R D O N.

Je te dis que non, petit garnement. Allons laisse-moi en repos.

J A Q U O T.

Laissez-moi en repos vous-même; car je vais me coucher, & je veux dormir. *Il se couche.* Bon soir la mere.

L A M E R E G O U R D O N.

Oui bon soir, bon soir, va te coucher, tu souperas demain. Voyez ce petit vilain qui va dormir pendant que sa mere le cherche peut-être partout. Mon dieu! on est bien bon d'aimer ces morveux là. Mais qu'est-ce que je vois venir par ici. Je crois que..... oui, c'est une petite Demoiselle, elle paroît bien gentille.

DOM QUICHOTTE. II

SCENE III.

Mlle. DE VILLEDOR, LA MERE
GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

Mlle. DE VILLEDOR.

BONJOUR, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Bonjour, ma belle Demoiselle.

Mlle. DE VILLEDOR.

J'ai bien envie de vous demander une chose ;
mais il faut que vous me promettiez de me
dire la vérité.

LA MERE GOURDON.

Je ne mentons jamais dans notre Village ,
ma belle Demoiselle.

Mlle. DE VILLEDOR.

C'est que je voudrois bien savoir si vous
n'êtes pas une Fée.

LA MERE GOURDON.

Une Fée ?

Mlle. DE VILLEDOR.

Oui, & si vous en êtes une, il faut me dire
si vous êtes bienfaisante, ou malfaisante.

LA MERE GOURDON.

Eh? bon dieu, Mademoiselle, je ne fais pas ce que vous voulez dire tant seulement.

Mlle. DE VILLEDOR.

Quoi, vous ne savez pas ce que c'est qu'une Fée?

LA MERE GOURDON.

Je n'ons jamais entendu parler de ce bétail là.

Mlle. DE VILLEDOR.

Vous n'avez donc jamais lu de Contes?

LA MERE GOURDON.

Oh, des Contes, des Contes! je ne savons que le compte de notre troupeau, voyez-vous?

Mlle. DE VILLEDOR.

Vous avez un troupeau?

LA MERE GOURDON.

Ah, dame, oui, & qui est bien gentil.

Mlle. DE VILLEDOR.

Des moutons?

LA MERE GOURDON.

Oui, des moutons, des brebis, des agneaux.

Mlle. DE VILLEDOR.

Et auriez-vous besoin d'une Bergere?

LA MERE GOURDON.

Oh , que non ; j'ons mon fils qui les garde.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Votre fils ; il est donc Berger ?

LA MERE GOURDON.

Eh , vraiment oui.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ah , je voudrais bien le voir , j'aime beaucoup les Bergers.

LA MERE GOURDON.

Eh , pardi vous le varrez ; je m'en vais l'appeler. Eh , Gille Gourdon ?

S C E N E I V.

Mlle. DE VILLEDOUR, LA MERE
GOURDON, JAQUOT, *dormant.*
GILLE GOURDON, *sans paroître.*

GILLE GOURDON.

QUOIQUE vous voulez , ma mere ?

LA MERE GOURDON.

Eh , viens ici , fieux , vela une belle Demoiselle qui veut te voir.

GILLE GOURDON.

Une Demoiselle ?

LA MERE GOURDON.

Oui, oui.

GILLE GOURDON, *paroisant.*

Eh bien, me vela.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Mais ce n'est pas là un Berger.

GILLE GOURDON.

Je ne suis pas un Berger ?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Eh non, vraiment, vous n'êtes qu'un Payfan.

GILLE GOURDON.

Et vous verrez qu'un Berger n'est pas un Payfan.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je fai bien ce que je veux dire, j'en ai vû dans des tableaux, chez ma grand'mere.

GILLE GOURDON.

Oh, des tableaux; c'est de la peinture cela, à ce qu'on dit.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Cela est vrai. Vous êtes bien habile pour un Payfan.

DOM QUICHOTTE. 15

GILLE GOURDON.

Ah dame, oui, je fis habile, & si j'avois tant seulement pû apprendre à lire, on disoit comme cela que je serois peut-être Procureur Fiscal à présent.

Mlle. DE VILLEDOR.

Cela peut bien être.

LA MERE GOURDON.

Ah ç'a, dites-moi donc, Mademoiselle, pourquoi allez-vous comme-ça toute seule?

Mlle. DE VILLEDOR.

C'est que je veux me faire Bergere.

GILLE GOURDON.

Vous?

Mlle. DE VILLEDOR.

Sans doute.

GILLE GOURDON.

Ah, ah, vela un bon tour! Est-ce que vous êtes venue comme cela à pied du Village de Griseville?

Mlle. DE VILLEDOR.

Oui, & qui vous a dit que je viens de ce Village là?

GILLE GOURDON.

Ah, je m'en doute ; parce qu'en voilà le chemin. Vous voulez donc être Bergere ?

Mlle. DE VILLEDOR.

Je voudrois bien avoir un troupeau à moi ; mais , comme je n'ai pas d'argent pour en acheter , si vous vouliez , je garderois le vôtre.

LA MERE GOURDON.

Ah, bien, comme vous voudrez.

GILLE GOURDON.

Pour aujourd'hui seulement ?

Mlle. DE VILLEDOR.

Non , pour toujours. Est-ce qu'il n'y a pas des Bergeres comme moi dans la campagne ?

GILLE GOURDON.

Ah que oui , oui. *à sa mere.* La drôle de petite fille.

LA MERE GOURDON , *à son fils.*

Est-ce que tu la connois , ficux ?

GILLE GOURDON.

Laissez , laissez-moi faire.

LA MERE GOURDON.

Et comment vous appelez-vous ma belle Demoiselle ?

Mlle.

Mlle. DE VILLEDOR.

Astrée, ma bonne Dame. Mais dites-donc si vous voulez me donner votre troupeau à garder ; parce que, sans cela, j'irai chercher à en garder un autre.

GILLE GOURDON.

Ah, que non, Mademoiselle, baillez-nous la préférence.

Mlle. DE VILLEDOR.

Je fais bien ce qu'il faut faire. Où est-il votre troupeau ?

GILLE GOURDON.

Il est là, tout contre ; vous le voyez d'ici.

Mlle. DE VILLEDOR.

Ah, oui, je m'en y vais. Vous avez un chien ?

GILLE GOURDON.

Oui, vous le trouverez aussi, affeyez-vous là. Voulez-vous que j'aïlle avec vous ?

Mlle. DE VILLEDOR.

Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine. Adieu, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Adieu, ma belle Demoiselle.

S C E N E V.

LA MERE GOURDON, GILLE
GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

LA MERE GOURDON.

EH, dis donc, fieux, est-ce que tu la connois
c'te petite Demoiselle ?

GILLE GOURDON.

Pardi oui, je n'en ons pas fait semblant com-
me vous voyez.

LA MERE GOURDON.

Alle a dit un nom que je n'ai jamais entendu
dire.

GILLE GOURDON.

Bon, sûrement, alle en a un autre ; c'est la
petite fille de Madame la Comtesse de Grise-
ville, qui est si folle, à ce qu'on dit.

LA MERE GOURDON.

Est-ce que tu l'as vûe cette Comtesse-là ?

GILLE GOURDON.

Alle vient se promener comme-ça dans le
bois souvent en lisant, alle s'est laissé tomber
l'autre fois par terre ; c'est moi qui l'a ramaf-
sée, & elle m'a baillé un écu.

LA MERE GOURDON.

Et c'te petite Demoiselle là, étoit avec elle?

GILLE GOURDON.

Oui, voirement, & j'ons bian vû qu'alle ne m'a pas reconnu.

LA MERE GOURDON.

Eh bian, fieux, qu'est-ce que j'allons en faire?

GILLE GOURDON.

Ecoutez bian, ma mere.

LA MERE GOURDON.

J'écoute, fieux; j'écoute.

GILLE GOURDON.

Je difons puisqu'alle m'a baillé un écu pour l'avoir relevée de terre, cette Comtesse.....

LA MERE GOURDON.

Oui, alle t'a baillé un écu; c'est vrai ça?

GILLE GOURDON.

Laissez-moi donc dire. Alle croit peut-être sa petite fille perdue.....

LA MERE GOURDON.

Pardue?

GILLE GOURDON.

Oui; puisqu'alle est venue toute seule.

LA MERE GOURDON.

Ah, oui, alle est venue toute seule.

GILLE GOURDON.

Si j'allons donc l'y porter la nouvelle qu'alle est ici, vela qu'alle me baillera encore bian plus d'argent.

LA MERE GOURDON.

T'as raison, fieux.

GILLE GOURDON.

Et par ainsi; c'est pourquoi je m'en vas aller à Griseville, pour le dire à Madame la Comtesse.

LA MERE GOURDON.

J'allons être tout d'un coup bian riches!

GILLE GOURDON.

Acoutez, il faut en avoir bian soïn de cet enfant là.

LA MERE GOURDON.

Oh, alle ne s'en ira pas. Et puis je m'en vas l'y chercher du pain & du beurre, pour qu'alle ne meure pas de faim.

GILLE GOURDON.

Vous avez raison. Adieu, ma mere.

DOM QUICHOTTE. 21

LA MERE GOURDON.

Adieu , fieux. Je m'en vas porter ma bourée.
Et je songe que j'ai des poires , je l'y en porterons. *Elle emporte sa bourée.*

S C E N E V I.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD,
JAQUOT *dormant.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD,
regardant aller la Mere Gourdon.

CETTE bonne femme ne reviendra peut-être plus. *Il éveille Jaquot.* Allons Jaquot , Jaquot.

JAQUOT *se frottant les yeux.*

Eh bien , mon pere , me voilà.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Jaquot , c'est moi.

JAQUOT *le regardant.*

Ah ! c'est vous , Monsieur le Marquis , non , Seigneur Dom... Seigneur Chevalier. N'est-ce pas comme cela ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui , oui , lève-toi.

J A Q U O T *se levant.*

Avez-vous retrouvé nos bêtes?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, non, j'ai trouvé bien autre chose.

J A Q U O T.

Ah bien! j'en retiens part.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et ce n'est pas ce que tu crois.

J A Q U O T.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est une aventure.

J A Q U O T.

Une aventure? Je vous dis que je ne fais pas ce que c'est.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est une Princesse enchantée, qui est métamorphosée en petite Bergere.

J A Q U O T.

Une Princesse à chanter; elle chante donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis enchantée.

J A Q U O T.

Dame , je ne comprends pas cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Cela ne fait rien. Il faut que tu lui fasses un compliment de ma part.

J A Q U O T.

Ah bien , où est-elle ? Je m'en vais lui dire que vous lui faites bien vos complimens.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Ce n'est pas cela , il faut que tu lui dise que le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore. . . .

J A Q U O T.

Oh , je ne retiendrai jamais cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

- Je me mettrai derrière toi & je te soufflerai.

J A Q U O T.

Ah , comme à l'école quand on ne fait pas sa leçon ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui. Mais comme tu es barbouillé ! tes moustaches sont effacées.

J A Q U O T.

Vous m'avez fait doubler mon Bonnet de peau de lapin aussi.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est pour être comme Sancho.

J A Q U O T.

Oui, mais le poil s'en va, & puis cela me démange, & je me frotte le visage. Mais vous n'avez qu'une moustache vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est en me mouchant apparemment que j'ai effacé l'autre; cela est bien désespérant pour un Chevalier de n'avoir pas encore de barbe! Ah! voici la Princesse.

S C E N E V I I.

Mlle. DE VILLEDOUR, LE MARQUIS
DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

J A Q U O T.

LA Princesse? Ce n'est pas-là une Bergere non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis que si.

J A Q U O T.

Elle ne ressemble point à ma Soeur, qui garde nos Vaches.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je le crois bien, bélître.

Mlle. DE VILLEDOUR à ses Moutons qui
paroissent.

Restez, restez ici, petits Moutons, vous y
serez à l'ombre, & vous n'y aurez pas si
chaud.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Allons, Jaquot.

J A Q U O T.

Qu'est-ce qu'il faut que je dise ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mets un genou en terre & ôte ton Bonnet.

J A Q U O T, *un genou à terre, son Bonnet
à la main.*

Après.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Adorable Princesse....

J A Q U O T.

Ado... n'est-ce pas ado... ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui.

J A Q U O T.

Ado... J'ai oublié le reste.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Adorable Princesse.

J A Q U O T.

Rable Princesse.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Vous voyez devant vous.

J A Q U O T.

Vous voyez.... c'est derriere moi qu'il faut dire.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Non, vous voyez devant vous....

J A Q U O T.

Non, vous voyez devant vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore.

J A Q U O T.

Le Chevalier.... je ne dirai jamais le reste.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.
Ote-toi delà, Bélître.

J A Q U O T *se relevant en mettant son Bonnet.*

Ah bien! tant mieux.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD *un*
genou en terre.

Adorable Princesse , vous voyez dans le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore , le plus humble de vos serviteurs & le plus amoureux. A travers cet enchantement , mon cœur vous a reconnu ; souffrez que je vous consacre à jamais & ma vie & mes armes.

Mlle DE VILLEDOUR.

Arrêtez , Monsieur le Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi , Madame , mon amour pourroit - il vous déplaire ?

Mlle DE VILLEDOUR.

Vous me parlez d'amour ! oubliez-vous qui je suis & ce que vous êtes ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

O ciel ! aurois-je pu vous offenser ?

Mlle DE VILLEDOUR.

Reconnoissez en moi la Bergere Astrée.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non , Madame , vous n'êtes point une Bergere.

Mlle. DE VILLEDOR.

C'est vous qui n'êtes pas un Berger , & ce n'est qu'un Berger qui pourra m'aimer.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je deviendrai Berger , si vous le voulez ; Renaud n'avoit-il pas tout quitté pour Armide ?

Mlle. DE VILLEDOR.

Quand vous seriez Berger , vous n'auriez pas dû me parler de votre amour. Allez vous noyer à présent , & ne me voyez jamais. Adieu. *Elle sort , & les Moutons disparoissent.*

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD,
J A Q U O T.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

EST-IL malheur pareil au mien ! ce cruel enchantement l'a empêché de me reconnoître , je veux la suivre & mourir à ses pieds.

J A Q U O T.

Ah , mon Dieu , voilà un malheur bien plus

grand! je vois Monsieur l'Abbé Réda , votre Précepteur.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non , ce n'est pas lui.

J A Q U O T.

Regardez , il vient à nous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est un Géant enchanteur , qui a pris sa figure pour m'épouvanter ; mais je vais chercher mes armes que j'ai pendues à un arbre , & avec le consentement de la Princesse , je reviens ici pour le combattre.

J A Q U O T.

Pour moi , je vais m'enfuir à quatre pattes dans les brouffailles , de peur d'avoir le fouet.

Il s'enfuit à quatre pattes.



S C E N E I X.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
L'ABBÉ RÉDA.

L' A B B É R É D A.

AH, Monsieur le Vicomte, n'avancez pas, je crois qu'il faut nous en aller, j'ai vu marcher quelque chose.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'est-ce que c'est, l'Abbé?

L' A B B É R É D A.

Je n'en fais rien, je n'avois pas ma lorgnette ; mais c'est peut-être un Sanglier ou un Loup.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Nous leur aurons fait peur. Je parierois tout au monde que mon fils a passé la nuit dans ce bois, sur ce que l'on nous a dit qu'on l'avoit vu de ce côté-ci, & sur ce que son cheval & l'âne du Jardinier qui sont revenus, paroïssent avoir mangé des feuilles.

L' A B B É R É D A.

Cela pourroit bien être, Monsieur ; mais rien ne nous montre leurs traces. Si je les re-

trouve ils se souviendront , tous les deux , des alarmes qu'ils m'ont données & qu'ils me donnent encore.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monsieur l'Abbé, si nous étions en tems de guerre , & que mon petit-fils y fût allé , cela ne m'étonneroit pas , & j'en ferois même charmé.

L' A B B É R É D A.

Il ne devoit pas y aller sans votre permission ni la mienne.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Si vous n'aviez pas été dîner avec tous vos Curés, vous ne l'auriez pas quitté , & cela ne seroit pas arrivé ; ceci a tout l'air d'un projet , & il a faisi l'occasion de l'exécuter ; cela est très-bien fait à lui.

L' A B B É R É D A.

Monsieur , je peux avoir tort ; mais....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je ne vous reproche rien ; d'ailleurs tous les gens que j'ai mis en campagne le ramèneront sûrement.

L' A B B É R É D A.

Je le crois comme vous ; mais après la clef

des champs qu'il a prise , comment le remettre à l'étude , c'est votre faute à vous , Monsieur le Vicomte , s'il a fait cette escapade.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il a donc plus profité de mes leçons que des vôtres.

L' A B B É R É D A.

Cela pourroit bien être , vous ne lui parliez que de guerre , de combats ; toutes vos tapisseries représentent les Aventures de Dom Quichote , vous m'avez ordonné de lui acheter ce livre-là. Et depuis un an il ne lit pas autre chose.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Tant mieux ; c'est un livre excellent pour la morale.

L' A B B É R É D A.

Oui , les enfans se foucient bien de la morale d'un livre , ils la passent toujours pour s'attacher au merveilleux , ou à ce qui les fait rire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Dom Quichotte étoit brave , & j'en ai toujours fait grand cas.

L' A B B É R É D A.

C'étoit un fou.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monfieur l'Abbé , halte-là , plus de refpect pour la bravoure ; c'eft la premiere de toutes les qualités.

L' A B B É R É D A .

Monfieur le Vicomte , Homère & Virgile cependant. . . .

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ne la connoiffoient pas , leurs Héros étoient toujours protégés par quelques Divinités , je vous défends de faire lire ces Auteurs à mon fils.

L' A B B É R É D A .

Oui , fi nous le retrouvons ; mais s'il eft rencontré par quelques bêtes féroces.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Croyez qu'il fe défendra. N'a-t-il pas fon épée ?

L' A B B É R É D A .

Oui , Monfieur. Mais s'il rencontre des voleurs ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il les arrêtera & les amènera pieds & poings liés.

L' A B B É R É D A.

Un enfant ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Un enfant , Monsieur Réda , un enfant ! il est mon petit-fils , il n'y a point d'enfance pour les Héros. Ecoutez l'Abbé , j'ai combattu dès l'âge de dix ans.

L' A B B É R É D A.

Vous ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Oui , moi , & l'amour & la gloire ont occupé tous les instans de ma vie. Depuis la paix un malheureux amour m'a fait retirer dans mon Château de Grandcour.

L' A B B É R É D A.

Vous êtes amoureux , Monsieur le Vicomte ?
Vous plaisantez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

On ne plaisante point avec l'amour , & si l'amour avoit causé la fuite de mon petit-fils , je la lui pardonnerois encore.

L' A B B É R É D A.

Quoi ! vous voudriez qu'à son âge une funeste passion....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Funeste, il est vrai, je l'éprouve depuis vingt ans.

L' A B B É R É D A.

Je ne saurois le croire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Vous n'avez donc jamais vu la Comtesse de Griseville?

L' A B B É R É D A.

Qui demeure ici près?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Elle même; oui, ses rigueurs me tournent toujours la tête, voilà tout le défaut que je lui connois, & il n'en est pas un; c'est une preuve de sa vertu.

L' A B B É R É D A.

Elle passe pour une folle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'osez-vous dire, malheureux?

L' A B B É R É D A.

Moi? Rien, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Sa grace, ses charmes....

L' A B B É R É D A.

Monfieur , voilà une bonne femme , il faudroit lui demander des nouvelles de Monfieur le Marquis ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Faites , Monfieur Réda.

S C E N E X.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR ,
LA MERE GOURDON , L'ABBÉ
RÉDA.

LA MERE GOURDON *un petit panier au bras.*

A H , Meffieurs , je fuis bien-aife de vous rencontrer : ne cherchez - vous pas une petite Demoifelle ?

L' A B B É R É D A.

Non , ma bonne femme , nous cherchons le Petit-fils de Monfieur le Vicomte , qui eft perdu depuis hier , & qui a avec lui un petit garçon.

LA MERE GOURDON.

Un petit garçon , n'a - t - il pas un bonnet rouge ?

L' A B B É R É D A.

Je crois que oui.

L A M E R E G O U R D O N.

Il a dormi ici une heure tantôt, & je crois que je viens de les voir tous les deux par là-bas, qui cherchoient quelque chose à terre.

L' A B B É R É D A.

Je ferai bien aise de les retrouver, je leur apprendrai à nous donner comme cela de l'inquiétude.

L A M E R E G O U R D O N.

Oh, mais si vous vous fâchez & si vous leur faites du mal, je ne vous enseignerai pas où ils font.

L E V I C O M T E D E G R A N D C O U R.

Cette bonne femme a raison, Monsieur l'Abbé. Allez voir si ce sont eux; quand vous les aurez reconnus, vous viendrez me le dire, & je vous défends d'en approcher & de vous en faire reconnoître avant de m'avoir rendu compte.

L' A B B É R É D A.

Je ferai, Monsieur, ce que vous m'ordonnez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allez donc.

LA MERE GOURDON.

En ce cas-là, venez, ne faites pas de bruit, je vais vous les montrer.

S C E N E X I.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE,
LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
GILLE GOURDON.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE *en*
arrivant.

MON ami, je suis enchantée de tout ce que vous me dites-là.

GILLE GOURDON.

C'est bien vrai, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je serai charmée de la voir avec son troupeau. Ah! qu'elle tient bien de moi!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Que vois-je ! Quoi, c'est vous, Madame ? Après m'avoir si longtems refusé le bonheur

de vous voir, je vous retrouve & vous ne me regardez plus avec cet air sévère....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.
Non, Monsieur le Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.
Mon bonheur me confond!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.
Apprenez....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.
Que de graces, que de charmes!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.
Quoi, vous trouvez encore....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.
Ah, jamais vous n'avez été si belle.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.
Vous me flattez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.
Non, mon cœur me dit que je ne puis vous tromper, l'amour le plus pur & le plus violent en meme-tems y régnera toujours; sans cesse occupé de vous.... Mais votre sévérité auroit-elle un terme enfin, vous laisseriez-vous de cet excès de rigueurs? Ah, Madame! *Il tombe à genoux.*

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Levez-vous, Vicomte, vous avez vous-même causé tous vos malheurs.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, Madame, que dites-vous !

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Oui, ingrat, au moment où j'allois enfin me rendre, vous me fuyez, vous me quittez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Eh, Madame, c'étoit pour devenir plus digne de vous ; depuis six ans je vous adorois sans pouvoir espérer de vous toucher, Mars m'ouvre le champ de gloire, je vole à Mahon, espérant joindre les lauriers de la victoire aux myrthes de l'amour, & vous refusez à mon retour de me voir....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je vous ai cru infidèle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, j'aurois pû l'être ! grands Dieux ! mais pourquoi n'avoir pas voulu m'entendre ? Pourquoi me renvoyer mes lettres sans les lire ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

La vertu me l'ordonnoit, & peut-être.....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ahevez.... Mais qui change en ce moment cet air sévère ? qui me procure cet instant fortuné ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Une chose singulière, qui ravit mon âme, qui doit vous toucher, si la vôtre est encore sensible. Ma Petite-Fille, l'objet de tous mes soins, que je me plaisois à élever, vient de me donner la preuve la plus convaincante que tous ses goûts, ses sentimens, se rapportent aux miens, ma joie est sans égale !

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, que je la partage ! expliquez moi quel en est l'objet.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vous connoissez le Roman de l'Astrée.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, sûrement.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il me charme toujours de plus en plus, je ne me lasse point de le lire, ma Petite-fille l'aime aussi, mais au point qu'elle est sortie ce matin avec un petit chapeau de paille, & qu'elle est venue trouver ici la mère de ce gar-

çon , pour lui demander de garder son troupeau ; elle est Bergere , Vicomte , cela n'est-il pas charmant ! j'en mourrai de joie.

S C E N E X I I .

LA COMTESSE DE GRISEVILLE,
LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
L'ABBÉ RÉDA, GILLE GOURDON.

L' A B B É R É D A .

AH , Monsieur , je vous le disois bien , Monsieur votre Petit-fils s'est fait Chevalier Errant.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je le voudrois de tout mon cœur.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant ?

L' A B B É R É D A .

Oui , Madame , il est armé de pied en cap , comme on nous représente Dom Quichotte.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant ! mais , Vicomte , est-ce que vous n'êtes point transporté de cet héroïsme ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'Abbé croyoit que j'avois tort de ne lui parler que de sièges, de combats & de galanterie.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il ne s'y connoît pas.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Les hommes ne font que ce qu'on les fait, l'Abbé.

L' A B B É R É D A.

Mais, Monsieur le Vicomte, permettez-moi de vous dire....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons, Monsieur l'Abbé, vous me feriez croire que vous n'avez point de part à ce succès. Chevalier Errant! & ma petite fille Bergere! Vicomte nous sommes trop heureux!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ma joie est égale à la vôtre.

L' A B B É R É D A *à part.*

Ils sont aussi foux l'un que l'autre.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Voilà des enfans comme on n'en voit point.



S C E N E X I I I .

LA COMTESSE DE GRISEVILLE,
LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
GILLE GOURDON , LA MERE
GOURDON, L'ABBÉ RÉDA.

LA MERE GOURDON.

MONSIEUR le Vicomte , voilà votre petit Monsieur , qui vient par ici avec la petite Demoiselle de Madame , voulez-vous....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Avec ma Petite-fille ?

LA MERE GOURDON.

Oui vraiment.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je voudrais qu'il en fût amoureux. Vicomte , cachons - nous pour les entendre. Vous autres , mettez-vous aussi derriere ces arbres.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allons , Madame. *Ils se cachent tous.*



SCENE XIV.

Mlle DE VILLEDOR, LE MARQUIS
DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

Mlle DE VILLEDOR.

NON, Monsieur, je n'écoute rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mais, Madame, permettez....

Mlle DE VILLEDOR.

Songez que je vous ai ordonné de ne me plus revoir.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne vous demande qu'une grace.

Mlle DE VILLEDOR.

Et quelle est-elle?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'est la permission de combattre l'Enchanteur qui vous persécute, de vous remettre en possession de vos Etats, après vous me bannirez pour toujours de votre présence, si je continue à avoir le malheur de vous déplaire.

Mlle DE VILLEDOR.

Je ne connois point d'Enchanteur....

SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE,
LE VICOMTE DE GRANDCOUR,
Mlle DE VILLEDOUR, LE MAR-
QUIS DE SAINT-ARNOUD, LA
MERE GOURDON, GILLE GOUR-
DON, L'ABBÉ RÉDA, JAQUOT.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

JE n'y puis plus tenir, votre Petit-fils est char-
mant, il faut que je l'embrasse, *Elle embrasse le*
Marquis de Saint-Arnoud.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il est trop heureux, Madame.

Mlle DE VILLEDOUR.

Ah, ma belle Maman, vous étiez-là ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mon bon Papa, je crains bien....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Non, mon fils, ne craignez rien, vous
avez voulu prendre la cause du beau sexe,
c'est très-bien fait.

J A Q U O T.

Ah , Monsieur le Marquis , voilà Monsieur l'Abbé défendez-moi.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Jaquot , vous avez suivi votre Maître & vous avez très-bien fait ; l'Abbé ne vous grondera seulement pas.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Ils sont tous délicieux ! divins ! jusqu'au petit Jaquot. Ma Fille embrasse-moi aussi. *Elle embrasse sa Fille.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi , mon Grand-papa , il est bien vrai que c'est-là Monsieur l'Abbé Réda ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Pourquoi donc pas ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et que ce n'est pas l'Enchanteur qui persécute la Princesse ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Mon Petit-fils , la Princesse est Mademoiselle de Villedour , la Petite - fille de Madame la Comtesse de Griseville ; dans tout ceci il n'y a point d'enchantement , les enchantemens sont fabuleux ; mais la valeur & la vertu sont un

don du Ciel , & l'amour est l'effet des charmes de ces Dames.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vicomte , il semble que cette aventure soit faite pour nous prouver que nos enfans sont faits l'un pour l'autre , & si vous y consentez....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je vous entends , Madame , ils se conviennent parfaitement , leur fortune est à peu près égale , & leur bonheur est sûr ; mais moi ferai-je toujours malheureux ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Si vous me promettez de n'être plus volage ; Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'ai-je jamais été ? Et qui pourroit me le rendre ayant le bonheur de vous posséder.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons , je ne peux plus vous résister , dès ce moment , venez chez moi , un doux hymen couronnera notre amour & apprendra à nos enfans que c'est de lui que dépend le vrai bonheur de ma vie.

LE

LE VICOMTE DE GRANDCOUR *baisant*
la main de la Comtesse.

Mon exemple sera aussi pour mon fils un modèle de la reconnaissance que je vous prouverai toujours.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Embrassez-vous mes enfans, en attendant le jour qui doit vous unir, vous vous verrez sans cesse. *Les Enfans s'embrassent.*

Mlle DE VILLEDOR.

Pour moi, j'en suis bien aise; parce que je ne m'ennuierai plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je vous promets de ne plus chercher d'aventures.

L'ABBÉ RÉDA *à part.*

S'ils pouvoient ne plus voir leurs parens, peut-être deviendroient-ils sages.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Que dites-vous, Monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ RÉDA.

Je dis qu'ils sont bienheureux à leur âge.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Et vous avez raison. L'Abbé, vous ne nous quitterez pas, je veux aussi avoir le petit Jaquot.

L' A B B É R É D A.

Allons, Jaquot, remerciez donc Madame.

J A Q U O T.

Madame, je vous suis bien obligé.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

J'aurai soin aussi de cette bonne femme & de son fils; ce jour est fait pour rendre tout heureux.

V A U D E V I L L E.

A I R : *Il n'y a qu'un pas du mal au bien.*

L' A B B É R É D A.

A DES Enfans, dans leur jeune âge,
On dit, lorsqu'ils feront époux,
Qu'ils goûteront un sort bien doux,
Ma foi la vieillesse est peu sage.
Ce qu'on apprend avec des foux;
C'est à heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

C'est à heurler avec les Loups.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je croyois toujours rester veuve ;
Mais résiste-t-on à l'Amour ?
Tôt ou tard on se rend un jour,
Tous les Romans en sont la preuve ;
Si l'Amour ne fait que des foux ,
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups.

LA MÈRE GOURDON.

L'on se moque de la Vieillesse
Lorsqu'elle cherche les plaisirs ,
Heureuse d'avoir des desirs ,
Elle vaut souvent la jeunesse :
Si ceux qui s'amusent sont foux ,
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups.

Mlle DE VILLEDOR.

Sans objet nous cherchons à plaire ,
On nous dit qu'il faut tout charmer ;
Je fais de plus qu'il faut aimer ,
Que c'est tout l'art d'une Bergere ,
Les Bergers seroient-ils des foux ,
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups.

52 *LE PET. DOM QUICH.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne trouvois pas que l'étude
Eût des attraits assez puissans ;
Mais pour vous mériter , je sens
Qu'elle n'aura plus rien de rude ;
Les Grecs , les Latins , sont-ils foux ?
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

En amour , la douce espérance
Entretient les tendres desirs :
On voit toujours par les plaisirs
Couronner la persévérance :
Si les Amans sont toujours foux ,
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups.

J A Q U O T.

J'étois Jardinier , Tournebroche ,
Ensuite on m'a fait Ecuyer ;
Pour vous amuser le métier
De Comédien est sans reproche ,
Si vous dites , nous trouvant foux ,
Il faut heurler avec les Loups.

C H Œ U R.

Il faut heurler avec les Loups

F I N.

LES AMANS

INDISCRETS,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LA BARONNE DE CHONVAL.
LA COMTESSE DE SAINT-EDMONT.
LA MARQUISE D'ORSANT.
LE MARQUIS D'ORSANT.
LE CHEVALIER DE GRÉPIERES.
LE VICOMTE DE CLAIRSIGNY.
LECLERC, *Valet-de-Chambre de la Comtesse
de Saint-Edmont.*

La Scène est chez la Comtesse de Saint-Edmont.



LES AMANS

INDISCRETS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE CHEVALIER.

AH! bon jour, Vicomte; où vas-tu donc?

LE VICOMTE.

La Comtesse est en affaire. Eh bien, viens-tu avec nous à la campagne, chez la Bourdinière?

LE CHEVALIER.

Mais, je n'en fais trop rien encore.

D 4

LE VICOMTE.

Oh, je fais bien, moi, que tu n'y viendras pas.

LE CHEVALIER.

Comment tu le fais ? Cela est admirable !

LE VICOMTE.

Qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant ? Il faut bien que tu restes ici pour la Marquise.

LE CHEVALIER.

Quelle Marquise ?

LE VICOMTE.

La Marquise d'Orfant.

LE CHEVALIER.

Paix donc.

LE VICOMTE.

Parbleu, voilà un beau mystère ! j'admire ta discrétion ! deux jours plutôt, deux jours plus tard, ne le saura-t-on pas ?

LE CHEVALIER.

Mais qui diable a pu te dire ? ...

LE VICOMTE.

C'est l'Abbé d'Urmont. Ne t'a-t-il pas trouvé hier chez Madame d'Orfant ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Il en étoit furieux ; il avoit des vues sur elle & il a jugé, en te voyant, qu'il ne devoit rien espérer. Suis-je au fait ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai bien maudit.

LE VICOMTE.

Il s'est un peu vengé en vous tourmentant & en ne voulant pas vous laisser seuls.

LE CHEVALIER.

Tout cela est vrai.

LE VICOMTE.

C'est une femme aimable, & tu feras très-bien.

LE CHEVALIER.

Le Mari?...

LE VICOMTE.

Vit avec des Filles, il ne paroît pas chez elle.

LE CHEVALIER.

Non, je ne l'ai jamais vu. Adieu.

L E V I C O M T E .

Tu ne vois pas la Comtesse ?

L E C H E V A L I E R .

Je reviendrai. *Il s'en va.*

L E V I C O M T E .

Tu as raison , voilà l'heure des Amans , tu n'a pas de tems à perdre.

S C E N E I I .

L A C O M T E S S E , L E V I C O M T E .

L A C O M T E S S E *sortant de sa Chambre.*

V O U S entendez bien , Mesdemoiselles , surtout n'oubliez rien. *Au Vicomte.* On m'avoit dit que le Chevalier étoit avec vous , Vicomte.

L E V I C O M T E .

Il est vrai , il sort dans l'instant.

L A C O M T E S S E .

Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu ?

L E V I C O M T E .

Il a une affaire très-importante dans ce moment-ci. Il reviendra.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,
LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MADAME la Baronne de Chonval.

LE VICOMTE.

La Baronne ! je me sauve.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ?

LE VICOMTE.

Je vous dirai cela. *Il sort.*

S C E N E I V.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *en entrant.*

EN vérité je ne vous reconnois pas, Comtesse, quelle diligence ! déjà prête !

LA COMTESSE.

Je ne fais pas pourquoi j'ai la réputation d'être paresseuse ; car jamais je ne me fais attendre.

LA BARONNE.

La dernière fois pourtant , vous conviendrez bien....

LA COMTESSE.

Quand donc ?

LA BARONNE.

Le jour de l'Opéra nouveau , nous n'avons pas vu le premier Acte.

LA COMTESSE.

Cela est tout simple ; est - ce que vous en avez jamais vu , vous , Madame ?

LA BARONNE.

Autant qu'il m'est possible , je ne veux rien perdre de tout ce qui m'amuse.

LA COMTESSE.

Oh bien oui , je suis comme vous ; mais dans le premier acte , qu'est - ce qui danse jamais ? toutes les Petites - filles , les Prévôts des danseurs.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien. Vous avez-là une jolie robe.

LA COMTESSE.

Je ne le trouve pas moi , je ne puis pas la souffrir.

L A B A R O N N E.

Je vous assure qu'elle est charmante; voilà une petite fleur qui est la plus jolie du monde, & puis cette raie-là, regardez donc.

L A C O M T E S S E.

Mais oui, en vérité vous me la ferez aimer. Pour la campagne, je crois qu'elle ne fera pas trop mal. A propos, à quelle heure comptez-vous partir?

L A B A R O N N E.

Mais, comme cela, sur les six heures.

L A C O M T E S S E.

Avec la Marquise d'Orfant, il en fera bien sept. Et son Mari vient-il?

L A B A R O N N E.

Mais je crois que oui.

L A C O M T E S S E.

Ce qu'il dépense avec cette petite Aglaé, est affreux!

L A B A R O N N E.

Bon! il ne l'a plus.

L A C O M T E S S E.

Il en a donc une autre?

LA BARONNE.

Oui ; j'ai oublié son nom. C'est une Chanteuse.

LA COMTESSE.

Ah ! cela est d'un bien mauvais ton ! je voudrais bien savoir quelle adresse ces créatures-là ont pour tirer tant d'argent de nos Maris, quand nous ne saurions en avoir dix louis de plus que ce qu'ils font convenus de nous donner. Cela m'impatiente quand j'y pense.

LA BARONNE.

Cela est vrai ; car la Marquise n'a jamais le fol.

LA COMTESSE.

Non , & elle perd toujours au jeu.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien du tout à son mari , par exemple.

LA COMTESSE.

Je vous dis ! ces Messieurs-là ne sont insensibles que pour leurs femmes.



S C E N E V.

LA COMTESSE, LA BARONNE,
LE MARQUIS, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Marquis d'Orfant.

LA BARONNE.

Ah ! nous parlions de vous , Marquis.

LE MARQUIS.

Ma foi , Mesdames , vous parliez d'un homme
qui ne se porte pas trop bien. *Il s'assied.*

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Je n'en fais rien , je vous dis , je ne suis pas
bien.

LA BARONNE.

Mangez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui , je dors même assez.

LA COMTESSE.

Vous avez peut-être des vapeurs. Il faut monter à cheval.

LE MARQUI

J'y monte tous les jours , je cours à pied , je fais tout l'exercice possible , je me fatigue , & rien ne m'amuse.

LA BARONNE.

Vous avez cependant des connoissances , des goûts.

LE MARQUIS.

Oui ; mais toutes ces choses-là n'ont qu'un tems.

LA COMTESSE.

C'est que vous satisfaites trop aisément tous vos desirs , peut-être.

LE MARQUIS.

Oh , comme cela ; il est vrai que j'ai fait bien des folies , & qui m'ont même coûté fort cher.

LA BARONNE.

Etes-vous corrigé ?

LE MARQUIS.

Corrigé ? Je n'en fais rien. Il y a un vuide dans le monde qui fait qu'on se trouve isolé , chacun y est pour soi , & l'on n'y intéresse personne.

LA

LA COMTESSE.

Où, dans le monde où vous vivez.

LE MARQUIS.

Mais je crois vivre avec ce qu'il y a de mieux.

LA BARONNE.

Pas toujours.

LE MARQUIS.

Oh, je fais bien ce que vous voulez dire ;
mais examinons un peu, pourquoi l'on donne
tant de torts aux hommes ?

LA COMTESSE.

Parce qu'ils ne vivent pas avec leurs femmes.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, Mesdames, vous en seriez bien
fâchées.

LA BARONNE.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

Parce que ces mêmes hommes vous ennuie-
roient beaucoup, ils vous contraindroient, &
vous seriez bien embarrassées.

LA COMTESSE, *souriant.*

Au contraire, on trouveroit bien plus de

plaisir à les tromper , au lieu qu'à présent les Amans mêmes ne sont pas jaloux.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas dire cela.

LA BARONNE.

Oui de vous autres , qui sacrifiez tout à vos Demoiselles , pour qu'elles ne vous quittent pas ; mais c'est par vanité ou par économie que vous voulez les conserver , & vous n'en êtes pas moins leur dupe.

LE MARQUIS.

C'est la jalousie qui vous fait parler.

LA COMTESSE.

La jalousie ? Nous serions jalouses de ces espèces-là ? On n'est jaloux que de ce qu'on estime.

LE MARQUIS.

On ne mprise pas ce qui nous est indifférent.

LA BARONNE.

C'est par conséquent votre indifférence , Messieurs les Maris , qui nous sauve votre mépris.

LE MARQUIS.

Je répondrai pour moi , je fais très-grand cas de Madame d'Orfant.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne l'aimez-vous pas.

LE MARQUIS.

Et qui vous dit que je ne l'aime pas ?

LA BARONNE.

Votre conduite.

LE MARQUIS.

Voilà bien comme on juge les gens sans les entendre. Eh bien , apprenez que j'aimerois fort à vivre avec elle , à changer mon genre de vie.

LA COMTESSE.

Et qui vous en empêche ;

LE MARQUIS.

Son caractère, sa froideur, son insensibilité.

LA BARONNE.

Son insensibilité ?

LE MARQUIS.

Oui, je crois que je lui passerois plutôt d'avoir eu des Amans, que d'être comme elle est : vous me direz ; *mais c'est une femme sage*, & moi je vous répondrai ; c'est une femme triste.

LA COMTESSE.

Elle ne passe pas pour cela.

LE MARQUIS.

Mais je la connois mieux que personne apparemment.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas sûr ; nous qui vivons avec elle, nous la trouvons fort aimable.

LE MARQUIS.

Je fais bien qu'elle a de quoi l'être ; mais depuis trois mois , vous conviendrez bien qu'elle est moins gaie que jamais.

LA BARONNE.

C'est sa fanté qui en est cause.

LE MARQUIS.

Sa fanté ? Je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Mais vous dites vous-même que votre fanté est dérangée , parce que tout vous ennuie.

LE MARQUIS.

Cela est différent.

LA BARONNE.

Tenez , vous vous plaignez des autres , & voilà comme on ne voit que soi.

LA COMTESSE.

Ah ! vous méritez cela , Marquis.

S C E N E V I.

LA COMTESSE, LA BARONNE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier de Grépieres.

LE CHEVALIER, *aux Dames qui se lèvent.*

Eh bien, Mesdames, est-ce comme cela que vous me traitez ?

LA COMTESSE.

Chevalier, mettez - vous auprès de moi. *Il s'assied.*

LA BARONNE.

Eh bien, vous venez toujours ce soir avec nous, sans doute.

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Demain donc ?

LE CHEVALIER.

Je ne le pourrai pas non plus.

LA BARONNE.

Pourquoi cela ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'il m'est survenu une affaire.

LA BARONNE.

Mauvaise excuse & que je ne reçois point.

LE CHEVALIER.

Non, d'honneur.

LA COMTESSE.

Et restez-vous à Paris ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LA BARONNE.

C'est pour aller ailleurs ? cela est tout-à-fait honnête.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez. . . .

LA BARONNE.

Et où cela ?

LE CHEVALIER.

Je n'en fais rien.

LA COMTESSE.

La préférence est touchante !

LE CHEVALIER.

Mais, m'aviez-vous dit où vous me meniez ?

LA BARONNE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'est la même chose; on nous engage souvent comme cela, nous autres hommes; vous le savez bien.

LA COMTESSE.

Il falloit dire que vous étiez engagé avec nous.

LE CHEVALIER.

Je ne le pouvois pas.

LA BARONNE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Oh! vous voulez tout savoir.

LA BARONNE.

Sans doute; c'est bien le moins.

LE CHEVALIER.

Si je vous avois nommées, on auroit pû prendre de la jalousie, & ce n'étoit pas le moment, il falloit, au contraire, inspirer de la confiance.

L A C O M T E S S E.

Ceci devient intéressant. Eh bien ?

L E C H E V A L I E R.

Je ne vous ai pas nommées, voilà tout.

L A B A R O N N E.

Et vous ne nous direz pas avec qui vous allez ?

L E C H E V A L I E R.

Non, cela m'est impossible.

L A C O M T E S S E.

Il meurt d'envie de nous le dire.

L E C H E V A L I E R.

Non, assurément, je ne suis pas assez indiscret.

L A B A R O N N E.

Vous avez cependant l'air d'un homme heureux.

L E C H E V A L I E R.

Oh! heureux....

L A C O M T E S S E.

Il fait le modeste & il sourit.

L A B A R O N N E.

Il n'est pas fâché qu'on le croye.

LA COMTESSE.

Allons, dites donc, Chevalier ?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

Je ne le peux pas en honneur.

LA COMTESSE.

Si c'est le Marquis que vous craignez, vous avez tort, il est homme du monde & discret.

LE CHEVALIER.

J'en suis persuadé.

LA BARONNE.

Vous ne nommerez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous dis, cela est impossible.

LA COMTESSE.

Finissez donc.

LE CHEVALIER.

C'est que c'est une aventure....

LA BARONNE.

Toute simple, je parie.

LE CHEVALIER.

Non pas absolument.

LA BARONNE.

En vérité, Chevalier, vous êtes odieux !

LE CHEVALIER.

Mais seriez-vous bien aise?...

LA COMTESSE.

Vous perdez du tems , il peut venir quelqu'un....

LE CHEVALIER.

Eh bien , une femme que je connois depuis du tems , qui est charmante , mais bien plus encore que je ne le croyois , parce qu'elle ne s'étoit jamais occupée de moi....

LA COMTESSE.

Tenez , il est vrai , voilà comme les hommes nous jugent ; c'est la maniere dont nous les voyons qui les décident.

LA BARONNE.

Ah ! Madame , laissez-le donc dire. Il ne nous dit pas qu'il n'avoit pas pensé à cette femme non plus , lui.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi ; mais je ne l'avois connue qu'occupée successivement de deux hommes de mes amis qu'elle a beaucoup aimés ; ainsi ce n'étoit pas le moment , comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Il a raison. Eh bien, Monsieur le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Ah ! voilà le Marquis qui prend intérêt à ceci.

LA BARONNE.

Paix donc, Madame.

LE CHEVALIER.

Le dernier homme a fini avec elle, on ne peut pas plus mal, il y a trois mois ; c'est une femme d'une sensibilité singulière, elle savoit que j'étois lié avec lui, & que je blâmois sa conduite très-fort ; malgré cela je n'osois pas la voir.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ? J'aurois à votre place essayé de la consoler.

LA COMTESSE.

Voyez comme ces Messieurs pensent de nous, & s'ils ne nous dictent pas la conduite que nous devrions tenir.

LE MARQUIS.

Nous pensons d'après ce que nous avons vu & ce que nous voyons arriver tous les jours.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je l'avoue, je n'espérois rien.

LA BARONNE.

Est-ce une veuve?

LE CHEVALIER.

Non, elle a un mari ; mais qu'on ne voit jamais chez elle ; je ne le connois pas du tout.

LA COMTESSE.

Oui, il y a des Maris comme cela, n'est-ce pas, Marquis?

LE MARQUIS.

Laissez finir Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Hier donc, sans aucun dessein, je vais faire une visite....

LA BARONNE.

A cette femme?

LE CHEVALIER.

Oui. Elle est très-bien faite, je la trouve en négligé, coëffée cependant, elle m'a paru comme je ne l'avois jamais vue.

LE MARQUIS.

A merveilles, Monsieur le Chevalier, cela promet.

L E C H E V A L I E R.

Elle me fait beaucoup de reproches sur ce qu'il y a longtems que je ne suis venu chez elle. Je lui répons que je favois trop le danger qu'il y avoit de la voir souvent.

L E M A R Q U I S.

Fort bien !

L E C H E V A L I E R.

Que d'ailleurs , comme j'avois été ami d'un homme dont elle avoit eu à se plaindre , j'avois craint qu'elle n'eût mal pensé de moi. Là-dessus elle m'interrompt pour me dire qu'elle n'a jamais eu de moi que la meilleure opinion ; je me jette sur sa main pour la remercier ; sans la retirer , elle me dit les choses les plus honnêtes , cela m'encourage , elle me paroît plus belle que jamais ; je desire ardemment de lui plaire ; je le lui dis , elle feint de ne me pas croire ; mais elle me paroît émue , je crus même l'entendre soupirer , & je ne me trompois pas.

L E M A R Q U I S.

Allez donc , Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Je me jette à ses pieds , elle veut que je me

relève, & je n'y consens qu'après qu'elle m'a promis de souffrir mes soins; je la presse de dire si je peux espérer de la toucher un jour; elle me regarde languissamment; j'entends ce que cela veut dire; tout sembloit m'annoncer le sort le plus heureux, lorsqu'on annonce un diable d'Abbé....

LE MARQUIS.

Que venoit-il faire-là? Je parie que c'est l'Abbé d'Urmont.

LE CHEVALIER.

Lui-même.

LE MARQUIS.

C'est un homme insupportable! il vient toujours mal-à-propos. Il est jaloux de tout.

LA BARONNE.

Laissez-le donc achever.

LE MARQUIS.

Bon, l'Abbé sera demeuré.

LE CHEVALIER.

Jusqu'à ce qu'il soit venu du monde, & il n'est sorti que lorsqu'il y a eu cinq ou six personnes.

LE MARQUIS.

Je vous le dis , voilà comme il est.

LA COMTESSE.

Je ris de la colère du Marquis.

LE MARQUIS.

Mais n'ai-je pas raison ? vous y êtes retourné , apparemment ?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Sorti de chez elle , j'étois comme un fou , je ne voyois rien , je ne pensois qu'à elle , j'éprouvois que jusqu'à ce moment je n'avois point encore aimé. Ce matin je lui ai écrit tout ce que je sentoiss , combien je desirois de la revoir.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Elle m'a mandé qu'elle y consentoit ; mais que ce ne seroit que pour un instant. J'y suis allé à l'heure indiquée ; je me suis plaint de l'Abbé ; elle m'a assuré qu'elle ne pouvoit pas le souffrir , & qu'elle lui avoit fait fermer sa porte , ainsi qu'à tout le monde , parce qu'elle devoit sortir de bonne heure. Je l'ai remerciée avec vivacité de la bonté qu'elle avoit de me

recevoir ; enfin après m'être assuré de toute sa sensibilité , mon bonheur a été troublé....

L E M A R Q U I S.

Encore ?

L E C H E V A L I E R.

Par l'inquiétude de la perdre.

L E M A R Q U I S.

Comment ?

L E C H E V A L I E R.

Elle m'a appris qu'elle partoît dans le moment pour la campagne ; il m'étoit impossible de m'en séparer ; elle ne vouloit pas me dire où elle alloit ; j'ai craint que le tems , les réflexions ne la fissent changer ; je l'ai conjurée de me mener avec elle ; elle s'est rendue , & je ne l'ai quittée que pour venir ici me dégager & retourner chez elle , où elle me reviendra prendre , après une visite qu'elle doit faire.

L E M A R Q U I S.

Mesdames , il n'y a pas à hésiter , & vous devez rendre à Monsieur le Chevalier sa parole.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous le croyez , Marquis ?

L E

LE MARQUIS.

Comment, si je le crois? Il n'y a pas même un moment à perdre.

LE CHEVALIER.

Monsieur, il est très-honnête à vous d'intercéder pour moi.

LE MARQUIS.

Et n'ai-je pas raison?

LA COMTESSE, *souriant.*

Mais vous ne savez pas si l'une de nous n'a pas des desseins sur le Chevalier.

LE MARQUIS.

Oui, des desseins? Voilà comme sont les femmes, elles sont toujours jalouses du bonheur d'une autre femme.

LA BARONNE.

Le Marquis le croit réellement.

LE MARQUIS.

Je n'en fai rien; mais ce que je dis là est vrai; vous n'auriez pas pensé à Monsieur le Chevalier, qu'à présent vous en auriez envie.

LA COMTESSE.

En vérité, Marquis, vous avez-là une jolie opinion de nous.

LE MARQUIS.

Ce que je dis-là est général.

LA BARONNE.

Il me semble que vous vous portez mieux quand il est question de dire du mal des femmes ; cela vous ranime.

LE MARQUIS.

Laissez-les dire , Monsieur le Chevalier , c'est sur moi qu'elles vont diriger leur fiel. Allez , allez avec votre Dame ; je vous assure que je voudrois bien être à votre place. Voilà sûrement une femme que je répondrois bien d'aimer long-tems.



S C E N E V I I.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LA BARONNE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LE CLERC.

LE CLERC, *annonçant.*

MADAME la Marquise d'Orfant.

LA BARONNE.

Ah, la voilà pourtant, cette Marquise!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Chevalier?

LE CHEVALIER, *ému.*

Rien, Madame.

LA COMTESSE.

Connoissez-vous la Marquise?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

On disoit que vous nous feriez attendre.

LA MARQUISE.

Je vous assure même que je serois venue bien plutôt, sans le Chevalier de Grépieres qui m'a retardée beaucoup par mille folies....

Et le voilà , le Chevalier ? Quoi ! Mesdames , vous le connoissez ?

L A C O M T E S S E .

Oui , Madame.

L E M A R Q U I S .

Quoi , le Chevalier. . . .

L A M A R Q U I S E .

Est un homme charmant que vous ferez bien aise de connoître , Monsieur.

L E M A R Q U I S .

Quoi ! c'est vous ?

L A M A R Q U I S E .

Comment, c'est moi ? . . . Qu'avez-vous donc ? Mesdames , je venois vous faire une prière , que je crois que vous m'accorderez aisément , puisque vous connoissez Monsieur le Chevalier ; c'est de l'enmener avec nous à la campagne ; ne le voulez-vous pas bien , Madame la Comtesse ? je comptois vous le présenter ; mais. . . .

L A C O M T E S S E .

Madame , il devoit y venir.

L A M A R Q U I S E *riant.*

Ah ! cela est excellent ! il ne me l'avoit pas dit. .

LE CHEVALIER *à la Comtesse.*

Madame ; est-ce que ce seroit là le Marquis d'Orfant ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même ; pourquoi ?

LE CHEVALIER *sortant.*

Ah ! je suis perdu !

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Eh bien , où allez-vous donc , Monsieur le Chevalier ? Madame , il ne me répond pas ; est-ce qu'il se trouveroit mal ?



SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS à la Marquise.

CACHEZ vos allarmes , Madame , croyez-moi , elles ne sont pas nécessaires pour me prouver ce que je ne fais déjà que trop.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire , Monsieur ? seriez-vous devenu jaloux à présent ? cela seroit comique !

LE MARQUIS.

Pas tant que vous le croyez , Madame. Vous venez , en un moment , de changer l'opinion que j'avois conçue de vous.

LA MARQUISE.

Ce ton me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Vous ne devez vous en prendre qu'à votre imprudence ; vous vous êtes trahie vous-même. Oui , Madame.

L A M A R Q U I S E.

Quoi! parce que je crains qu'un de mes amis ne se trouve mal, vous conjecturez....

L E M A R Q U I S.

Que c'est votre amant?

L A M A R Q U I S E.

Monfieur.....

L E M A R Q U I S.

Madame, je fais plus, j'en suis sûr & je peux vous en convaincre.

L A C O M T E S S E.

Marquis....

L E M A R Q U I S.

Non, non; ne m'arrêtez pas, Madame. *A la Marquise.* L'Abbé d'Urmont, hier, vous a fort contrarié.

L A M A R Q U I S E.

Quoi! il feroit capable?...

L E M A R Q U I S.

Non, ce n'est pas lui qui m'a instruit; vous lui avez fait défendre votre porte aujourd'hui, ainsi qu'à tout le monde; il n'y a qu'au Chevalier de Grépieres qu'elle étoit ouverte.

L A M A R Q U I S E.

Le Chevalier auroit pu? . . . Monsieur , plaignez - moi , mais ne me condamnez pas.

L A B A R O N N E

En vérité , Marquis , il est affreux à vous de faire de pareils reproches.

L E M A R Q U I S.

J'ai mes raisons , Madame , & vous les allez savoir.

L A C O M T E S S E à la Marquise.

C'est lui qui a tendu le piège au Chevalier , qui n'est point coupable ; Marquise , vous devez nous croire , & sans vous - même , il n'auroit point de tort.

L A M A R Q U I S E.

A qui se fierá - t - on à présent ?

L E M A R Q U I S.

A moi , Madame.

L A M A R Q U I S E.

Que dites - vous ? non , Monsieur , je ne vous reverrai de ma vie ; vous êtes seul l'auteur de toutes mes erreurs & de tous mes maux ; oui , c'est votre exemple & celui de tous vos semblables qui nous perd.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , Madame , je veux tout réparer. Je mène depuis long-tems une vie languissante ; je désirois de vivre avec vous , je vous craignois , je n'osois vous le proposer ; oubliez mes torts , les vôtres sont effacez.

L A M A R Q U I S E.

Je ne vous reprocherai jamais rien ; mais ce que je me dois à moi-même , ne fera-t-il pas naître sans cesse de nouveaux remords dans mon ame ?

L E M A R Q U I S.

Oui , si vous vous y livrez ; mais si vous êtes sensible à un retour aussi sincère & aussi tendre , il doit vous occuper sans cesse , & la douceur que vous goûterez à faire mon bonheur , fera naître le vôtre ; nos erreurs passées nous garantiront de l'avenir ; ce ne sera pas des sacrifices que nous nous ferons ; rien ne pourra rompre des liens aussi forts.

L A M A R Q U I S E.

Il est affreux d'avoir à se repentir ; mais il est bien doux de sentir qu'on ne peut refuser l'estime à ce que l'on doit aimer.

L E M A R Q U I S.

Je vous le jure , vous seule comblerez désormais tous mes vœux. *Il embrasse la Marquise.*

L A C O M T E S S E.

Vous êtes tous deux trop raisonnables pour ne pas devenir heureux.

L A B A R O N N E.

Si vous vous étiez mieux connus d'abord , vous l'auriez sûrement toujours été.

L A M A R Q U I S E.

Baronne , Comtesse , félicitez - moi donc ?

L A C O M T E S S E.

Partons , nous aurons tout le tems de mieux jouir d'un exemple qui , s'il étoit plus suivi , empêcheroit la ruine & les malheurs de tant de gens nés pour être heureux.

F I N.

LE CHAT

PERDU,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

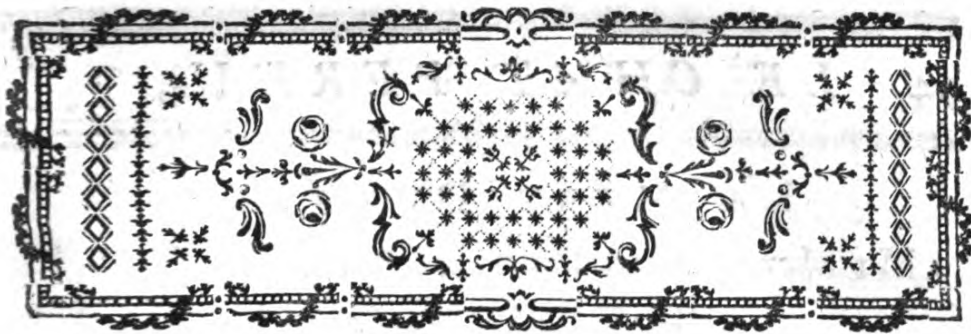
LA MERE DURAND.

THERESE, *Fille de la Mere Durand.*

LE COMPERE MORIN.

VINCENT, *Neveu du Compere Morin.*

La Scène est dans la Maison de la Mere Durand.



LE CHAT

PERDU,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE DURAND, THERÈSE.

LA MÈRE DURAND, *sortant d'une Chambre dont elle ferme la porte, & met la clef dans sa poche.*

JE ne le trouve nulle part. Il sera sûrement perdu ce Chat.

THERÈSE.

Mais, ma Mère....

LA MERE DURAND.

Ma Mere, mon Pere... c'est votre faute.

THERESE.

A moi?

LA MERE DURAND.

Sans doute, si vous faisiez ce que je vous dis, cela ne seroit pas arrivé.

THERESE.

Est-ce que je peux garder votre Chat, moi?

LA MERE DURAND.

Et pourquoi pas? Vous dites que vous l'aimez tant.

THERESE.

Cela est bien vrai. Robin, Robin.

LA MERE DURAND.

Oui Robin. Si vous n'aviez pas laissé la porte ouverte, après le souper, il ne seroit pas sorti. Vous ne pouvez pas filer dans la maison, sans vouloir voir tous ceux qui passent devant la porte.

THERESE.

Quoi! par le tems qu'il fait, je ne pourrai seulement pas prendre l'air?

L A M E R E D U R A N D.

Prendre l'air ! oh ! je fais bien pourquoi ?
c'est pour voir passer les garçons.)

T H E R E S E.

Les garçons ?

L A M E R E D U R A N D.

Oui , votre Vincent ; mais je vous l'ai déjà
dit ; que je le voie encore venir ici.

T H E R E S E.

Et quelle raison avez - vous ?

L A M E R E D U R A N D.

Je vous rendrai compte , oui ; en un mot
comme en cent , je vous dis que je ne le veux
pas.

T H E R E S E.

Mais n'est - ce pas un honnête garçon ?

L A M E R E D U R A N D.

Je n'en fais rien : il peut être honnête hom-
me pour vous , mais il ne l'est pas pour moi.

T H E R E S E.

Il a du bien.

L A M E R E D U R A N D.

Je n'ai que faire de son bien , qu'il le garde.

T H E R E S E.

Ah ! si vous pouviez en avoir quelque chose, vous ne diriez pas cela.

L A M E R E D U R A N D.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que j'ai jamais rien pris à personne ?

T H E R E S E.

Je ne le dis pas non plus.

L A M E R E D U R A N D.

Je fais bien ce que vous voulez dire, vous me croyez avare.

T H E R E S E.

Mais....

L A M E R E D U R A N D.

Non, j'ai tort de ne pas tout jeter par les fenêtres ; voilà comme sont les enfans, ils vous croient toujours plus riches que vous n'êtes ; si votre pere n'avoit pas tout mangé, je ne serois pas obligée de tant épargner que je fais.

T H E R E S E.

Mon pere ? il n'osoit pas broncher devant vous.

L A.

L A M E R E D U R A N D.

Pardi, je le crois bien.

T H E R E S E.

Comment a-t-il donc tout mangé?

L A M E R E D U R A N D.

Allons, allons, taifez-vous? elle veut raisonner, je crois, voilà encore une belle morveuse.

T H E R E S E.

Mais dites-moi pourquoi vous n'aimez pas Vincent?

L A M E R E D U R A N D.

Pourquoi?.... parce que.... il est cause que mon chat est perdu.

T H E R E S E.

Voilà une belle raison! vous ne l'aimiez pas plus hier; mais je fais bien pourquoi.

L A M E R E D U R A N D.

Comment, comment, vous le savez?

T H E R E S E.

Oui, je le fais, & vous n'en aimeriez pas plus un autre.

L A M E R E D U R A N D.

Un autre? cela peut bien être...

T H E R E S E.

Oui , parce que vous ne voulez pas me marier.

L A M E R E D U R A N D.

Vous marier ! vous marier ! comment osez-vous prononcer ce mot-là ?

T H E R E S E.

Je savois bien moi que c'étoit cela.

L A M E R E D U R A N D.

Vous marier ! dans dix ans nous y penserons. Enfin , que je ne voie plus Vincent ici, je vous le répète. Allons , je m'en vais chercher notre chat : ayez soin de fermer la porte ; entendez - vous ?

T H E R E S E.

Oui , ma mere.

S C È N E I I.

T H E R E S E, *auprès de la porte.*

J'AI envie de ne pas fermer la porte tout-à-fait ; Vincent viendra peut-être. . . . oui ; mais s'il vient , il voudra entrer. . . . & puis ma Mere

n'auroit qu'à nous surprendre..... allons , il vaut mieux la fermer.

Elle ferme la porte ; elle prend son rouet & elle se met à filer.

Ce que c'est que l'avarice!..... il faudra bien tôt ou tard qu'elle me marie.... Que je suis malheureuse de n'avoir que dix-sept ans!... Vincent s'ennuiera peut-être d'attendre , & puis.... mais il m'a promis de m'aimer toujours.... Manqueroit-il à sa parole ? oh , je suis bien sûre que non ; car je n'y manquerois pas moi , & il m'aime autant que je l'aime , du moins je le crois.... On dit pourtant que les garçons sont des trompeurs ; si cela étoit vrai.... Il faut absolument que je lui parle , oui.... Mais comment lui parler ? Qu'est-ce que j'entends gratter à notre porte ?.... seroit-ce Robin ? Ecoutons.



S C E N E I I I.

THERESE, VINCENT, *en dehors.*

V I N C E N T, *contrefaisant le chat.*

MI A O U, miaou.

T H E R E S E.

C'est lui-même. Elle quitte son ouvrage pour aller ouvrir la porte.

Robin, Robin, attends-moi.

V I N C E N T, *en dehors.*

Miaou, miaou.

T H E R E S E.

Allons, entre; ah! c'est Vincent.

V I N C E N T.

Oui, c'est moi.

T H E R E S E.

Et le chat?

V I N C E N T.

Il n'y est pas; c'est moi qui miauloit.

T H E R E S E.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux?

V I N C E N T.

Je veux te voir.

T H E R E S E.

Non, non; ma mere m'a défendu de te parler; allons, fors.

V I N C E N T.

Quoi! tu aurois le cœur de me renvoyer?

T H E R E S E.

Oui, oui; veux-tu que je sois grondée par ma mere?

V I N C E N T.

Bon! elle est bien loin, elle ne reviendra pas de si-tôt; laisse-moi entrer.

T H E R E S E.

Mais, en es-tu bien sûr?

V I N C E N T.

Oui: elle cherche font chat par tout le village, elle sera long-tems. Je m'en vais fermer la porte. *Il ferme la porte.*

T H E R E S E.

Mais si elle revient?

V I N C E N T.

Je te dis que non. D'abord, elle ne trouvera pas le chat, car c'est moi qui l'ai caché chez nous; elle le cherche bien loin quand il est bien près.

T H E R E S E.

Il est chez toi ;

V I N C E N T.

Oui.

T H E R E S E.

Cela est bien mal de la faire courir comme cela.

V I N C E N T.

Non , parce que je l'ai fait exprès pour pouvoir te parler pendant qu'elle le cherchera.

T H E R E S E.

Et qu'est-ce que tu as à me dire ?

V I N C E N T.

Peux-tu me le demander ? tu ne crois donc pas que je t'aime ?

T H E R E S E.

Si, Vincent, je le crois ; mais....

V I N C E N T.

Comment , mais !... Thérèse, tu as du chagrin.

T H E R E S E.

Eh bien oui , Vincent ; c'est que je crains que tu ne m'aimes plus un jour.

V I N C E N T.

Moi ?

T H É R E S E.

Oui , quand tu sauras....

V I N C E N T.

Achèves donc ?

T H É R E S E.

Quand tu sauras que ma mere ne veut pas me marier de bien long-tems.

V I N C E N T.

De bien long-tems ? Eh bien , qu'est - ce que cela fait ? pourvu que ce soit avec moi.

T H É R E S E.

Voilà ce que je ne fais pas encore ; mais est-ce que tu attendrois ?

V I N C E N T.

Comment , si j'attendrois ? assurément , puisque je n'en aurai jamais d'autre que toi.

T H É R E S E.

Nous avons de la patience , nous , mais les hommes n'en ont guère , à ce qu'on dit.

V I N C E N T.

Oui , quand on n'est pas aimé ; mais.... *Il veut l'embrasser.*

T H E R E S E , *prenant une lampe.*

Finis donc , laisses-moi.

V I N C E N T .

Que veux-tu faire ?

T H E R E S É .

Je veux allumer la lampe , le jour est tombé & l'on ne voit presque plus clair.

V I N C E N T .

Est - ce que tu crains quelque chose avec moi ?

T H E R E S E .

Non , mais je suis bien aise d'y voir , de peur de malheur ; la nuit on ne fait pas ce que l'on fait.

V I N C E N T , *suivant Thérèse.*

Bon !

T H E R E S E .

Allons , restes là.

V I N C E N T .

Eh bien , j'y resterai , puisque tu le veux ; mais si tu m'aimois. . .

T H E R E S E , *allumant la lampe.*

C'est parce que je t'aime que je veux te voir.

V I N C E N T.

C'est que tu te méfie de moi.

T H E R E S E.

Peut-être.

V I N C E N T.

Eh bien , à présent que tu vois clair , laisses-moi t'embrasser.

T H E R E S E.

Non , Vincent , je ne le veux pas , profitons plutôt du tems pour parler de nos affaires.

V I N C E N T.

Mais cela feroit bien-tôt fait.

T H E R E S E.

Je te dis encore une fois , que je ne le veux pas ; dis-moi plutôt comment nous ferons pour déterminer ma mere ?

V I N C E N T , *d'un air indifférent & fâché.*

Je n'en fais rien.

T H E R E S E.

Ah , tu boudes ? eh bien , à la bonne heure , Monsieur Vincent , je suis bien bonne de craindre de vous perdre , puisque vous n'êtes pas plus inquiet que cela.

V I N C E N T.

Ah , Thérèse , ne me parle pas comme cela , car tu me fends le cœur.

T H E R E S E.

Pourquoi veux-tu faire aussi ce que je ne veux pas ?

V I N C E N T.

Eh bien , je te demande pardon.

T H E R E S E.

Je te pardonne ; mais que cela ne t'arrive plus.

V I N C E N T, *en l'embrassant.*

Je te le promets.

T H E R E S E.

Joliment , si c'est comme cela.

V I N C E N T.

Eh bien , oublie-le.

T H E R E S E.

Oui , oublier ! cela n'est pas aisé. Dis donc à présent comment nous ferons ?

V I N C E N T.

Tiens , il me vient une idée : tu fais comme mon oncle m'aime , comme il est bon , quoiqu'il soit un peu brusque ?

T H E R E S E.

Oh , pour cela , oui.

V I N C E N T.

Il t'aime aussi , il fait notre amour , il faut
le consulter.

T H E R E S E.

Je le veux bien. *On frappe à la porte.*

S C E N E I V.

LA MERE DURAND , THERESE ,
VINCENT.

LA MERE DURAND, *en dehors frappant
à la porte.*

T H E R E S E ?

T H E R E S E.

Ah , c'est ma Mere.

LA MERE DURAND.

Thérèse ?

T H E R E S E.

Allons , allons , j'y vais.

V I N C E N T.

Comment faire ? donne - moi la clef de ta chambre.

T H E R E S E.

Je le voudrois bien ; mais ma mere l'a emportée.

V I N C E N T.

Eh bien , quand elle sera rentrée , dis que tu as besoin d'y aller , tu laisseras la porte ouverte , je m'y coulerai tout doucement , nous fauterons par la fenêtre & tu viendras chez nous.

T H E R E S E.

Qui , moi , je m'en irois avec un garçon ?

V I N C E N T.

Mais , c'est chez mon oncle , & pour lui parler de notre mariage , pour trouver les moyens d'y faire consentir ta mere. Allons , promets-moi.

L A M E R E D U R A N D.

Eh bien , veux-tu ouvrir ?

T H E R E S E.

Tout - à - l'heure. *A Vincent* , allons , puisqu'il le faut , je le veux bien.

V I N C E N T.

Je vais me cacher derriere l'armoire. *Il se cache.*

L A M E R E D U R A N D.

Allons donc ?

T H E R E S E , *ouvrant la porte.*

Vous êtes bien pressée : j'allumois la lampe.

L A M E R E D U R A N D.

Et pourquoi allumer la lampe ? *Elle ferme la porte.* Allumer la lampe !

T H E R E S E.

C'est pour voir clair.

L A M E R E D U R A N D.

Où , pour filer , cela est bien nécessaire.

T H E R E S E.

Eh bien , ma Mere , le Chat ?

L A M E R E D U R A N D.

Le Chat , le Chat ; je ne fais où il s'est fourré , je ne l'ai trouvé nulle part , & si j'ai couru que je n'en puis plus. J'aurois filé une bobine depuis ce tems-là. Voyons ce que vous avez fait.

T H E R E S E.

Le voilà ; mais . . .

110 *LE CHAT PERDU,*

LA MERE DURAND.

Quoi , mais ? Vous n'avez rien fait ?

T H E R E S E .

C'est que je songeais.... ma Mere , avez-vous été chez le compere Morin ?

LA MERE DURAND.

Pourquoi faire ?

T H E R E S E .

C'est que , comme c'est tout à côté de chez nous , le Chat pourroit bien y être.

LA MERE DURAND.

Tu voudrois bien y aller pour voir son neveu Vincent ; mais j'aimerois mieux perdre notre Chat tout-à-fait que de t'y envoyer.

T H E R E S E .

Allons , voilà que vous ne l'aimez plus à présent ce pauvre Robin.

LA MERE DURAND.

Que je l'aime , ou que je ne l'aime plus , ce n'est pas ton affaire , paresseuse ; allons , va te coucher pour te lever demain de bonne heure.

T H E R E S E.

Oui me coucher ; je ne dormirai pas , si je n'ai pas Robin.

L A M E R E D U R A N D.

Il ne falloit pas le laisser perdre. *Thérèse prend la lampe.* Vas-tu renverser la lampe ? Pourquoi la prends-tu ?

T H E R E S E.

Pour voir clair à me coucher.

L A M E R E D U R A N D.

Tu ne faurois te coucher sans lumière ?

T H E R E S E.

Non , parce que j'ai peur. Donnez-moi donc la clef.

L A M E R E D U R A N D.

La voilà. *Elle lui donne la clef.* Elle a peur , à cet âge là , & elle veut être mariée !

T H E R E S E.

Si j'étois mariée , je n'aurois plus de peur.

L A M E R E D U R A N D.

Attends , attends moi , que je t'entende encore parler de cela. *Thérèse entre dans la Chambre &*

112 *LE CHAT PERDU,*

laisse la porte ouverte. La Mere Durand regarde & dit :

Veux-tu bien fermer la porte ?

T H E R E S E , *la tirant très-fort.*

Elle l'est.

S C E N E V.

L A M E R E D U R A N D *filant ,*
V I N C E N T *caché.*

L A M E R E D U R A N D.

MA R I É E ! mariée ! les Filles d'à-présent n'ont que cela dans la tête.... il semble que les enfans ne sont pas faits pour autre chose... quand ils peuvent travailler & vous aider , ils veulent vous quitter & emporter le plus beau de votre bien.... c'est vrai cela.... ah ! je te marierai.

V I N C E N T.

Miaou, miaou.

L A M E R E D U R A N D.

Eh bien , le voilà ce vilain Chat que j'ai cherché par-tout.

V I N C E N T.

V I N C E N T.

Miaou , miaou.

LA MERE DURAND.

Attends , attends , Robin , où étois-tu donc
caché ?

V I N C E N T.

Miaou , Miaou.

LA MERE DURAND.

Cette vilaine bête-là , qui m'a fait courir
tout le Village.

V I N C E N T.

Miaou , miaou.

LA MERE DURAND.

Qu'est-ce que tu veux ? entrer dans la cham-
bre ?

V I N C E N T.

Miaou , miaou.

LA MERE DURAND.

Thérèse!



S C E N E V I.

LA MERE DURAND, VINCENT,
THERESE, *dans la Chambre.*

T H E R E S E.

MA Mere.

L A M E R E D U R A N D.

Le Chat est ici.

T H E R E S E.

Oui?

L A M E R E D U R A N D.

Allons , ouvre-lui la porte , il veut aller avec
toi.

T H E R E S E.

Tenez - vous tranquille , pour ne pas l'effa-
roucher.

L A M E R E D U R A N D.

Je ne remue pas de ma place.

T H E R E S E.

Robin , Robin.

V I N C E N T.

Miaou , miaou. *Vincent entre à quatre pattes
dans la Chambre.*

LA MERE DURAND.

Est-il dans la chambre?

T H E R E S E.

Oui, ma Mere.

LA MERE DURAND.

En ce cas-là, je m'en vais fermer la porte; car cette petite sotte-là le laisseroit encore échapper. *Elle se lève & va fermer la porte, après avoir renversé son rouet.*

S C E N E V I I.

LA MERE DURAND *revient en tâtonnant.*

Ou est donc ma chaise? Ah, la voilà. *Elle s'assied.* Et mon rouet? *Elle tâte.* Mais il étoit devant moi. Je n'y comprends rien; c'est ce vilain Chat qui est la cause de tout cela. Mon Dieu! la sotte chose que les enfans & les bêtes! *Elle se baisse en tâtant.* Ah! qu'est-ce que je sens-là? Est-ce le rouet? Oui; c'est qu'il étoit tombé. *Elle le relève.* Pourvû qu'il n'y ait rien de cassé encore. Et la quenouille? *Elle la cherche & elle la trouve.* La voilà. Tout cela fait

perdre plus de tems!.... voilà comme on n'est jamais riche! on épargne de la lumière d'un côté, & l'on perd du tems de l'autre. C'est de d'même du Chat, si je n'en avois pas, il ne me coûteroit rien à nourrir; mais les Rats & les Souris mangeroient tout ce que j'ai. Il faut avouer que l'on est bien malheureux! *On frappe à la porte. Qu'est-ce que j'entends? On frappe encore.*

S C E N E V I I I.

LA MERE DURAND, LE
COMPERE MORIN.

LE COMPERE MORIN *à la porte.*

OUVREZ-donc la Mere Durand.

LA MERE DURAND.

Ah! c'est vous, compere Morin?

LE COMPERE MORIN.

Eh, oui; c'est moi.

LA MERE DURAND.

Qu'est-ce que vous voulez?

LE COMPERE MORIN.

Eh, pardi, je vous rapporte votre Chat.

LA MERE DURAND.

Mon Chat? il est ici.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que non; puisque je le tiens.

LA MERE DURAND.

Vous vous trompez.

LE COMPERE MORIN.

Non, non. Ouvrez, ouvrez.

LA MERE DURAND.

Je le veux bien, pour vous contenter. *Elle va à la porte en tâtonnant.*

LE COMPERE MORIN.

Eh, bien, venez-vous?

LA MERE DURAND.

Oui; c'est que je n'ai pas de lumière, en avez-vous?

LE COMPERE MORIN.

Oui, oui; j'ai ma lanterne.

LA MERE DURAND *ouvrant la porte.*

Vous croyez donc m'apporter Robin?

H 3

118 LE CHAT PERDU,

LE COMPERE MORIN, *lui donnant le Chat.*

Voyez plutôt si je me trompe.

LA MERE DURAND, *prenant le Chat.*

Non, vraiment, c'est lui-même. Mais je ne comprends pas cela, il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Vous le croyez ?

LA MERE DURAND.

Sûrement, je le crois.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que cela ne se peut pas, puisqu'il étoit renfermé dans notre huche.

LA MERE DURAND.

Eh, pardi, je m'en vais vous le faire dire par Thérèse.

LE COMPERE MORIN, *riant.*

Oui, Thérèse !

LA MERE DURAND.

Il faut qu'il ait fauté par la fenêtre.

LE COMPERE MORIN.

Quand ?

LA MERE DURAND.

Je vous dis, tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Mais la huche n'a pas été ouverte depuis le dîner ; puisque nous n'avons pas soupé chez nous.

LA MERE DURAND.

Je n'y comprends rien.

LE COMPERE MORIN.

Ce que je ne comprends pas moi ; c'est que vous vouliez nous donner bien du tourment à tous les deux.

LA MERE DURAND.

Quoi à cause de ce Chat ; parce que je vous dis qu'il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Et non , ce n'est pas cela.

LA MERE DURAND.

Il s'est mis à miauler , & j'ai dit à Thérèse de le faire entrer dans sa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien , ce n'étoit pas lui , si vous voulez que je vous le dise.

LA MERE DURAND.

Puisque je l'ai entendu.

LE COMPÈRE MORIN.

Ecoutez - moi , vous avez dit à votre fille qu'elle n'épouserait jamais mon Neveu.

LA MÈRE DURAND.

Affurément ; j'en suis la maitresse , apparemment.

LE COMPÈRE MORIN.

Vous avez eu tort.

LA MÈRE DURAND.

Comment , j'ai eu tort ?

LE COMPÈRE MORIN.

Sans doute , depuis ce tems là , le pauvre garçon est comme un fou , & je crains quelque malheur.

LA MÈRE DURAND.

Mais tout cela ne fait pas que mon Chat n'ait pas été ici tout à l'heure.

LE COMPÈRE MORIN.

Et si vraiment , c'est cela qui en est cause ; mais cela vous regarde encore plus que moi ; Thérèse aime Vincent.

LA MÈRE DURAND.

Je le fais bien.

LE COMPÈRE MORIN.

Pourquoi ne voulez-vous pas les marier ensemble ? Moi, je crains tout pour vous.

LA MÈRE DURAND.

Pour moi, pour moi ? Oh, je saurai bien les empêcher de se voir, ni de se parler.

LE COMPÈRE MORIN.

Voilà ce qui n'arrivera pas, vous le savez bien.

LA MÈRE DURAND.

Je le fais bien ?

LE COMPÈRE MORIN.

Sans doute. Est-ce que malgré la défense de votre Mère, vous ne voyez pas Pierre Durand tous les jours, quand il étoit amoureux de vous ? Est-ce que je ne l'ai pas aidé à vous enlever ? Ce n'est pas à moi qu'il faut dire de ces choses là.

LA MÈRE DURAND.

Ah ! si j'avois su ce qui arriveroit après notre mariage....

LE COMPÈRE MORIN.

Quoi ? Allez, allez, il faut que chacun soit heureux à son tour.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que je ne veux pas marier ma fille.

LE COMPERE MORIN.

Il le faudra.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que non, encore une fois.

LE COMPERE MORIN.

Vous y serez forcée.

LA MERE DURAND.

Et par qui ?

LE COMPERE MORIN.

Par l'honneur & la raison, & moi, je ne vous demande rien pour eux ; je les prendrai chez moi & je les nourrirai.

LA MERE DURAND.

Cela est différent ; mais il m'en coûtera toujours quelque chose, & je ne veux rien donner de mon vivant.

LE COMPERE MORIN.

On ne vous demande rien non plus.

LA MERE DURAND.

Non, à présent ; mais on me demandera

par la fuite. Je ne veux pas entendre parler mariage du tout.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien , empêchez-les donc de se parler , de se voir.

LA MERE DURAND.

Sûrement , je les empêcherai.

LE COMPERE MORIN.

Et si je vous disois qu'ils sont à présent ensemble.

LA MERE DURAND.

A présent? Vous rêvez.

LE COMPERE MORIN.

Je ne rêve point.

LA MERE DURAND.

Où cela? ici?

LE COMPERE MORIN.

Non , chez moi.

LA MERE DURAND.

C'est un conte ; ma Fille est couchée , & j'ai fermé la porte quand le Chat est entré dans sa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Vous croyez que c'étoit le Chat?

LA MERE DURAND.

Sans doute.

LE COMPERE MORIN.

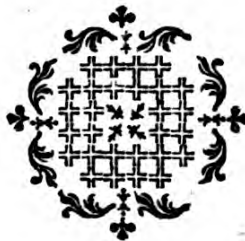
C'étoit mon Neveu qui contrefaisoit le Chat; ils ont sauté par la fenêtre & ils sont venus chez moi; cela presse, il faut que vous voyez ce que vous voulez faire.

LA MERE DURAND.

Je ne le faurois croire. *Elle va voir dans la chambre, y laisse le Chat & rapporte la lampe.* Non, ma Fille n'y est pas. Que je suis malheureuse!

LE COMPERE MORIN.

Non, vous n'êtes pas malheureuse; c'est votre faute si tout cela est arrivé. Ils sont venus me trouver pour me prier de vous engager à consentir à ce que je vous propose; allons, rendez-vous.



SCENE DERNIÈRE.

THERÈSE, LA MERE DURAND,
LE COMPERE MORIN, VINCENT.

THERÈSE, *se jettant aux genoux de la
Mere Durand.*

AH, ma Mere!

VINCENT, *aussi à genoux.*

Ah, Madame Durand!

LE COMPERE MORIN.

Allons, la Mere Durand, je m'engagerai
par écrit.

LA MERE DURAND.

Ils m'attendrissent, & vous aussi; allons,
levez-vous. Je consens à tout, mes enfans;
mais tenez-moi la parole que vous me donnez.

THERÈSE.

Oui, ma Mere, je vous le promets.

VINCENT.

Oui, oui, Madame Durand, il ne me faut
rien de plus que Thérèse.

LE COMPERE MORIN.

Je suis aussi content que vous, mes enfans.

Allons venez vous - en boire un coup chez nous , & nous raisonnerons de votre mariage , afin qu'il se fasse au plutôt.

V I N C E N T .

Je vous demanderai aussi Robin , la Mere , puisque c'est à lui que je dois mon bonheur.

L A M E R E D U R A N D .

Tu m'en donneras donc un autre ?

V I N C E N T .

Oui , oui , ne vous embarrassez pas , il sera même plus beau.

L A M E R E D U R A N D .

Pourvu qu'il soit aussi bon , c'est tout ce que je veux.

V I N C E N T .

Ah , Thérèse , quelle joie !

T H E R E S E .

Nous ne nous croyions pas si près d'être heureux

F I N .

LE
PRISONNIER,

COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LE COMMANDANT.

LA COMMANDANTE.

LA MARQUISE DE VILMAUR.

LE COMTE DE MONBOURG.

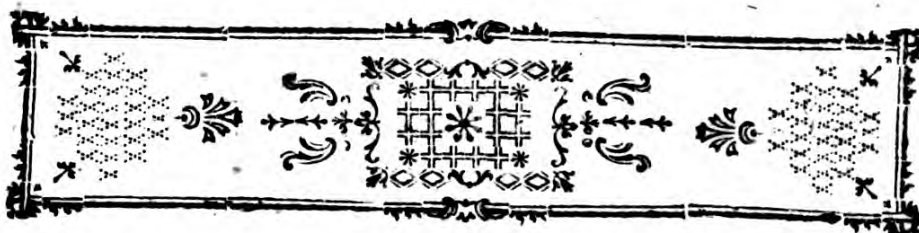
LE MAJOR.

LEBRUN, *Valet du Comte.*

Un CAPORAL.

Des SOLDATS.

La Scène est dans une Citadelle de Flandre.



LE
PRISONNIER,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Place d'Armes d'une Citadelle plantée en quinconces, avec des Bancs, & dans le fond, un Château, avec des Tours, où sont renfermés les Prisonniers.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LEBRUN.

LE COMTE, *se promène en rêvant.*

OUI, le bonheur est en nous, dans notre cœur, c'est là qu'il réside; & c'est ici que je l'apprends! Ah, Lebrun, je suis charmé, en-

chanté de mon sort ! je sens , j'éprouve ce que je ne connoissois pas encore.

L E B R U N.

Le prix de la liberté , sans doute ; mais quand en jouirons - nous ? Votre affaire tire furieusement en longueur.

L E C O M T E.

En longueur ? Comment ! que veux-tu dire ?

L E B R U N.

Peut-être me trompé-je. Seriez-vous prêt de sortir d'ici ?

L E C O M T E.

De sortir d'ici ? Ah , Lebrun !

L E B R U N.

Ah , Lebrun ! ah , Lebrun ! mais vraiment ces exclamations-là m'instruisent beaucoup. Pour moi , je m'ennuie très-fort d'être ainsi renfermé depuis six mois ; ce lieu-ci est d'une tristesse affreuse.

L E C O M T E.

D'une tristesse affreuse !

L E B R U N.

Oui , Monsieur : toujours des tambours , des patrouilles , des fossés d'une profondeur ! La

tête me tourne. Toute la nuit j'entends crier sur tous les tons , *Sentinelle , prenez garde à vous ? Qui va là ? Alte-là ? Caporal , hors de la Garde ?* Quel diable de jargon ! je ne dors point du tout. Vous riez , cependant rien n'est plus vrai ; aussi je sens que je dépéris.

L E C O M T E.

Nous sortirons un jour , Lebrun ; pour toi , tu peux sortir dès - à - présent , rien ne te retient.

L E B R U N.

Ah , Monsieur le Comte ! croyez - vous que je sois capable de vous abandonner comme cela dans votre malheur ? Mais aussi , quelle diable de fantaisie de vous aller battre pour une femme que vous ne connoissez pas , & que vous ne connoîtrez peut - être jamais ?

L E C O M T E.

Et voilà la source de mon bonheur ! je suis bien éloigné de m'en repentir !

L E B R U N.

Oui , ce diable d'homme meurt d'une maladie , six semaines après que vous l'avez blessé ; on prend de - là occasion de vous faire arrêter ; on vous envoie ici & vos biens sont mis en direction. Croyez - vous que votre Oncle ne

vous fera pas tenir renfermé le plus long-tems qu'il pourra , pour vous éviter encore quelques nouvelles folies ?

L E C O M T E .

Laiſſons-le faire , Lebrun , il m'importe peu. J'ai fait la plus agréable découverte , la plus intéreſſante !

L E B R U N .

Je vous le répète , je ne vois de bonne découverte , moi , que de trouver un moyen de ſortir d'ici & promptement.

L E C O M T E .

Ecoute-moi. Tu fais l'abus que j'ai fait juſqu'à préſent de tous mes biens pour devenir heureux ; que courant ſans ceſſe après les plaiſirs , ils ſembloient fuir devant moi , & que l'ennui les éclipſoit toujours ; je ſuis bien changé , Paſquin ! c'étoit ici que le bonheur m'attendoit.

L E B R U N .

Ici ?

L E C O M T E .

Oui : mon cœur n'avoit point encore aimé , & c'eſt dans la paix & la ſolitude , que l'on connoît le véritable amour.

L E B R U N.

Effectivement, vous voilà bien changé.

L E C O M T E.

Ah, sans doute, puisque j'aime, j'adore la Marquise de Vilmaur.

L E B R U N.

La Marquise de Vilmaur? Comment, une Veuve sage & vertueuse, quelle fantaisie! ah, Monsieur, vous n'y pensez pas! quelque belle que soit cette Dame, à votre âge, voilà un triste amour, en vérité; si on savoit cela à Paris, que diroit-on de vous? On vous trouveroit bien baissé.

L E C O M T E.

Tous les propos qu'on pourra tenir, ne me feront rien du tout, je t'assure.

L E B R U N.

Ah, sortons d'ici, & je vous verrai bientôt changer de langage, former chaque jour un nouvel engagement, rendre tour à tour hommage à toutes les femmes des différens états, & rire sûrement de tout ce que vous venez de dire.

LE COMTE.

Non, non, tu te trompes, c'en est fait, j'aime & c'est pour toute la vie.

LEBRUN.

Je le veux croire. Eh bien, parlons sensément. La Marquise sortira d'ici, & vous, vous y resterez, & vous n'en deviendrez que plus malheureux; on ne fait pas trop même ce qui l'y retient, sur-tout depuis deux mois que son frere qu'elle y avoit accompagné, est mort. Elle feint de ne pouvoir pas se séparer de la Commandante; mais celle-ci est trop ridicule, pour qu'il puisse y avoir une véritable amitié entr'elles.

LE COMTE.

C'est ce qui fait que j'ose quelquefois me flatter....

LEBRUN.

De quoi? D'être aimé de la Marquise? Chimère, vous dis-je, effet de l'amour-propre.

LE COMTE.

Cependant, ses yeux semblent me faire entendre que je ne lui déplais pas; son regard, son sourire enchanteur, pénètrent mon ame, & me font espérer le sort le plus heureux.

L E B R U N.

Bon ! c'est toujours là l'effet que produisent des grands yeux , ils semblent regarder tendrement tout le monde ; on ne doit jamais compter sur ces yeux-là.

L E C O M T E.

Quoiqu'il en soit , tu ne parviendras pas à détruire l'espoir qui m'a séduit.

L E B R U N.

A la bonne heure , puisque cela vous plaît ; mais s'il est ainsi , je dois vous avertir de prendre garde à vous.

L E C O M T E.

Comment ?

L E B R U N.

C'est que Madame la Commandante vous regarde souvent d'une façon à déranger vos projets ; parce que quand la jalousie s'en mêle une fois , il arrive souvent que....

L E C O M T E.

Eh , tais-toi. Voici le Commandant & le Major , ainsi....

L E B R U N.

Ah , j'oubliais. J'ai une lettre à vous remettre.

LE COMTE.

Donne - donc & va-t'en. *Il lit la lettre pendant la Scène suivante au fond du Théâtre.*

S C E N E I I.

LE COMMANDANT, LE MAJOR,
avec une jambe de bois, Un CAPORAL,
LE COMTE.

LE COMMANDANT.

EH bien, Monsieur le Major, vous dites donc que nous aurons huit cens de foin dans la demi-lune ?

LE MAJOR.

Oui, mon Commandant, & si vous voulez me laisser faire, je vous réponds que dans un an nous en aurons le double; parce que moi, tel que vous me voyez, je suis un cultivateur, & j'ai des moyens sûrs pour réussir; premièrement. . . .

LE COMMANDANT.

Monsieur le Major, je crois qu'il faudroit faire étendre un peu les glacis du chemin cou-

vert , sous prétexte qu'on approche de trop près de la place , & qu'on peut faire des signes aux Prissonniers ; cela augmenteroit de beaucoup nos soins ; hem , hem , qu'en pensez - vous ?

L E M A J O R.

Cela est très-bien dit , mon Commandant , & si vous voulez , je me charge de cela , moi ; j'ai été Ingénieur autrefois , & personne ne trace plus habilement : il falloit me voir à un siège , j'allois toujours à découvert , rien ne m'arrêtoit ; quand j'étois une fois en train , j'aurois franchi tous les ouvrages d'une place ; parce qu'il n'y a qu'à aller d'une certaine manière.

L E C O M M A N D A N T.

Monfieur le Major , vous ferez mettre en prifon Sans-Quartier & Va-de-bon-Cœur ; le premier étoit en fentinelte fans chien à fon fusil , & l'autre n'avoit point de bayonnette.

L E M A J O R.

Cela fe peut bien : je leur dis toujours ; car vous favez bien que personne n'est plus exact à faire l'infpection tous les jours à la parade , il faut qu'ils n'aient pas eu foïn de . . .

LE COMMANDANT.

Cela ne fait rien , cela ne fait rien , que ce soit leur faute ou non ; parce que.... Vous entendez , Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Affurément , assurément , il n'est pas besoin de m'expliquer deux fois la même chose , à moi , rien n'est plus clair ; d'ailleurs , je suis l'intelligence même. Si bien donc un jour , c'étoit à l'ordre , la dernière campagne que j'ai faite ; la dernière ? Non ; quand je dis la dernière , c'est-à-dire , l'avant-dernière en Italie , sous le Maréchal de....de.... Comment appelliez-vous ? Le nom n'y fait rien , je disois donc.... Eh , tenez ; ce fut-là où je perdis ma jambe.... Enfin....

LE COMMANDANT.

Il me vient une idée. Ne pourroit-on pas retrancher la lumière du Corridor Saint-Sébastien ? Cela feroit toujours trois chandelles par jour de gagnées , & à la longue.... Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Oui , vraiment ; c'est très-bien dit , on pourroit même faire un peu rogner des bûches du Corps-de-Garde.

LE COMMANDANT.

Cela est adroitement imaginé ! il faudra que nous reparlions un peu de tout cela ; ainsi venez-vous-en manger ma soupe , après nous raisonnerons aussi sur le Cantinier & le Magasinier ; mais avant tout , il faut dîner , Monsieur le Major ; voilà mon avis à moi.

LE MAJOR.

C'est bien le mien aussi , Monsieur le Commandant ; & puis il y a toujours à gagner à mettre un tems entre la naissance d'un projet & son exécution , & comme disoit feu Monsieur de la Barre , notre ancien Lieutenant-Colonel , qui avoit servi sous feu Monsieur de . . .

LE COMMANDANT.

Adieu , Major ; je vais prendre un peu l'air dans le grand Bastion pour gagner de l'appétit.

LE MAJOR.

C'est très-bien fait , & moi je m'en vais voir l'Hopital , les Casernes , le Corps-de-Garde & le grand Magasin ; de-là je rabattrai chez Madame la Commandante pour lui faire ma cour ; car il étoit bien tard hier au soir lorsque je la quittai , & je suis inquiet de . . .

LE COMMANDANT.

Allez , allez , Major.

S C E N E I I I.

LE COMMANDANT, LE COMTE,
Un CAPORAL.

LE COMMANDANT.

EH moi , je vais voir de ce côté-ci si je n'y trouverai pas le Comte. *Se retournant.* Ah ! eh vous voilà , Monsieur le Comte ? C'est justement vous que je cherche.

LE COMTE.

J'attendois , Monsieur , que vous eussiez fini de donner vos ordres au Major , pour m'informer de vos nouvelles.

LE COMMANDANT.

Mes nouvelles ne sont pas trop bonnes aujourd'hui , Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Comment ? Est-ce que votre bras , votre jambe , votre épaule , votre tête , vos yeux , tant de glorieuses blessures , enfin , vous occasionneroient quelque fâcheux ressentiment ?

LE COMMANDANT.

Eh non , non ; j'ai bien un peu de goutte à ce genou-ci , mais ce n'est pas cela. Caporal ?

LE CAPORAL.

Mon Commandant ?

LE COMMANDANT.

Qu'on ne laisse approcher d'ici personne quelconque.

LE CAPORAL.

Cela suffit , mon Commandant.

LE COMMANDANT, *au Comte.*

Vous voyez que , malgré les ordres de la Cour , je vous ai traité en ami , & que....

LE COMTE.

Je suis pénétré de vos bontés , Monsieur , & je voudrais qu'il me fût possible de vous prouver combien j'en suis reconnoissant.

LE COMMANDANT.

Je vous en procurerai l'occasion , Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Je serai trop heureux ; ordonnez , je vous prie.

LE COMMANDANT.

Vous jouissez ici de la plus grande liberté ; parce que vous êtes un homme de qualité , d'honneur , que vous m'avez plu , & que je me connois en homme moi. Hem , hem , Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Je suis charmé de la bonne opinion que vous avez de moi.

LE COMMANDANT.

Ce que je vous dis là , je le dis à tout le monde , à la Commandante , au Major , à la Marquise.

LE COMTE.

A la Marquise ? Eh bien ?

LE COMMANDANT.

Voilà mon secret. Il ne vient personne , Caporal ?

LE CAPORAL.

Non , mon Commandant.

LE COMMANDANT.

Ma femme , entre nous , ne sauroit vivre encore long-tems ; la Marquise est belle , jeune , riche , maîtresse de ses volontés ; elle m'enchanté ! Quand je la vois , la tête me tourne

de plaisir , & cela me rappelle , en vérité , le tems où je n'étois encore que sous-Lieutenant, en honneur.

L E C O M T E.

Mais vraiment je le crois bien. Et fait - elle votre amour ?

L E C O M M A N D A N T.

Eh non , je ne lui en ai point encore parlé ; mais il est impossible que mes soins ne parviennent pas à la toucher ; elle se plaît à m'enflammer , ses regards minent vivement mon cœur ; je voudrois savoir si les miens font le même effet sur le sien , & cela me paroît difficile ; j'envoie souvent mes soupirs à la découverte , mais ils ne me rapportent rien.

L E C O M T E.

Cela est fâcheux ; cependant il ne faut rien brusquer ; car je crains pour cet amour là , celui que Madame la Commandante a pour vous ; ce n'est pas que je blâme votre amour , au contraire ; mais si elle vient à le découvrir , elle en sera défolée.

L E C O M M A N D A N T.

Cela est très-bien dit , vous prévoyez tout , & vous serez un excellent Général ; mais nous

n'avons point d'alertes à craindre de ce côté-là ; le Major me sert d'armée d'observation ; il est amoureux de la Commandante , il croit que je ne m'en apperçois pas , & je le laisse faire ; parce qu'il couvre mes démarches , qu'il ne la quitte pas , qu'il la harcèle continuellement , & qu'il ne lui donnera pas le tems de s'appercevoir de mes sentimens pour la Marquise.

L E C O M T E.

Cela est très-heureux.

L E C O M M A N D A N T.

· Nous autres , Militaires , vous voyez comme nous savons tirer parti de tout. Ce que je désirerois de vous , le voici : c'est que vous fassiez connoître à la Marquise que mon cœur n'a pu résister aux attaques vives & réitérées de ses charmes ; que si j'ai le bonheur de lui plaire & qu'elle veuille de moi en légitime mariage ; que sans attendre encore long-tems, vû la circonstance... Vous entendez , Monsieur le Comte ?

L E C O M T E.

Oui , oui , à merveille ; je vois que cette conquête vous étoit réservée & qu'elle vous convient très-fort.

LE

LE COMMANDANT.

Tout de bon ? Ecoutez donc ? J'ai fait une assez belle défense , mais je ne peux plus tenir , il faut bien capituler & rendre les armes ; je sens qu'elle est faite pour tout vaincre , & elle doit en user généreusement avec moi. Dites-lui bien , je vous prie , que c'est pour toute ma vie que je m'engage à servir sous ses drapeaux.

LE COMTE.

Ne vous inquiétez pas , je lui parlerai comme pour moi-même.

LE CAPORAL.

Madame la Commandante vient par ici ; faut-il la laisser approcher , mon Commandant ?

LE COMMANDANT.

Sans doute , sans doute. *au Comte.* Tâchez , je vous prie , d'aller aux nouvelles , de voir la Marquise , & vous me direz tantôt ce que vous aurez appris. Je vous demande pardon , Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Vous vous moquez de moi , Monsieur le Commandant.

S C E N E I V.

LE COMMANDANT, LA
COMMANDANTE.

LA COMMANDANTE.

EH bien, mon fils, que faifiez-vous donc-là,
avec le Comte ?

LE COMMANDANT.

Nous parlions de vous, Commandante.

LA COMMANDANTE.

Pourquoi s'en va-t-il, chaton ?

LE COMMANDANT.

Vous savez qu'il a beaucoup d'affaires, &
j' imagine qu'il est allé écrire à Paris.

LA COMMANDANTE.

A propos d'affaires, j'oubliais de vous dire
que le Major vous attend dans votre cabinet.

LE COMMANDANT.

Fort bien, fort bien : je fais de quoi il est
question, & je vais le trouver. Vous revien-
drez bientôt ? Ne me faites pas attendre pour
dîner, Madame la Commandante.

LA COMMANDANTE.

Non, non, je ne ferai qu'un instant, chaton; allez, allez toujours.

S C E N E V.

LA COMMANDANTE.

SI le Comte pouvoit revenir actuellement que je suis seule! Pourquoi ne devine-t-il pas tout ce que mon cœur sent pour lui? La joie que j'aurois de l'entretenir sans témoins! — Je ne puis cependant douter qu'il ne m'aime; le respect le retient sans doute. — Je vois régner dans toute sa personne une tendre langueur qui m'assure de son amour. — Ne suis-je pas aussi trop cruelle? Oui, oui. Il faut bien enfin calmer les tourmens que je lui cause! — Je n'ai jamais eu d'amans comme lui; ils étoient plus empressés, à la vérité; mais en même-tems si étourdis, si légers, si inconstans!... Il y a un âge pour fixer les hommes; ils ne sont, en nous aimant, que ce que nous sommes nous-mêmes; ils veulent nous ressembler &....



S C E N E V I.

L A C O M M A N D A N T E , L A
M A R Q U I S E .

L A C O M M A N D A N T E .

AH! ma chere Marquise , d'où venez - vous
donc ? Il y a une heure que je vous cherche.

L A M A R Q U I S E .

Je devine aisément pourquoi. Je gagerois
que c'est pour me parler du Comte ; conve-
nez-en ? Vous devez être bien contente de
moi , je vous en entretiens volontiers.

L A C O M M A N D A N T E .

Ah ! Madame , n'est - il pas charmant ! &
n'ai-je pas bien raison de l'aimer ?

L A M A R Q U I S E .

Je comprends que vous croyez avoir rai-
son ; mais je suis fâchée en même-tems que
vous ne combattiez pas davantage.

L A C O M M A N D A N T E .

Comment donc ! que voulez-vous dire ?

L A M A R Q U I S E .

On vient de me mander que son affaire est

finie, & que celle de ses créanciers est presque arrangée.

LA COMMANDANTE.

Ah, Madame, vous êtes désespérante!

LA MARQUISE.

Je vous dis ce que je fais.

LA COMMANDANTE.

Quoi, vous pourriez croire qu'il m'abandonneroit, qu'il renonceroit facilement à me voir?

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela.

LA COMMANDANTE.

Que deviendra le plus tendre amour? Cet amour charmant qu'il m'a inspiré? Ah! Marquise, qu'il sache du moins combien je l'aime, & le projet que j'avois formé, le croyant ruiné, d'unir sa destinée à la mienne, après la mort de mon mari.

LA MARQUISE.

Ce procédé étoit très-généreux.

LA COMMANDANTE.

Puis-je espérer, Madame, que vous voudrez bien l'en assurer?

L A M A R Q U I S E.

En pouvez - vous douter? Vous connoissez toute mon amitié pour vous , Madame , vous savez que c'est elle seule qui me retient ici.

L A C O M M A N D A N T E.

Ah! je voudrois le voir , lui parler ; s'il va fuir rapidement & que je l'ignore ; je ne veux pas qu'il me croye ingrate ; il faut absolument qu'il apprenne de moi-même tout ce que je sens pour lui , peut-être que son amour le retiendra , & si j'osois vous prier encore....

L A M A R Q U I S E.

De quoi ?

L A C O M M A N D A N T E.

De me ménager un entretien avec lui ; peut-être....

L A M A R Q U I S E.

Allez , foyez tranquille & comptez sur moi.

L A C O M M A N D A N T E.

Que ne devrai-je pas à votre amitié ! adieu , ma chere Marquise ; je vais tâcher de me remettre un peu avant d'aller retrouver mon mari , le bon-homme m'aime tant , que voyant mon émotion , ma santé sûrement l'inquiéteroit.

S C E N E V I I.

L A M A R Q U I S E.

HÉLAS! son ridicule amour m'afflige, comme si le mien pour toi, cher Comte, devoit avoir le même sort; non, non, je ne puis le croire; tes yeux, à chaque instant, me disent le contraire, & j'ai tort, sans doute, de craindre de n'être pas aimée de toi. Le voici, mon ame s'élançe vers lui, & il semble n'approcher qu'en hésitant; m'abuserois-je? Mais non, la timidité & le respect accompagnent toujours le véritable amour.

S C E N E V I I I.

L A M A R Q U I S E, L E C O M T E.

L E C O M T E, *en hésitant.*

LA voilà seule; pourquoi ne profiterois-je pas d'un instant si favorable, pour savoir enfin mon sort. Je tremble pour la première fois de faire un tendre aveu.

L A M A R Q U I S E.

Vous me paroissez si occupé, Monsieur le Comte, que je crains que ce ne soit mal fait de vous distraire.

L E C O M T E.

Me distraire, Madame! au contraire, c'est réunir toutes mes pensées vers leur véritable objet. Ne vous dois-je pas tous les charmes que je trouve dans cette solitude & tous les plaisirs que j'y goûte? Ah, Madame! que ne puis-je vous apprendre....

L A M A R Q U I S E.

Quoi? Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous regarde; parlez?

L E C O M T E.

Eh bien, Madame....

L A M A R Q U I S E.

Auriez-vous des nouvelles de Paris & de votre affaire?

L E C O M T E.

Oui, Madame; mais ce n'est pas là....

L A M A R Q U I S E.

Que vous mande-t-on de cette affaire?

L E C O M T E.

Qu'elle va s'accommoder : une femme dont on ne me dit pas le nom , s'est mise très-généreusement à la place de mes créanciers , les paie , annule par-là la direction & va rendre tous mes biens libres.

L A M A R Q U I S E.

Ainsi vous le deviendrez bientôt vous-même , & cette nouvelle doit vous faire plaisir.

L E C O M T E.

Pouvez-vous croire , Madame , que je sois si empressé de quitter ces lieux , sur-tout....

L A M A R Q U I S E.

Mais vous seriez le premier qui voudroit prolonger sa prison.

L E C O M T E.

Ah , Madame ! tant que vous demeurerez ici , que pourrois-je préférer à cette demeure ?

L A M A R Q U I S E.

Paris , le monde qui a toujours de nouveaux charmes pour les gens de votre âge , qui suivent le torrent & qui courent avidement après les plaisirs.

L E C O M T E.

Hélas ! Madame , plus on les cherche , plus

on varie sur leur choix, & moins ils nous fatifont ; il nous manque toujours quelque chose , si le cœur n'y est pour rien ; & souvent , c'est loin du monde que ce charme délicieux , l'amour , se développe & nous enchaîne pour toute la vie.

L A M A R Q U I S E .

On le croit dans les premiers momens ; mais encore cela est si rare !

L E C O M T E .

C'est qu'il est si rare de trouver un objet qui le mérite à tous égards , & que l'on peut regarder comme unique ; mais quand il est trouvé , il n'en devient que plus précieux , & si notre bonheur faisoit enfin le sien , qui pourroit après cela nous toucher encore ?

L A M A R Q U I S E .

L'on croit pouvoir résister à l'habitude de voltiger , & l'on se laisse entraîner sans en être le maître ; l'uniformité n'est supportable qu'à un certain âge.

L E C O M T E .

Non , non , Madame , ce n'est pas avec un cœur comme le mien. Rien ne m'a jamais enchanté comme ce séjour , je n'ai goûté de ma

vie des plaisirs plus vifs , plus sensibles ; les jours que j'ai passés près de vous , seront toujours ceux que je voudrois voir renaître sans cesse.

L A M A R Q U I S E.

Peut-être est-ce aussi faute de mieux ; je me rends justice.

L E C O M T E.

Quoi , Madame , après tout ce que je viens de vous dire , vous pourriez penser....



S C E N E I X.

LA MARQUISE, LE COMTE,
LE MAJOR.

LE MAJOR.

AH! Monsieur le Comte, Madame la Marquise, je suis charmé de vous trouver ensemble, pour vous apprendre en même-tems, que je suis dans ce moment-ci l'homme du monde le plus content; vous ne devineriez jamais ce qui m'arrive actuellement.

LA MARQUISE, *à part avec humeur.*

De nous interrompre fort mal-à-propos.

LE COMTE, *à part.*

Que le Diable te mange! la peste soit de l'homme.

LE MAJOR.

Je vois que vous êtes tous les deux fort surpris; mais ce n'est pas tout; je vous ai apperçus de loin, & j'ai dit cela est heureux, ils vont bien partager ma joie. Enfin vous allez savoir que j'obtiens, après bien des sollicitations qui duroient depuis un tems infini; parce que vous savez les longueurs qui sont inséparables des affaires....

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , qu'obtenez-vous ?

L E M A J O R.

Comment , je ne vous l'ai pas dit ? C'est la survivance du Commandant. N'est-ce pas pour moi la chose du monde la plus agréable ? J'espère que vous le sentez comme moi , Madame ?

L A M A R Q U I S E.

Affurément.

L E M A J O R.

Et Monsieur le Comte aussi.

L E C O M T E.

On ne peut pas davantage. Voilà apparemment tout ce que vous aviez à nous dire , Monsieur le Major ?

L E M A J O R.

Oh , que non ; il faut bien d'abord que je vous fasse des remerciemens de la part que vous y prenez ; cette grace étoit pour moi de la plus grande conséquence , comme vous comprenez bien , ou plutôt comme je vais vous l'expliquer.

L E C O M T E.

Non , non , il n'est pas nécessaire , cela se

comprend facilement , ainsi comme tout cela doit vous donner beaucoup d'affaires , que nous ne vous retenions pas davantage.

LE MAJOR.

Oh , point du tout , & puis je remettrai.

LE COMTE.

Vous avez tort , on perd ses idées.

LE MAJOR.

Point du tout , vous dis - je ; & puis , graces au Ciel , j'en suis pourvu assez abondamment , l'une n'attend pas l'autre , & comme vous avez de l'amitié pour moi , je suis bien aise de vous dire que plus d'une raison me faisoit desirer cette survivance , & il n'est pas juste que vous les ignoriez ; vous prenez trop de part à ce qui me regarde pour cela ; non , non , je ne fais ce que c'est que d'être ingrat ; ainsi il faut absolument que vous sachiez tout , & pour vous le dire en deux mots. . .

LE COMTE.

Ah ! Monsieur le Major , Madame la Marquise n'exige point que vous dévoiliez ainsi vos secrets.

LE MAJOR.

Pardonnez-moi , Monsieur le Comte , pardonnez-moi , il faut. . .

L A M A R Q U I S E.

Le Commandant nous attend & il se fâchera.

L E M A J O R.

Oui , il vous attend , cela est vrai , il m'a chargé de vous le dire ; mais il ne se fâchera pas : d'ailleurs , j'aurai fait dans l'instant.

L E C O M T E , *à part avec impatience.*

L'insupportable homme ! Mais , Monsieur le Major....

L E M A J O R.

Non , non , il faut que vous sachiez l'origine & la cause de....

L A M A R Q U I S E.

Je vous réponds que je ne sçaurois y prendre plus de part que j'y en prends , ainsi dispensez-moi....

L E M A J O R.

Voici le fait. Il y a plus de quinze ans que j'adore la Commandante , elle le fait très-bien , & comme j'ai peu de fortune , qu'elle sera fort riche , par l'économie de son mari , qui est fort vieux , cette survivance m'arrangera très-fort , & me mettra en possession des charmes de la femme & de la place du mari ;

car elle ne pourra alors refuser de m'épouser ; d'ailleurs , je suis très-vert encore ; je me porte fort bien , & si je n'ai qu'une jambe , je n'en vas pas moins bon train ; on me voit partout ; ainsi je remplirai très-bien toutes mes fonctions , & je vous jure que Mars & l'Amour seront fort contents de moi. J'oubliois encore d'ajouter....

LA MARQUISE , *donnant la main au Comte.*

Cela est très-bien , Monsieur le Major , une autre fois vous en direz davantage.

LE COMTE.

Ah ! Madame , que je regrette les momens précieux qu'il vient de me faire perdre !

LE MAJOR , *les suivant.*

Comme je dîne avec vous , en vous accompagnant , je vous dirai le reste.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

LE COMMANDANT.

EH bien, parlez, hâtez-vous, Monsieur le Comte : qu'a répondu la Marquise ? A-t-elle été bien étonnée ; que puis-je espérer ? La croyez-vous sensible ? Sera-t-elle flattée de régner un jour souverainement ici ? Est-elle touchée de mon amour enfin ?

LE COMTE.

Je n'ai pu trouver encore le moment de lui en parler ; mais le jour ne se passera point que vous ne sachiez à quoi vous en tenir. Soyez-en bien assuré.

LE COMMANDANT.

Je compte sur vous comme sur moi-même, & j'ai de nouvelles raisons pour desirer que vous vous hâtiez un peu ; je ne fais si vous m'entendez, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

La Marquise voudroit-elle nous quitter ? Je le crains.

LE COMMANDANT.

Ce n'est pas cela , ce n'est pas cela. Je n'ai rien voulu vous dire devant le monde ; mais je suis charmé de vous apprendre en particulier , que vous êtes tout-à-fait libre ; je n'en ai encore rien dit qu'au Major.

LE COMTE, *consterné.*

Quoi , mes affaires seroient entièrement arrangées ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment ; il semble que cette nouvelle vous afflige , Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Point du tout ; mais c'est que j'ai de la peine à croire que....

LE COMMANDANT.

Quand je vous dis que rien n'est plus vrai. Allons , allons , ne dissimulez point avec moi , & convenez du plaisir que vous ressentez ; car on m'assure que c'est une femme charmante à qui vous avez cette obligation ; on

la dit fort riche ; que toute son ambition est de vous épouser ; qu'elle vous aime à la folie , & sans doute vous n'êtes pas ingrat ; ainsi je vous vois , dès à présent , l'homme du monde le plus heureux , & je vous assure que j'en suis enchanté.

L E C O M T E .

Je vous réponds que je ne comprends rien à cette aventure , & que j'ignore absolument quelle est cette femme , dont vous me croyez si amoureux.

L E C O M M A N D A N T .

Fort bien , fort bien ; J'aime votre discrétion , elle est rare à votre âge. Quoi vous ne vous êtes pas battu pour elle cet hiver ? Hem , hem , Monsieur le Comte.

L E C O M T E .

Et vous croyez....

L E C O M M A N D A N T .

Je fais plus , j'en suis sûr.

L E C O M T E .

Je ne l'ai jamais vue , & je ne la connois point du tout.

L E C O M M A N D A N T .

Quand je vous dis que je suis instruit. Je

n'en ai dit qu'un mot à la Marquise, & elle m'a paru charmée du bonheur qui vous arrive.

LE COMTE, *se récriant vivement.*

La Marquise ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment, elle est certainement bien de vos amies : elle connoît cette femme à ce qu'elle m'a dit, & elle prétend que vous jouirez avec elle du sort le plus doux. Vous voyez que je suis au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur, quand je me croyois aimé de la Marquise !

LE COMMANDANT.

Enfin je fais que cette femme va arriver ici peut-être aujourd'hui, pour vous enmener à Paris.

LE COMTE.

Cette femme pour qui vous dites que je me suis battu ?

LE COMMANDANT.

Oui, le bonheur que vous allez goûter me représente d'avance celui où j'aspire. Que j'en-

vie votre fort , mon cher Comte ! Est-il rien de si doux que d'aller se jeter dans les bras de ce qu'on aime , de régner dans son cœur , d'y commander & de voir tous ses ordres prévenus ! il n'y a point de Major , d'Aide-de-Camp , qui volent aussi vite que les desirs , & point d'ennemi qui se rende avec plus de grâces qu'une femme aimable & tendre. Partez , volez , où l'Amour & la Gloire vous appellent.

L E C O M T E .

Ah , Monsieur ! croyez - vous que je puisse être si heureux en vous quittant ? Quelle société peut être aussi agréable que la vôtre ? Combien j'ai appris de choses avec vous ! ceci me vaut presque une campagne : un ancien Militaire tel que vous ne sauroit être trop écouté , trop admiré !

L E C O M M A N D A N T .

Ecoutez donc . . . je suis bien-aise que vous pensiez comme cela , je crois que vous ferez un jour un grand Officier ; mais ce qui me fait plaisir , & ce qui rassure mon cœur alarmé , c'est de ce que vous n'êtes point aussi empressé de nous quitter que je le craignois ; parce que vous entendez ?

LE COMTE.

Je serois bien ingrat ! non, Monsieur ; tant que vous voudrez bien me souffrir ici, je vous répons d'y demeurer.

LE COMMANDANT.

Tout ce que je desire seulement, c'est que vous ne partiez point avant d'avoir assuré mon bonheur.

LE COMTE.

Songez que j'en suis très-occupé.

LE COMMANDANT.

Hâtez-en donc le moment. Voici la Marquise, profitez de cet instant ; je ne m'éloignerai pas afin de savoir mon sort dès qu'elle vous quittera.



S C E N E I I.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *à part.*

V O Y O N S si l'épreuve que je voulois tenter me réussira, & si le Comte imagine son bonheur ; je ne pouvois trop m'assurer de son cœur , avant de le lui apprendre.

L E C O M T E.

Ah , Madame ! vous voyez un homme au désespoir.

L A M A R Q U I S E.

Et pourquoi donc cela , Comte ?

L E C O M T E.

Le Commandant vous a dit ce qui m'arrive , Madame , non-seulement je serai obligé de fortir d'ici , mais on m'apprend encore que cette femme , qui a agi si généreusement pour moi , m'aime , qu'elle veut que je l'épouse ; enfin , c'est un mystère affreux où je ne comprends rien.

L A M A R Q U I S E.

Mais vous vous affligez - là de l'événement

le plus heureux qui pouvoit vous arriver, ce me semble.

L E C O M T E.

Non, non, Madame, ce n'étoit pas-là pour moi le plus heureux événement; l'espoir avoit séduit mon cœur; je m'étois flatté.... Ah! Madame, j'en mourrai!

L A M A R Q U I S E.

Je ne vous comprends point; cette femme a, dit-on, quelques appas, est aimable, & bien des gens ont souhaité, depuis qu'elle est veuve, de l'épouser; la préférence devoit vous flatter.

L E C O M T E.

Quoi, c'est vous, Madame, qui me conseillez d'accepter sa main?

L A M A R Q U I S E.

Sans doute, & c'est un conseil très-sensé. Que pouvez-vous lui reprocher? Elle vous a obligation, elle veut vous en marquer sa reconnaissance.

L E C O M T E.

Eh non, Madame, elle ne me doit rien, je ne la connois point du tout. Un étourdi l'insulte au Bal devant moi, cela me déplaît,

j'en dis mon avis tout haut ; cet homme le trouve mauvais , il est tout simple que nous nous battions , & je ne vois rien là qui l'oblige à faire pour moi tout ce qu'elle fait.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , plus votre ame est délicate , généreuse , plus vous devez être touché de son procédé ; il doit vous assurer l'avenir le plus agréable avec elle.

L E C O M T E.

Il faudroit qu'il me fût possible de l'aimer ; mais dispose-t-on de son cœur ? Une passion funeste s'est emparée du mien ; l'on me hait , sans doute , & rien ne pourra jamais me dégager. Quel avenir délicieux je me promettois ! Dans un instant tout est détruit , & je n'en aime que plus ardemment.

L A M A R Q U I S E.

C'est une folie d'aimer une ingrante : voyez celle qu'on vous propose , elle vous vengera facilement de ces prétendus mépris.

L E C O M T E.

Et vous le pouvez croire , vous , Madame , vous ?

L A M A R Q U I S E.

J'ose vous en assurer; elle vous touchera, & je vous réponds que votre cœur ne tiendra pas devant elle.

L E C O M T E.

Vous ne le connoissez pas, Madame, ce cœur dont vous parlez, ce cœur tout rempli.... & de qui?.... ah, Madame!

L A M A R Q U I S E.

Un cœur vraiment tendre est toujours récompensé : qui fait aimer, mérite de l'être ; il vient un jour que l'on n'espéroit pas qui nous amène enfin le bonheur après lequel nous soupirons.

L E C O M T E.

Ah ! que dites-vous ? quoi ! je pourrois espérer qu'un jour !....

L A M A R Q U I S E.

Je voudrois pouvoir vous consoler & adoucir vos maux ; je ne puis, en partant d'ici, supporter l'idée de vous y laisser aussi malheureux.

L E C O M T E.

O ciel ! quoi, vous nous abandonnez !

L A M A R Q U I S E.

Oui , je pars demain ; je suis indispensablement obligée de me rendre à Paris , & malgré l'état où vous êtes , je désire de vous un plaisir que j'espère que vous ne me refuserez pas. Vous seul pouvez m'acquitter envers la Commandante , de toutes les marques d'amitié que j'ai eues d'elle depuis que je suis ici.

L E C O M T E.

Je serai trop heureux , Madame ; exigez , ordonnez , ma vie est à vous , ainsi que toutes mes volontés.

L A M A R Q U I S E.

Je ne demande qu'une légère marque de complaisance de votre part. La Commandante vous aime , elle veut vous entretenir avant que vous partiez , & je me suis chargée d'obtenir de vous ce soir un moment d'entretien ici.

L E C O M T E.

Je ne suis guères en état de l'entendre : que voulez-vous que je lui dise ?

L A M A R Q U I S E.

Tout ce que vous voudrez , je ne vous dicte rien. Y consentez-vous ?

L E C O M T E.

Oui , mais à une condition ; c'est que vous aurez la même complaisance pour le Commandant qui est amoureux de vous , à en perdre l'esprit , & qui m'a fait la même prière.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , ce n'est pas une plaisanterie ?

L E C O M T E.

Non , d'honneur.

L A M A R Q U I S E.

Rien n'est plus singulier ! mais ce n'est pas la même chose pour moi. Il fera nuit , & il n'est pas décent....

L E C O M T E.

Bon ! que risquerez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , j'y consens ; il ne fera pas fort content de moi ; mais je ne saurois vous refuser. Adieu , Comte. Nous nous reverrons encore ?

L E C O M T E.

Hélas , Madame , je ne fais plus ce que je vais devenir !

S C E N E I I I.

LE COMTE.

LA vieilleſſe eſt bien ridicule ! Quelle fantaſie , à cette femme-là , de m'aimer?... Il me vient une idée qui pourra me débarrasser de ce fâcheux entretien & me laisser tout entier à mon amour. Il faut que j'attende ici le Commandant pour lui communiquer mon projet. Ensuite j'irai me jeter aux pieds de la Marquise , & j'y mourrai , si je ne peux réussir à la toucher.

S C E N E I V.

LE COMTE, LEBRUN.

LEBRUN.

EH bien , Monsieur , nous allons donc sortir d'ici ? Partirez-vous cette nuit ?

LE COMTE, *révant.*

Cette nuit ?

LEBRUN.

Oui c'en seroit toujours une bonne de

gagnée. Ah , quel plaisir j'aurai de revoir Paris après six mois d'absence ; je suis dans une joie qui ne se conçoit pas. Les chevaux de poste souffriront un peu de mon impatience. A quelle heure les voulez-vous ? répondez donc ?

L E C O M T E.

Je te dirai cela demain.

L E B R U N.

Demain ? c'est perdre bien du tems. Madame la Marquise part , je vous en avertis.

L E C O M T E.

Je le fais.

L E B R U N.

En ce cas - là , je ne comprends pas ce qui peut vous retenir encore ici.

L E C O M T E.

Tu le feras , le Commandant vient ; retire-toi sans trop t'éloigner ; nous aurons besoin de toi.

L E B R U N.

Allons.



S C E N E V.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

L E C O M T E.

MONSIEUR le Commandant , vous serez satisfait , la Marquise consent à vous entendre ce soir ici.

L E C O M M A N D A N T.

Tout de bon ? elle consent à m'entendre ! ah , mon cher Comte , que je vous embrasse ! j'espère qu'elle ne sera pas mécontente de moi. J'attaque son cœur en règle , je le bas promptement en brèche , il ne tiendra pas long-tems , je vous répons ; ceci ne sera pas mon coup d'essai , & dans ma jeunesse.... Hem , hem , vous m'entendez , Monsieur le Comte ?

L E C O M T E.

Jé le crois. On m'a dit que vous aviez été fort amoureux de Madame la Commandante.

L E C O M M A N D A N T.

Ah , ah , il falloit voir comme je vous la menai bon train : mais à propos d'elle , ceci devient fort embarrassant ; le soir nous nous

promenons toujours ensemble ; sur quel prétexte pourrai-je la quitter pour venir ici tout seul ? Hem , hem , Monsieur le Comte ?

L E C O M T E.

Cela me paroît difficile , cependant j'imagine un moyen qui pourroit réussir , si vous y consentez.

L E C O M M A N D A N T.

Je ne demande pas mieux , dites , je vous prie , sans hésiter.

L E C O M T E.

Vous connoissez Lebrun ; c'est un original qui a le talent de contrefaire les gens supérieurement.

L E C O M M A N D A N T.

Eh bien ?

L E C O M T E.

Il faut , si vous le trouvez bon , que vous lui donniez tout votre habillement.

L E C O M M A N D A N T.

J'en ai un tout pareil.

L E C O M T E.

Fort bien.

L E

LE COMMANDANT.

Achevez, achevez.

LE COMTE.

Lorsqu'il fera nuit & que vous sortirez de chez vous, il prendra votre place auprès de la Commandante, sans qu'elle s'en apperçoive.

LE COMMANDANT.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

Et moi, je vous prêterai cet habit, afin que si elle vous rencontre, elle ne vous reconnoisse pas.

LE COMMANDANT.

Cela est à ravir, & voilà un ordre de marche très-bien fait; ce sera à moi à suivre l'itinéraire & à conduire le détachement.



S C E N E V I.

LE COMMANDANT, LE COMTE,
LEBRUN.

LE COMTE.

LEBRUN?

LEBRUN.

Monfieur le Comte ?

LE COMTE.

Tu auras foin , lorsque le jour baiffera , de te rendre chez Monfieur le Commandant , de faire tout ce qu'il te dira , & tu passeras chez moi avant.

LEBRUN.

Cela fuffit.

LE COMMANDANT.

Il faudra que vous préveniez la Marquife , afin qu'elle ne s'y méprenne pas.

LE COMTE.

Sans contredit , c'est ce que je vais faire.

LE COMMANDANT.

Je vais m'en aller avec vous , nous causerons chemin faifant.

S C E N E V I I.

LEBRUN.

APPAREMMENT que ce fera un ordre que le Commandant me donnera pour avoir des chevaux de poste ; je vous reverrai donc enfin , mon cher Paris ! je crois que je serois mort d'ennui si j'eusse demeuré plus long-tems ici ; ma joie est sans égale , la tête me tourne.

S C E N E V I I I.

LA COMMANDANTE, LEBRUN.

LA COMMANDANTE.

EH bien , Pasquin , ton maître va donc partir ?

LEBRUN.

Oui , Madame ; ah , que vous me faites de plaisir !

LA COMMANDANTE.

Je te le demande ?

LEBRUN.

Oh , vous le savez mieux que moi , Madame ; vous avez , sans doute , vû expédier l'ordre

pour nos chevaux de poste ; ah , que je suis content !

LA COMMANDANTE.

Et crois-tu que le Comte soit aussi charmé que toi de partir ?

LEBRUN.

Je n'en fais rien , Madame ; je ne le reconnois plus ; il ne fait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait ; je n'ai pu en tirer une parole.

LA COMMANDANTE.

Il étoit donc triste ?

LEBRUN.

Triste ? je crois que oui.

LA COMMANDANTE.

Ah ! vous ne partirez donc pas !

LEBRUN.

Comment , nous ne partirons pas ?

LA COMMANDANTE.

Non , non , Lebrun , j'aime à m'en flatter.

ET LEBRUN.

Vous vous en flattez vainement , je l'y déterminerai bien.

LA COMMANDANTE.

Il m'abandonneroit & je vivrois !

LEBRUN, *à part.*

Je l'avois fort bien prévu, elle est folle de mon Maître.

LA COMMANDANTE.

Que deviendrai-je sans toi, cher Comte!

LEBRUN.

Ma foi, Madame, vous deviendrez ce que vous pourrez; mais vous ne nous retiendrez pas.

LA COMMANDANTE.

Je ne vous retiendrai pas?

LEBRUN.

Je vous en donne ma parole.

LA COMMANDANTE.

Mon cher Lebrun, il n'y a rien que je ne te promette.

LEBRUN.

Vous me donneriez même, que cela ne me feroit pas changer de sentiment.

LA COMMANDANTE.

Que les hommes sont ingrats!

LEBRUN.

Au contraire, nous allons chercher ceux qui nous aiment & que nous aimons.

LA COMMANDANTE.

Que vous aimez ? Attends donc un moment ?

LEBRUN.

Non , non , Madame. Adieu , adieu.

S C E N E I X.

LA COMMANDANTE, LA
MARQUISE.

LA COMMANDANTE.

AH ! Madame , il m'abandonne , il va partir !

LA MARQUISE.

Qui ? le Comte ?

LA COMMANDANTE.

Oui , Marquise , & dans l'instant.

LA MARQUISE , *à part les premiers mots.*

O ciel ! seroit-il possible que le désespoir....
Qui vous l'a dit ?

LA COMMANDANTE.

Lebrun , qui fort d'ici.

L A M A R Q U I S E. -

Cela ne se peut pas , je vous réponds qu'il m'a promis de venir vous entretenir ce soir sous ces arbres.

L A C O M M A N D A N T E.

Il vous l'a promis ? Ah ! Madame , seroit-il possible !.... Oui , j'espère tout de cet entretien , il ignoroit mon amour , peut-être qu'il en fera touché & qu'il le retiendra. Que je suis impatiente de voir arriver ce moment ! Le jour baisse déjà ; je viendrai me promener comme à l'ordinaire avec mon Mari , & je saurai bien me débarrasser de lui pour venir trouver le Comte. S'il restoit , Madame , s'il restoit !.... Je m'en fuis pour revenir plutôt.

S C E N E X.

L A M A R Q U I S E.

LE Comte partiroit-il en effet aujourd'hui ? On espere quand on aime jusqu'au dernier moment , & tout doit lui faire désirer de me revoir encore. La légereté dont on l'a accusé jusqu'à présent , a occasionné ma résistance ; je ne saurois trop le récompenser des maux

que je lui ai fait souffrir ; il est tems enfin de lui apprendre que je l'aime. J'entends quelqu'un ; il est presque nuit , mettons ce chapeau ; cette robe , qui ressemble un peu à celle de la Commandante , & ce voile , tromperont aisément le Comte , & en contrefaisant ma voix , il me prendra sûrement pour elle ; justement le voici.

S C E N E X I .

LA MARQUISE , LE COMTE .

LE COMTE .

QU'EST devenue la Marquise ? je la cherche vainement. Me fueroit-elle ? Mais , que vois-je ? seroit-ce déjà la Commandante ? Où me suis-je embarqué !

LA MARQUISE , *contrefaisant sa voix.*

Ah ! cher Comte , enfin je puis vous parler sans témoins.

LE COMTE .

C'est elle-même ; comment échapper ?

L A M A R Q U I S E.

Est-il bien vrai que vous voulez nous quitter ?

L E C O M T E.

Madame , vous ne devez pas croire que....

L A M A R Q U I S E.

Parlez-moi naturellement.

L E C O M T E.

Il seroit difficile de vous dire....

L A M A R Q U I S E.

Je conviens que je vous ai traité trop rigoureusement.

L E C O M T E.

Madame....

L A M A R Q U I S E.

Ma résistance vous auroit-elle rebuté ?

L E C O M T E.

Madame....

L A M A R Q U I S E.

Vos yeux m'ont assuré tant de fois que j'avois pu toucher votre cœur ; m'auroient-ils trompée ?

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Parlez , pouvez - vous vous résoudre à m'abandonner ?

LE COMTE.

Mais....

LA MARQUISE.

Si vous m'aimez encore , pourquoi vous taire ?

LE COMTE.

Je....

LA MARQUISE.

Craignez - vous que je n'approuve pas votre amour ?

LE COMTE.

Il est vrai que... .

LA MARQUISE.

Vous ne me connoissez pas. Parlez , parlez , je vous le permets , & si vous m'aimez constamment....

LE COMTE.

Moi , Madame ?

L A M A R Q U I S E.

Oui , je jure de n'être jamais qu'à vous.
Pourquoi vouloir me fuir ? Ah ! cher Comte ,
ne puis-je faire votre bonheur !

L E C O M T E.

Qu'entends-je ? ce n'est pas la Comman-
dante.

L A M A R Q U I S E.

Non , je ne le suis pas.

L E C O M T E , *s'approchant avec émotion.*

Ah ! Madame , qui êtes-vous donc ? par-
lez , je vous en conjure.

L A M A R Q U I S E.

Je suis une femme qui vous aime depuis le
premier instant qu'elle vous a vû , & que
vous avez fait pour elle une action qu'elle ne
fauroit récompenser.

L E C O M T E , *s'éloignant.*

O ciel ! c'est la femme masquée !

L A M A R Q U I S E.

Oui ; c'est elle qui vous offre & sa main &
son cœur ; pourrez-vous la refuser ?

L E C O M T E.

Ah ! Madame , en suis-je digne ? & par

où méritai-je tant de bontés? Mon cœur n'est plus à moi; sans doute il vous appartiendrait, s'il pouvoit être à une autre que celle que j'adorerai toute ma vie.

L A M A R Q U I S E.

Il est donc à moi, Comte; reconnoissez la Marquise de Vilmaur qui vous aime & qui vous aimera toujours.

L E C O M T E, *se jettant aux genoux de la Marquise.*

Quoi! c'est vous, Madame, c'est vous à qui je dois autant, c'est vous qui faites mon bonheur? se peut-il que mon cœur ait pu vous méconnoître? Trop occupé de la funeste pensée que vous ne m'aimiez pas, pouvois-je me flatter d'un bien si précieux? Que je suis bien récompensé de tous les maux que j'ai soufferts!

L A M A R Q U I S E.

J'entends quelqu'un. Il faut que ce soit le Commandant & sa femme.

L E C O M T E.

Eloignons-nous, je ne veux point parler à la Commandante.

L A M A R Q U I S E.

Ni moi à son Mari. Que deviendront-ils donc ?

L E C O M T E.

Vous le verrez. *Ils se retirent dans le fond du Théâtre.*

S C E N E X I I.

L A C O M M A N D A N T E , L E B R U N ,
en Commandant , L E C O M T E , L A
M A R Q U I S E.

L E B R U N.

L A soirée est charmante , & autrefois.....
Hem , hem , vous m'entendez , Madame la
Commandante ?

L A C O M M A N D A N T E.

Oui , oui , mon fils ; je me rappelle toujours
ce tems-là avec plaisir , chaton ; mais il fait
beaucoup de ferein aujourd'hui , & je crains
que vous ne vous enrhumiez ; rentrez , ren-
trez ; je me promenerai avec la Marquise.

L E B R U N.

Moi , vous quitter ! ah , vous ne me connoissez pas encore , Commandante.

L A C O M M A N D A N T E.

Si votre complaisance pour moi vous devenoit funeste , je ne m'en consolerois jamais.

L E B R U N.

Non , non , ne craignez rien. Mais je pense que j'ai oublié de faire dire quelque chose à l'ordre. Je viens dans l'instant.

L A C O M M A N D A N T E.

Eh bien , allez , allez. Ah , je respire ! Où est le Comte actuellement ?

L E B R U N , *revenant.*

J'ai quelque scrupule de vous laisser ainsi seule , cela est trop malhonnête , & je pense que demain il sera encore tems.

L A C O M M A N D A N T E.

Si cela est de conséquence , pourquoi remettre ?

L E B R U N , *s'en allant.*

Oui , oui , vous avez raison , j'y vais , j'y vais.

LA COMMANDANTE.

Ce sera très-bien fait. Profitons de cet heureux instant.

LEBRUN, *revenant.*

Je vous retrouverai ici, n'est-ce pas Commandante ?

LA COMMANDANTE.

Oui, oui. Quoi, c'est encore vous ? vous m'avez fait peur.

LEBRUN.

Voudriez-vous une sentinelle pour vous garder ? vous n'avez qu'à dire.

LA COMMANDANTE.

Non, vraiment. Une sentinelle !

LEBRUN, *s'en allant.*

Eh bien, eh bien, promenez-vous, promenez-vous.

LA COMMANDANTE.

Une sentinelle ! quelle proposition ! il m'a fait frémir.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Il est bien long-tems à se déterminer à la quitter.

LE COMTE.

Le coquin, se divertit.

LA MARQUISE.

Comment?

LE COMTE.

C'est Lebrun qui contrefait le Commandant. Le voici. *A Lebrun.* Cela est très-bien ; va-t'en tout préparer pour notre départ.

SCENE XIII.

LA MARQUISE , LE COMTE ,
dans le fond du Théâtre , LA COMMANDANTE , LE COMMANDANT ,
avec l'habit du Comte.

LA COMMANDANTE.

J'ENTENDS venir quelqu'un , c'est sans doute le Comte. Ah ! moment précieux !

LE COMMANDANT.

Plus j'ai de peine à marcher aujourd'hui , & plus il m'est difficile de trouver cette chère Marquise ; mais je crois que c'est elle que j'aperçois. Est-ce bien vous , Madame ?

LA

LA COMMANDANTE.

Oui , oui , c'est moi. Venez , il y a long-tems que je désirois de vous entretenir librement. Parlez bas.

LE COMMANDANT.

Puisque vous voulez bien m'entendre , Madame , je suis trop heureux de pouvoir vous dire enfin , pour la première fois de ma vie , combien je vous aime.

LA COMMANDANTE.

Qu'il y a long-tems que je désirois d'entendre ce mot de votre bouche !

LE COMMANDANT.

Vous approuvez donc mon amour ?

LA COMMANDANTE.

Je l'approuve & je le partage , pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours & de ne me quitter jamais.

LE COMMANDANT , *baisant la main de sa Femme.*

Moi , vous quitter ? moi , cesser de vous aimer ? Non , non , je le jure à vos pieds : donnez-moi cette main charmante , que mes transports vous expriment la violence de mon amour !

LA COMMANDANTE.

Vous m'aimerez toujours ?

LE COMMANDANT, *lui baisant
la main.*

Oui , toujours. Quelle main adorable !

LA COMMANDANTE.

Ah , ah , finissez donc ?

LE COMMANDANT.

Non ; je ne me rassasierai jamais de la baiser. Haye , haye , haye !

LA COMMANDANTE.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMMANDANT.

Ce n'est rien , Madame ; c'est la goutte. Haye , haye , haye !

LA COMMANDANTE.

La goutte ! vous , Comte ?

LE COMMANDANT.

Ah ! quelle crise ! haye , haye , haye le genou ! Moi , Comte ! ah ! Marquise , trahiriez-vous ma flamme ?

LA COMMANDANTE.

Moi , Marquise !

LE COMMANDANT.

Hayé , hayé le genou !

LA COMMANDANTE.

On vient , levez-vous , levez-vous ?

LE COMMANDANT.

Je ne faurois , je n'en puis plus.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE , LE COMTE ,
LE COMMANDANT , LA
COMMANDANTE , LE
MAJOR , *une lanterne à la main* , LE
CAPORAL , DES SOLDATS.

LE MAJOR , *une lanterne à la main*.

PRENEZ garde que personne ne s'échappe :
c'est par ici que j'ai entendu du bruit ; c'est
peut-être quelque Prisonnier qui cherche à s'é-
vader ?

LA COMMANDANTE

Nous sommes perdus , levez-vous ?

LE MAJOR.

Eh mais..... comment c'est vous, mon Commandant? quel est cet équipage?

LE COMMANDANT, *regardant le Major pendant qu'on le relève.*

C'est que la goutte m'a pris....

LA COMMANDANTE.

Quoi! c'est vous, Monsieur?

LE COMMANDANT.

O ciel! que vois-je? quoi! me faire cet affront! corbleu, & en ma présence, à moi-même!

LE MAJOR.

Voyez, voyez donc comme elle est belle à la lumière!

LA COMMANDANTE.

Infidelle!

LE MAJOR.

Point de courroux, il terniroit l'éclat de vos charmes.

LE COMMANDANT.

Trahir ainsi la foi conjugale d'un Commandant! ah, ventrebleu! si je n'avois pas la goutte!

LA COMMANDANTE.

Allez , allez , vous êtes un vieux fou. *A part.* Quelle méprise cruelle !

LE COMMANDANT.

Madame la Commandante ?

LE MAJOR.

Pouvez-vous quereller une si belle personne ? vous êtes bien inhumain !

LE COMMANDANT.

Morbleu , Monsieur , mêlez-vous de vos affaires , & me laissez en repos.

LA COMMANDANTE , *se retournant pour s'en aller , elle voit la Marquise.*

Madame la Marquise , vous m'avez trompée !

LA MARQUISE.

Non , vous vous êtes trompés tous les deux.

LE COMMANDANT.

Hem , hem , Monsieur le Comte , vous m'entendez ?

LE COMTE.

J'aimois Madame la Marquise , & je n'espérois pas qu'elle feroit sensible à mon amour ; vous avez long-tems aimé Madame la Com-

mandante ; je vous conseille de ne point discontinuer de vous aimer & de nous imiter.

LE COMMANDANT.

Allons , Commandante , suivons les conseils du Comte.

LA COMMANDANTE.

Je le veux bien ; nos torts sont les mêmes , ce seroit les prolonger que de ne pas les oublier.

VAUDEVILLE.

LE COMMANDANT,

AUROIS-JE cru que dans ma place
Quelqu'un de moi fût le vainqueur ,
Et que l'on vînt , avec audace ,
Attaquer & prendre mon cœur ?
C'est envain qu'on est sous les armes ,
Il faut céder à tant de charmes ;
L'Amour ne fait point de quartier ,
Chacun devient son prisonnier.

LA COMMANDANTE.

Un Mari devient infidelle ,
Il faut bien venger ses appas ;
Mais à quoi nous sert d'être belle ,
Si l'on ne fait que des ingrats ?

Avec de l'or il faut donc rendre
Un jeune Amant soumis & tendre ;
L'Amour ne fait point de quartier ,
Chacun devient son prisonnier.

L E M A J O R.

Pour voir couronner ma constance ,
J'obtenois ce Commandement ;
Mais envain ; cette survivance
Ne finira point mon tourment ;
Oui , je vois qu'il faut qu'on s'attende
Qu'un jour j'épouse une Marchande ;
L'Amour ne fait point de quartier ,
Chacun devient son prisonnier.

L A M A R Q U I S E.

Envain on vante du veuvage
Les charmes & la liberté ;
C'est dans le plus doux esclavage
Qu'on goûte la félicité ;
Plus on craint de devenir tendre
Et plus on est près de se rendre ;
L'Amour ne fait point de quartier ,
Chacun devient son prisonnier.

L E C O M T E.

Quand les faveurs que l'on achette
Vous donnent les plus grands travers ,
Glorieux de pareille emplette ,
On croit avoir les meilleurs airs ;
Mais respectant ce qu'on desire
On est heureux quand on peut dire ,
L'Amour ne fait point de quartier ,
Chacun devient son prisonnier.

L E B R U N.

Tout à Paris, ravit, enchante,
Et l'on ne s'afflige de rien ;
L'on dépense, l'on boit, l'on chante,
Et même sans avoir du bien ;
Le plaisir est toujours extrême,
On est aimé dès que l'on aime ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient son prisonnier.

F I N.

LE
PATAGON,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LA COMTESSE DE ROSEVAL.

LE MARQUIS DE FERVILLE.

ADÉLAÏDE , *Femme - de - Chambre de la Comtesse.*

LE DOCTEUR BRISTOL , *Médecin Anglois.*

M. CHARMÉ , *Poëte.*

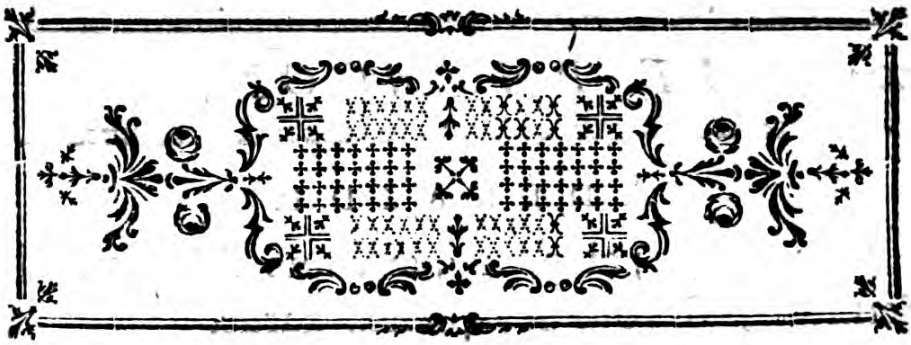
M. CRESCENDO , *Musicien.*

UN PATAGON.

COMTOIS ,

LA FRANCE , } *Laquais de la Comtesse.*

La Scène est chez la Comtesse.



LE
PATAGON,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

ENTREZ, Monsieur le Marquis, & ne faites point de bruit; parce que je ne veux pas que Madame sâche que je vous ai parlé.

LE MARQUIS.

Quel est donc ce mystère? Il semble que je vienne ici pour la première fois.

A D É L A I D E.

Non ; mais j'ai peur que ce ne soit pour la dernière , si vous n'y prenez garde.

L E M A R Q U I S.

Vous vous moquez de moi ; malgré les vapeurs de la Comtesse , je fais qu'elle m'aime au fond , & je ne crains pas qu'elle m'échappe.

A D É L A I D E.

Cependant avec la confiance que vous avez , je n'en ferois pas surprise.

L E M A R Q U I S.

Je ne suis point fat , je l'aime sincèrement , & au lieu de la contrarier , je m'accommode à toutes ses fantaisies ; voilà sur quoi je fonde ma confiance.

A D É L A I D E.

Oui ; mais vous ne savez pas ce qui est près d'arriver ?

L E M A R Q U I S.

Non. Est-ce quelque idée bien bizarre qui lui a passé par la tête ? Je n'en ferois pas surpris.

A D É L A I D E.

Le Docteur Bristol , que vous lui avez donné

pour Médecin , le croyez-vous réellement de vos amis ?

L E M A R Q U I S.

Oui , je l'ai connu pendant mon voyage d'Angleterre ; il m'a paru avoir de l'esprit & être honnête - homme ; pour bon Médecin , c'est autre chose. Il emploie des manières de remèdes fort extraordinaires , parce qu'ils sont simples ; & cette espèce de charlatannerie qui n'est pas dangereuse , peut guérir l'esprit de la Comtesse , ou ses nerfs , comme on appelle sa maladie.

A D É L A I D E.

Je vous ai laissé dire ; mais apprenez qu'il vous sert fort mal.

L E M A R Q U I S.

Quelle folie !

A D É L A I D E.

Oui , folie ! il lui a mis dans la tête un goût d'une vivacité fort extraordinaire , pour un homme qu'il protège.

L E M A R Q U I S , *riant.*

Quoi ; cela est bien vrai ?

A D É L A I D E.

Riez , vous n'en aurez bientôt plus d'envie !

LE MARQUIS.

Et cet homme, quel est-il ?

A DÉLAIDE.

Ma foi, je n'en fais rien. Il doit arriver de bien loin ; c'est un.... un Patagon qu'il se nomme. Savez-vous ce que c'est ? Un Roi à ce qu'on dit.

LE MARQUIS.

A peu près, & elle en est donc enchantée ?

A DÉLAIDE.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous verrons.

A DÉLAIDE.

Vous m'impatientez.

LE MARQUIS.

Je vous réponds, ma chère Adélaïde, que cet engouement-là cessera.

A DÉLAIDE.

Mais qui vous donne cette assurance ?

LE MARQUIS.

Le voici. Le Docteur Bristol, pour amuser la Comtesse, lui raconte souvent des traits de

ses voyages , & il lui a parlé d'une Isle des Patagons.

A D É L A I D E.

Oui ; c'est cela même ; elle m'en parle aussi sans cesse ; elle dit que ces hommes - là ont onze pieds de haut ; c'est ce qui m'a fait trembler pour vous.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , vous verrez s'ils sont si redoutables. Il falloit contenter le désir qu'elle avoit d'en voir un , & c'est à quoi j'ai pourvu.

A D É L A I D E.

Vous êtes un Amant rare. Faire venir un Patagon pour sa Maitresse ; voilà ce qu'on appelle une attention merveilleuse !

L E M A R Q U I S.

Pas tant que vous le croyez. Elle ne pense plus à mon amour quand elle a quelque fantaisie dans la tête , & je veux la guérir de celle - ci.

A D É L A I D E.

Enfin , c'est votre affaire. J'entends Madame , faites comme si vous ne veniez que d'entrer.

L E M A R Q U I S.

Ne vous inquiétez pas.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
ADÉLAÏDE, COMTOIS, LA
FRANCE.

LA COMTESSE *en peignoir , un Livre à la main , une Boëte à tabac , des Lettres & parlant à ses Laquais.*

LA France, des réponses à mes trois Lettres. *La France sort.* Comtois, mes Chevaux, pour aller chercher le Docteur Bristol, s'il n'est pas ici dans une heure. Ah, courez après la France; voici encore une Lettre pour Monsieur Floux le Peintre. *Au Marquis.* Monsieur le Marquis, je suis aujourd'hui dans un état cruel! Je ne vous dirai pas un mot; car je n'ai pas la force de parler. *A Adélaïde.* Mademoiselle, vous ne pensez à rien. Prenez donc ce Livre. Je dis le Livre, & non pas la Boëte.

LE MARQUIS.

Vous avez mal dormi cette nuit, peut-être?

LA COMTESSE.

Oh, dormi! je ne dors plus: je rêve, je me retourne, c'est un vrai tourment que cela, &
le

le Docteur m'abandonne ? Je meurs de froid : un manteau, Mademoiselle.

A D É L A I D E.

En voilà un , Madame.

L A C O M T E S S E.

Eh bien, où est-il ? Ah, oui !.... Non.... Laissez-le là. C'est affreux l'état où je suis !

L E M A R Q U I S.

Il y paroît à l'altération de votre visage.

L A C O M T E S S E.

L'altération de mon visage ? Cela est tout-à-fait galant , Monsieur. Mademoiselle ?.... Mon écritoire ?.... Non.... Du tabac. *Elle prend du tabac.* Monsieur le Marquis , vous vous croyez aimable avec votre grosse fanté ?

L E M A R Q U I S.

Moi , Madame ? Point du tout : mais je dors la nuit au lieu de veiller ; voilà ce que vous devriez faire.

L A C O M T E S S E.

Oui , cela est tout-à-fait noble ! se coucher de bonne heure , pour se bien porter ! mais cela est pitoyable ! je ne fais où vous prenez tout ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas absolument se coucher de bonne heure ; mais ne pas tant veiller.

LA COMTESSE.

Poussez - moi donc ce fauteuil , Mademoiselle. *Elle s'assied.* Mes nerfs ne tiennent à rien ; c'est une pâte ; il n'y a nuls ressorts ! *A Adélaïde.* Avancez la toilette. Monsieur le Marquis vous m'excédez aujourd'hui ! Je suis fâchée de vous le dire. Mademoiselle , que voulez-vous que je fasse de ce Livre ? Mais asseyez-vous donc , Monsieur , vous piétinez sans cesse , cela me fatigue horriblement ! en vérité , vous n'avez nulle attention , il faut tout vous dire ; il faudroit avoir une poitrine de fer , d'acier.

LE MARQUIS *s'asseyant.*

Je ne fais pourquoi ; mais , Madame , je ne mérite pas ces reproches.

LA COMTESSE.

Vous en méritez cent fois plus. Mademoiselle , Monsieur Crescendo ne vient point.

ADÉLAÏDE.

Madame , à peine a-t-il reçu votre billet.

L A C O M T E S S E.

Allons, vous voilà comme le Marquis. Et Monsieur Charmé? Nulle nouvelle non plus?

L E M A R Q U I S.

Monsieur Crescendo, Monsieur Charmé! je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là.

L A C O M T E S S E.

Je le crois bien; vous n'avez nul goût. Mademoiselle, des boucles comme disoit Monsieur Floux. Vous en souvenez-vous?

A D É L A I D E.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E *au Marquis.*

Vous ne connoissez pas Monsieur Floux, non plus?

L E M A R Q U I S.

Je vous jure que non.

L A C O M T E S S E.

C'est pourtant lui qui a dessiné toutes les Ruines d'Herculanum; il connoît l'Antique comme les Grecs: c'est le premier Peintre qu'il y ait à présent.

L E M A R Q U I S.

Je l'ignoreis.

L A C O M T E S S E.

Monfieur Charmé eft un Poëte délicieux! fes vers fe chantent d'eux-mêmes, ils me transportent, ils calment toutes mes inquiétudes!

L E M A R Q U I S.

C'eft un homme précieux.

L A C O M T E S S E.

Non, Monfieur, ce n'eft pas précieux qu'il faut dire. Savez-vous que rien n'eft plus excédant que de n'avoir jamais le mot propre. Monfieur Crescendo eft le Muficien de la Nature; il peint tout! l'agitation des feuilles, le bruit d'une cascade, le vol des oifeaux; un aveugle s'y méprendroit.

L E M A R Q U I S.

Cela eft charmant!

L A C O M T E S S E.

Charmant, précieux! cela eft divin; voilà le mot qui exprime. Je n'en puis plus! Mademoifelle, du fel de vinaigre, je vous prie.

L E M A R Q U I S *prenant un flacon fur la Toilette.*

Je crois que le voilà.

L A C O M T E S S E.

Non, Monsieur, laissez cela. Mademoiselle; c'est à vous que je le demande. En vérité, Monsieur, pour un homme qui dit qu'il fait autant aimer; vous n'avez nulle délicatesse, non....

L E M A R Q U I S.

Mais, Madame, vous ne me rendez pas justice.

L A C O M T E S S E.

Quoi? N'allez-vous pas vous plaindre à-présent? Le ton langoureux m'affadit les nerfs, je vous en avertis.

L E M A R Q U I S.

Vous n'aurez plus ce reproche à me faire.

L A C O M T E S S E.

Des reproches, moi! que voulez-vous dire?

L E M A R Q U I S.

Rien, Madame.

L A C O M T E S S E.

Rien? C'est fort tendre.

L E M A R Q U I S.

La tendresse a un terme, Madame, il faut en convenir, & j'espère qu'à l'avenir, vous

ferez plus contente de moi : votre amitié me fera toujours précieuse.

L A C O M T E S S E.

Je crois que vous rêvez ! qu'est-ce que vous parlez d'amitié ? Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Mais répondez donc ?

L E M A R Q U I S.

Madame.... Je vais me marier ; puisqu'il faut vous le dire.

L A C O M T E S S E.

Vous marier ! Mademoiselle , vous croyez qu'il va se marier ?

A D É L A I D E.

Oui , Madame ; moi , j'aime les gens qui se marient ; parce qu'à la fin , chacun à son tour.

L A C O M T E S S E.

C'est bien sot ce que vous dites-là ! vous marier !.... Comment se marie-t-on sans amour ? Cela fait mal au cœur !

L E M A R Q U I S.

Mais il peut naître du mariage.'

L A C O M T E S S E.

Naître du mariage , l'amour ? Fi - donc ,

Mon sieur ! Enfin vous vous mariez , & vous venez me confier cela ; c'est tout-à-fait flatteur ; mais très - flatteur ! j'en suis en vérité charmée , enchantée !.... Vous me faites un mal , Mademoiselle !... Mais finissez donc.

A D É L A I D E.

Madame , je ne vous touche pas.

L A C O M T E S S E.

Vous vous mariez ? Vous devez avoir beaucoup d'affaires.

L E M A R Q U I S.

J'entends ce que cela veut dire ; vous voulez que je vous laisse.

L A C O M T E S S E.

Je ne vous dis pas cela ; ce sera comme vous voudrez ; la gaucherie d'esprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

L E M A R Q U I S.

Madame....

L A C O M T E S S E.

Aujourd'hui , je le veux absolument.

L E M A R Q U I S.

Oui , Madame.

L A C O M T E S S E .

Allez donc vous marier. Allez, allez.

S C E N E I I I .

L A C O M T E S S E , A D É L A I D E .

L A C O M T E S S E .

J E ne puis pas souffrir les hommes qui se marient ; cela n'est plus capable de rien ; nuls soins , plus d'égards En vérité , je ne fais ce que j'ai Je suis oppressée J'ai de l'étouffement. Laissez - moi donc respirer Ah ! il se marie ! Il devoit pourtant m'aimer toujours !

A D É L A I D E .

Mais , Madame , vous avez bien eu envie de vous marier aussi.

L A C O M T E S S E .

Cela se ressemble - t - il ? Je peux & je dois faire tout ce qu'il me plaît.

A D É L A I D E .

Il aura peut-être su l'infidélité que vous vouliez lui faire.

L A C O M T E S S E.

L'infidélité, Mademoiselle ! apprenez que les femmes ne font jamais dans le cas de l'infidélité, il n'y a que les hommes. Comment, avec une santé déplorable, il faudra ne penser qu'à un seul homme ! ne s'occuper que de lui, ne faire que ce qu'il veut, que ce qu'il lui plaît, n'est-ce pas ?

A D É L A I D E.

Mais vous admiriez tant Astrée, il y a quelque tems.

L A C O M T E S S E.

Astrée avoit une santé de Villageoise, les tourmens, les pleurs, les inquiétudes, tout cela est bon pour ces gens-là. Enfin, il va se marier ! j'en suis bien aise.... Je me meurs ! dénouez mes rubans : je n'en puis plus !



S C E N E I V.

LA COMTESSE, ADÉLAÏDE,
COMTOIS.

C O M T O I S.

MONSIEUR le Docteur Bristol.

L A C O M T E S S E.

Je ne puis pas continuer ma toilette. Allez-vous en, Mademoiselle, je vous appellerai.

S C E N E V.

LA COMTESSE, LE DOCTEUR.

L E D O C T E U R.

MADAME, je ne suis point été à l'hôtel depuis la matin; mais j'ai trouvé Monsieur la Marquis qui m'a dit que vous aviez envoyé chez moi. Qu'est-ce que c'est?

L A C O M T E S S E.

Ah! cher Docteur, mon mal augmente à chaque instant.

L E D O C T E U R.

Cela il doit être , voyez - vous ; c'est un fort bon indiquement.

L A C O M T E S S E.

Quoi , je dois toujours souffrir ?

L E D O C T E U R.

Non , je dis pas toujours , mais encore & puis plus. Porte vous à le spectacle , faites tout ce que vous avez envie , & tout il ira bien.

L A C O M T E S S E.

J'ai pris vos pilules ; j'ai été foulagée d'abord ; mais dans ce moment - ci , c'est pis que jamais.

L E D O C T E U R.

Oui , je vois fort bien.

L A C O M T E S S E.

Mon ame est tendue de noir.

L E D O C T E U R.

C'est l'épaissément de l'humeur ; c'est un bon signe ; tout cela il va fortir promptement , tout ensemble.

L A C O M T E S S E.

C'est que j'essuye des contrariétés insoutenables !

LE DOCTEUR.

Il faut pas , il faut pas , il faut pas , chasse tout cela , je vous prie.

LA COMTESSE.

Mais je n'en suis pas la maîtresse ; le Marquis en est la cause ; il m'est odieux !

LE DOCTEUR.

Si vous voulez ; je le purgerai demain , le Marquis , & puis tout cela il va mieux : il fera pour vous , je suis certainement sûr , le sympathie ; il fera plus fort.

LA COMTESSE.

De la sympathie entre lui & moi , il n'y en aura jamais.

LE DOCTEUR.

Je croyois pourtant qu'il étoit ; mais il viendra , laissez-moi faire , il est bon tempérament & cela il fera bien. Mange pourtant aujourd'hui un peu.

LA COMTESSE.

Mais quoi ?

LE DOCTEUR.

Tant qu'il vous plaît , la plaisir il est la meilleur remède.

L A C O M T E S S E.

Puisque vous le dites , cher Docteur , je le crois ; mais où est-il le plaisir ?

L E D O C T E U R.

Partout : sur vos yeux , dans votre visage , & puis encore . . . dans votre logis , je trouve toujours dé le porte.

L A C O M T E S S E.

Moi , je le trouve dans tout ce que vous dites.

L E D O C T E U R.

C'est un grand bonté ; mais mon conversation il est ingratement , à cause de la langage que je ne suis pas encore bien au fait.

L A C O M T E S S E.

J'y trouve pourtant un charme , une expression que personne n'a. Mais , à propos , je rafolle de votre Patagon. Quand arrive-t-il ?

L E D O C T E U R.

Je puis pas dire bien au juste , peut-être à ce moment , dans cinq jours , demain , après ; la vent il fait tout. Je dois avoir aujourd'hui le poste d'Angleterre. Je trouverai peut-être chez moi.

L A C O M T E S S E .

Vous le connoissez beaucoup , celui qui vient ici ?

L E D O C T E U R .

Oh , plus encore : nous fumions plus que sept pipes de tabac ensemble , pendant six semaines tout le jour.

L A C O M T E S S E .

Et il a beaucoup d'esprit ?

L E D O C T E U R .

Oh , oui ; j'ai trouvé beaucoup ; mais il ne parle pas Anglois.

L A C O M T E S S E .

Vous entendez assez le François pour en juger.

L E D O C T E U R .

Il ne parle point François ; il dit la langage de son pays.

L A C O M T E S S E .

Et avez - vous eu beaucoup de peine à apprendre cette langue-là ?

L E D O C T E U R .

Moi , je n'ai point jamais sçu : mais Monsieur Crescendo il fait fort bien ; il vous dira.

L A C O M T E S S E.

Je l'attends & il n'arrive pas. Vous verrez le divertissement que je fais faire pour recevoir votre Patagon.

L E D O C T E U R.

Il aime beaucoup la musique du tambour , par exemple.

L A C O M T E S S E.

C'est-il bon pour les nerfs ?

L E D O C T E U R.

Oui , parce qu'il engurdit la nerf. Adieu , Madame , je marche , dans le moment , sur un malade , & je reviens avec ma poste d'Angleterre.

L A C O M T E S S E.

Docteur , ne foyez pas long-tems.

L E D O C T E U R.

Pas plus que le tems de marcher.

L A C O M T E S S E.

Adieu , Docteur , adieu. Je ne me porte bien qu'avec vous. Ecoutez , Docteur , je meurs d'impatience de voir votre Patagon.

L E D O C T E U R.

L'impatience il n'est pas bon pour le fanté.

L A C O M T E S S E .

Cela ne me fait rien ; je ne veux pas être contrariée.

L E D O C T E U R .

Vous ferez comme il vous plaît , Madame.

L A C O M T E S S E .

Ah ! Docteur , vous êtes délicieux !

S C E N E V I .

L A C O M T E S S E , A D É L A I D E .

A D É L A I D E .

MA D A M E , Monsieur Charmé est là-dans , puis-je le faire entrer ?

L A C O M T E S S E .

Sans doute : vous faites attendre un homme que j'attends moi , depuis le matin.

A D É L A I D E .

Mais quand Madame est avec Monsieur le Docteur , je croyois....

L A

L A C O M T E S S E.

Vous croyez mal. Allons, Mademoiselle, qu'il entre, & achevez de me coëffer.

A D É L A I D E.

Monfieur Charmé, donnez-vous la peine d'entrer.

S C E N E V I I.

L A C O M T E S S E, M. C H A R M É,
A D É L A I D E.

L A C O M T E S S E.

O N vous a fait attendre, Monfieur Charmé, j'en fuis furieufe. Vous me trouvez dans un abattement, dont il n'y a que vous qui puiffiez me tirer.

M. C H A R M É.

Je ferois trop heureux, Madame, fi mes vers avoient ce bonheur là.

L A C O M T E S S E, *lui faifant figne de s'affeoir.*

J'en fuis sûre, vous dis-je. Vous êtes auffi

trop modeste ; un Auteur comme vous doit sentir ce qu'il vaut.

M. C H A R M É.

Je crois bien le sentir aussi , Madame ; mais les jaloux sont toujours à l'affut du mérite pour le dénigrer.

L A C O M T E S S E.

Quoi , vous avez des jaloux ?

M. C H A R M É.

Ah ! Madame , je n'ai que tout Paris seulement.

L A C O M T E S S E.

Je vous plains ; mais je ne suis pas jalouse , moi ; vous pouvez me parler naturellement. Où en sommes-nous ? Qu'a fait Monsieur Crescendo ? Etes-vous mis en musique ?

M. C H A R M É.

Oui , Madame , & pas mal , il y a seulement de certaines choses ; ou si Madame vouloit lui parler un peu....

L A C O M T E S S E.

Je lui parlerai , je lui parlerai , voyons toujours. Mademoiselle , point de bonnet aujourd'hui , songez-y.

A D É L A I D E.

Oui , Madame.

M. C H A R M É , *tirant un papier de sa poche.*

Madame , voici mon sujet ; c'est Vénus qui quitte l'Isle de Paphos , pour venir dans l'Isle des Patagons.

L A C O M T E S S E.

Délicieux , divin ! ah ! Monsieur , quelle imagination ! sûrement vous devez avoir bien des jaloux , vous avez raison.

M. C H A R M É.

Madame.... Les Patagons sont rangés en palissade à droite , & les Patagones à gauche. Ils sont accourus sur le rivage pour voir débarquer la Flotte galante de Vénus , qui paroît dans le lointain. Cela commence par un chœur.

C H Œ U R D E P A T A G O N S.

Hurlons ,
Chantons ,
Chantons ,
Hurlons ,
Le prodige ,
Le prestige
Que nous voyons.

Chantons,
Hurlons,
Hurlons,
Chantons,
Le prestige,
Le prodige
Que nous voyons.

L A C O M T E S S E.

Admirable , Monsieur Charmé ! c'est gai , lyrique , & dans le genre , le costume : il n'y a que vous , il n'y a que vous capable de faire des Opéra. Mademoiselle , vous n'admirez pas cela ?

A D É L A I D E.

Mais , Madame , hurler ne me paroît pas agréable.

L A C O M T E S S E.

La mauffade créature ! vous ne comprenez rien. Apparemment que les Patagons hurlent en chantant ; il faut tout vous dire , tout vous dire. Monsieur Charmé , continuez & ne l'écoutez pas.

M. C H A R M É.

Madame , à présent une Bergere Patagone vient chanter seule.

L A B E R G E R E.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir sur ces côteaux.

Que nos chants se confondent,
Que tous les échos nous répondent.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir sur ces côteaux.

Et puis le Chœur reprend.

Hurlons,
Chantons,
Chantons,
Hurlons,
Le prodige,
Le prestige
Que nous voyons.

L A C O M T E S S E.

Voilà comme on peint la joie, l'étonnement,
le ravissement, l'empressement!....

M. C H A R M É.

Ah, Madame, arrêtez, vous faites une Ar-
riette sans y songer.

L A C O M T E S S E.

Moi ?

M. C H A R M É.

Sans doute ; voyez

Le ravissement,
L'étonnement,
L'empressement.

Quel mouvement dans tout cela ! voilà ce qu'on appelle peindre.

L A C O M T E S S E.

Eh bien , c'est sans m'en appercevoir. Vous ne vous en étiez pas apperçue non plus, vous, Mademoiselle ?

A D É L A I D E.

Non , Madame , je vous assure.

L A C O M T E S S E.

Vous n'entendez rien. Jugez donc , Monsieur , de l'excellence de vos vers , puisqu'ils en font faire aux autres.

M. C H A R M É.

Madame... je suis bien flatté...

L A C O M T E S S E.

Monsieur ; mais comment tous les Musiciens ne courent-ils pas après vous ?

M. C H A R M É.

Madame , cela feroit inutile ; j'ai donné ma parole à Monsieur Crescendo de ne travailler que pour lui.

L A C O M T E S S E.

Ah , c'est d'un honnête homme cela , par exemple , on ne peut que vous louer. Voyons la suite. Mademoiselle , laissez-moi , & écoutez pour vous former le goût.

M. C H A R M É.

Le Roi des Patagons va au-devant de Vénus ; marche de tous les Patagons. Les Néréides , les Tritons , les Amours , chantent , courent , nagent , voltigent ; les airs se parfument , ce que l'on n'a point encore vû.

L A C O M T E S S E.

Ah , vous avez bien raison , si l'on peut ne sentir plus le suif : mais il faut que ces odeurs ne fatiguent pas les nerfs.



SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ,
ADÉLAÏDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR Crescendo demande à voir
Madame.

LA COMTESSE.

Monfieur Crescendo ? Faites entrer.

ADÉLAÏDE.

Madame fonnera quand elle aura befoin de
moi.

LA COMTESSE.

Oui , oui. Eh bien , Monfieur Crescendo ,
où eft-il donc ?

COMTOIS.

Le voici.



S C E N E I X.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ,
M. CRESCENDO.

L A C O M T E S S E.

ALLONS, Monsieur Crescendo, je vous attends avec un empressement, un desir....

M. C R E S C E N D O.

Madame la Comtesse me fait bien de l'honneur.

L A C O M T E S S E.

N'êtes - vous pas enchanté des paroles de Monsieur Charmé ?

M. C R E S C E N D O.

Oui, Madame, sur-tout depuis que j'ai changé tout plein de choses.

L A C O M T E S S E.

Comment, changé ?

M. C H A R M É.

Madame, ne souffrez pas cela, je vous prie.

M. C R E S C E N D O.

Madame, ces Messieurs font des vers; mais

ils ne font pas de la Musique , & c'est la Musique qui fait tout.

L A C O M T E S S E .

Mais le Poëme est le deffein , l'ensemble...

M. C R E S C E N D O .

Oui , oui ; mais la Musique est ce qu'on vient entendre ; ainsi il faut que ce soit elle qui ait le pas.

M. C H A R M É .

Le pas ? Non , Monsieur , voilà ce que je disputerai.

L A C O M T E S S E .

Eh , Messieurs , ne disputons pas , je vous prie ; il n'est pas question ici de la prééminence de la Musique ou de la Poësie. Les vers de Monsieur Charmé , la conduite de son Poëme , ravissent !

M. C H A R M É .

Vous en conviendrez bien , Monsieur ?

M. C R E S C E N D O .

Monsieur , Monsieur , il faut voir tout cela en musique.

L A C O M T E S S E .

Mais , Monsieur , le premier coup-d'œil est

enchanteur. Cette Vénus , flottant sur les eaux avec tout ce qui l'entourne....

M. C R E S C E N D O.

Voilà précisément ce que j'ai changé.

M. C H A R M É.

Quoi , Monsieur ?....

M. C R E S C E N D O.

Ce n'est rien ; ce n'est que le titre à changer : au lieu de Vénus dans l'Isle des Patagons , je mets Jupiter ; qu'est-ce que cela fait ?

M. C H A R M É.

Tout , tout , Monsieur.

M. C R E S C E N D O.

Non , je mets des hommes à la place des femmes , & des femmes à la place des hommes.

M. C H A R M É.

Monsieur , en ce cas - là , je retire mon Poème.

M. C R E S C E N D O.

Ah , tant que vous voudrez , je fais m'en passer.

L A C O M T E S S E.

Un moment , Messieurs. Monsieur Charmé ;

écoutons , je vous prie. Monsieur Crescendo , pourquoi ce changement ? car le plan est de moi , c'est moi qui veut que Vénus aime un Patagon ; c'est une allégorie.

M. C R E S C E N D O.

Madame , trouvez-moi donc une voix pour chanter Vénus , quand j'ai des basses-tailles à choisir pour faire mon Jupiter ?

L A C O M T E S S E.

Je conviens que les basses-tailles.... mais c'est qu'il n'y a point de tendresse dans les basses-tailles.

M. C R E S C E N D O.

Eh , Madame , tous les Bergers sont basses-tailles à présent.

L A C O M T E S S E.

Cela est vrai ; mais avez-vous aussi changé les paroles du premier chœur ?

M. C R E S C E N D O.

Non , Madame , quand les choses me conviennent , je les conserve avec soin.

L A C O M T E S S E.

C'est qu'il m'a paru divin !

M. C H A R M É.

Il est fait pour la Musique , je crois.

Fendez les airs , fendez les eaux.

M. C R E S C E N D O.

Oui , oui.

L A C O M T E S S E.

Pourriez-vous me faire entendre ce premier chœur ?

M. C R É S C E D O.

Oui , Madame ; c'est par où je commence.

L A C O M T E S S E.

Vous voyez bien que tout n'est pas changé , Monsieur Charmé ; il faut avoir patience.

M. C R E S C E N D O.

Si Madame veut me faire l'honneur de m'écouter , voici le chœur.

Il chante & il contrefait un Chœur.

Tan tan tan tan

Tirelititi

Tan tan tan tan

Tron tron tron tron

Ti ti ti ti ti

Ta ta ta ta ta

Tirelititi

Tron tron tron tron

L A C O M T E S S E .

Fort beau, Monsieur Crescendo, ravissant!

M. C R E S C E N D O *chante.*

Tan tan tan tan

Tirelititi

Tan tan tan tan

Tron tron tron tron

Ti ti ti ti

Ta ta ta ta ta

Tirelititi

Tron tron tron tron.

L A C O M T E S S E .

Cette Musique-là est fort bonne, Monsieur Charmé.

M. C H A R M É .

Oui, avec les paroles, cela ne fera pas mal.

M. C R E S C E N D O .

Avec les paroles? Mais elles y font toutes.

L A C O M T E S S E .

Je ne les ai pas distinguées du tout.

M. C R E S C E N D O .

Madame, dans un chœur, ce n'est pas l'usage. Ecoutez cependant. *Il chante.*

Tan tan tan tan

Tirelititi

Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti
Ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron.

L A C O M T E S S E.

Je n'y comprends pas davantage.

M. C H A R M É.

Ni moi non plus, je vous assure.

M. C R E S C E N D O , *riant.*

Ah, ah, ah, Madame, je fais bien pour-
quoi.

L A C O M T E S S E.

Dites donc ?

M. C R E S C E N D O.

C'est que j'ai traduit les paroles Françoises en
Patagon.

L A C O M T E S S E.

Ah, il n'y a rien à dire, vous êtes un hom-
me merveilleux !

M. C R E S C E N D O.

Voilà ce que c'est que de savoir cette lan-
gue-là, & je m'en fers très-souvent; la lan-
gue Patagone est très-sonore.

L A C O M T E S S E .

Oui ?

M. C R E S C E N D O .

Sans doute; tenez voyez. Patagon, Patagon, Patagon : cela exprime tout. J'en mets souvent dans tous mes Opéra , & quand vous croyez ne pas entendre les paroles , c'est que les Acteurs chantent en Patagon.

L A C O M T E S S E .

Ah , je ne favois pas cela.

M. C R E S C E N D O .

Au lieu de dire , par exemple ,

Chantons ,
Hurlons ,

Je dis ,

Tan tan tan tan
Tirelititi , &c.

M. C H A R M É .

Madame , approuvez - vous cela ?

L A C O M T E S S E .

Comment , si je l'approuve ?

M. C H A R M É .

Eh bien , il peut faire tout votre Opéra ,
en

en Patagon si vous voulez ; pour moi , quand je fais des paroles , je veux qu'on les entende.

M. C R E S C E N D O.

Monfieur Charmé , vous êtes un ingrat.

M. C H A R M É.

Un ingrat , Monfieur , un ingrat ?

L A C O M T E S S E.

Eh , Meffieurs. . .

M. C R E S C E N D O.

Oui , Monfieur , un ingrat , & vous m'avez une très-grande obligation. Quand mes accompagnemens empêchent qu'on entende vos vers , je le fais par amitié pour vous.

M. C H A R M É.

Mes vers font bons à entendre , Monfieur Crescendo.

M. C R E S C E N D O.

Oui , Monfieur ? Eh bien , la première fois j'adoucirai tout , & on n'en perdra pas un mot ; je me vengerai , puisque vous le voulez.

M. C H A R M É.

Mes paroles foutiendront votre musique.

M. C R E S C E N D O.

Ma musique n'a pas befoin de paroles.

M. C H A R M É.

Tant mieux , Monsieur , vous n'en aurez plus. Adieu , adieu.

L A C O M T E S S E.

Mais , Monsieur Charmé , un moment.

M. C H A R M É.

Non , Madame , non ; qu'il vous fasse des paroles , puisque vous l'admirez tant.

S C E N E X.

L A C O M T E S S E , M. C R E S C E N D O ,
A D É L A I D E *entre.*

L A C O M T E S S E.

TOUT votre Opéra est-il fait dans ce goût-là , Monsieur ?

M. C R E S C E N D O.

Oui , Madame.

L A C O M T E S S E.

En vrai Patagon ? Allons finissez , Mademoiselle.

M. C R E S C E N D O.

En vrai Patagon. Ce fera peut - être ce que j'aurai fait de plus beau. Quand vous en voudrez entendre une répétition, tout est copié.

L A C O M T E S S E.

Une répétition ? Mais aujourd'hui même.

M. C R E S C E N D O.

Je ne le peux pas. Si Madame la Comtesse veut demain, je rassemblerai tous les Musiciens.

L A C O M T E S S E.

Demain ? Sûrement, Monsieur Crescendo ; demain.

M. C R E S C E N D O.

Madame, je crois que vous serez contente. Je m'en vais promptement.

L A C O M T E S S E.

Vous ne m'oublierez pas ; car je suis d'une impatience....

M. C R E S C E N D O.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter.



S C E N E X I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
ADÉLAÏDE, COMTOIS.

C O M T O I S .

MONSIEUR le Marquis de Ferville.

LA COMTESSE, *du ton de reproche.*

Vous revenez de bonne heure , Monsieur.

L E M A R Q U I S .

Madame , c'est que que j'ai eu beaucoup
d'affaires.

L A C O M T E S S E .

Vous avez tout perdu.

L E M A R Q U I S .

Comment ? Vous m'effrayez !

L A C O M T E S S E .

Des Vers , de la Musique.

L E M A R Q U I S

Quoi vous aimez les Vers & la Musique à
présent ?

L A C O M T E S S E .

A présent ; je les ai toujours aimés : mais

c'est inconcevable la mauvaise opinion que vous avez de moi!

L E M A R Q U I S.

Je ne fais que ce que vous m'avez dit.

L A C O M T E S S E.

J'ai dit ce que j'ai voulu , & je n'aime pas qu'on me fasse souvenir de ce que j'ai dit.

L E M A R Q U I S.

Ah! c'est autre chose.

L A C O M T E S S E.

Oui , Monsieur. Enfin vous auriez entendu un Opéra délicieux.

L E M A R Q U I S.

Un Opéra! nouveau ?

L A C O M T E S S E.

Très - nouveau ; car c'est moi qui l'ai fait faire.

L E M A R Q U I S.

Je n'entends rien à cette plaisanterie.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est pas une plaisanterie. Vous vous mariez , n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi, je m'occupe de recevoir un Patagon. Ne puis-je pas lui donner une fête?

LE MARQUIS.

Sûrement, Madame.

LA COMTESSE.

Songez donc quel plaisir je vais goûter, d'avoir chez moi un homme d'une espèce si rare & que personne n'a jamais vu dans ce païs-ci ! cela vaut mieux que tous les Cabinets de Tableaux, d'Histoire Naturelle, de Médailles, de Magots, d'Antiques, & tout ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux. Je suis dans une joie !... qui m'empêche de songer à autre chose : je l'avoue, je sens que cela doit vous piquer.

LE MARQUIS.

Pourquoi, Madame ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis bien sûre que vous ne vous mariez que par dépit, & qu'au fond du cœur vous me regrettez.

L E M A R Q U I S.

Mais me regrettez-vous, moi, Madame ?

L A C O M T E S S E.

J'aime tout-à-fait la comparaison. Et si je voulois vous épouser, je crois que cela ne seroit pas difficile.

L E M A R Q U I S.

Je vous demande pardon, Madame, surtout au point où en sont les choses.

L A C O M T E S S E.

Moi, je vous dis que si je le voulois, cela seroit.

L E M A R Q U I S.

Non, Madame.

L A C O M T E S S E.

Celui-là est impertinent !

L E M A R Q U I S.

Et pourquoi impertinent ? Est-ce que je m'oppose à la joie que vous avez d'avoir chez vous un Patagon, au plaisir que vous aurez de le faire voir à tout le monde, à l'espèce de triomphe dont vous vous apprêtez à jouir ? Chacun cherche à se procurer l'espèce de bonheur qui lui convient, selon sa manière de penser & de sentir ; cela est tout simple.

L A C O M T E S S E.

Le vôtre surpassera sûrement de beaucoup le mien.

L E M A R Q U I S.

Je ne compare rien , Madame , de crainte de me tromper.

L A C O M T E S S E.

Ah , vous êtes piqué ; c'est honnête du moins.

L E M A R Q U I S.

Moi piqué ? Non , Madame , je ne le suis pas ; je vous prie très-fort de le croire.

L A C O M T E S S E

Etes-vous venu ici pour me contrarier , pour me rendre malade ? Mademoiselle , finissez donc. Je n'en puis plus !.... Comme me voilà.... Voyez un peu. Donnez-moi du rouge-pâle. Je me meurs !.... Un collier gris-de-lin. C'est affreux !.... Ma robe blanche. C'est épouvantable ce que je souffre !.... Ce sont vos contrariétés , Monsieur , qui ont agacé mes nerfs ; la Musique les avoit adoucis. Si vous n'êtes revenu que pour cela ; c'est un complot affreux , indigne !

LE MARQUIS.

Je suis revenu ; parce que vous me l'avez ordonné.

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, allez-vous-en, & promptement.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, Madame, *se levant non-chalamment.*

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
ADELAIDE, LE DOCTEUR,
COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Docteur Bristol.

LA COMTESSE.

Le Docteur ? *Au Marquis.* Je veux que vous restiez.

LE MARQUIS.

Mais.....

L A C O M T E S S E .

Non , je veux que vous entendiez ce qu'il va me dire. Docteur , en vérité , vous êtes odieux d'être si long-tems sans me voir.

L E D O C T E U R .

Madame , il vient de m'arriver un petit aventure fort chagrinant. Vous connoissez le Baronne de Fortpierre , qu'il y a long-tems que je traite ; car il y a presque cinq ans : il m'a fait un trahison étrangement grand.

L A C O M T E S S E .

Comment donc ? Elle en est bien capable , au re e.

L E D O C T E U R .

Je lui entretiens son petit langueur depuis que je le connois , sans rien faire du tout que de le voir , pour lui donner du patience après la rétablissement de son fanté.

L A C O M T E S S E .

C'est bien sagement la conduire.

L E D O C T E U R .

Eh bien , point du tout , il me trahit avec un autre Médecin , & je trouve justement qu'il va mieux depuis un mois , comme il doit al-

ler par mon Ordonnance, & à-présent il dit que cette Médecin, c'est lui qui l'a guéri ; pendant que plus que cinq ans moi j'y travaille.

L A C O M T E S S E.

C'est une noirceur abominable !

L E D O C T E U R.

Pour moi, je retourne après cela en Angleterre, sur le moment.

L A C O M T E S S E.

Ah, Docteur ! vous m'abandonneriez ?....

L E D O C T E U R.

Mais, si ce n'est pas à présent, ce sera une autrefois toujours ; votre charme seule il peut me retenir encore ici après cette malheur.

L E M A R Q U I S.

Il est galant, le Docteur !

L A C O M T E S S E.

Plus que vous toujours. Eh bien, avez-vous reçu des nouvelles d'Angleterre ?

L E D O C T E U R.

Oui, l'autre Docteur il dit que la Patagon, il arrive justement aujourd'hui à ce qu'il croit à Paris ; qu'il vient avec lui à Calais, & qu'il me fait encore un poste de lettre.

LA COMTESSE *avec joie.*

Aujourd'hui! aujourd'hui! c'est charmant! Mademoiselle, ôtez-moi ce peignoir. Eh bien, Marquis, vous ne dites rien?

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je vous félicite; c'est un très-grand bonheur! vous allez acquérir là sûrement un grand ami, si l'on en juge par la taille.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Voilà une très-jolie plaisanterie, & vous devez être bien content d'avoir trouvé cela.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas onze pieds de haut qu'il a, Docteur?

LE DOCTEUR.

Oui, onze pieds de chez nous; c'est comme justement dix des vôtres.

LA COMTESSE.

Vous ferez bien aise de le voir toujours.

LE MARQUIS.

Comment, mais je vous prierai de me faire l'honneur de me présenter à lui.

L A C O M T E S S E.

Mais écoutez donc ; c'est un Souverain ,
n'est-ce pas , Docteur ?

L E D O C T E U R.

Oui , comme cela ; un chef de Nation qu'on
appelle.

L A C O M T E S S E.

Eh bien , c'est la même chose.

S C E N E X I I I.

L A C O M T E S S E , L E M A R Q U I S ,
A D É L A I D E , L E D O C T E U R ,
C O M T O I S.

L A C O M T E S S E à *Comtois*.

Q U' E S T - C E qu'il y a ?

C O M T O I S.

C'est Monsieur le Docteur qu'on demande.

L A C O M T E S S E.

Voyez , voyez , Docteur ; ce sont peut-être
encore des nouvelles.

L E D O C T E U R.

Je vais regarder. *Il sort.*

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
ADÉLAÏDE.

LA COMTESSE *au Marquis.*

JE veux que vous restiez.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez.

LA COMTESSE.

Jusqu'à ce que le Docteur soit revenu. Mademoiselle, donnez-moi donc ce collier gris-de-lin. Ah, voilà le Docteur!



S C E N E X V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE DOCTEUR, ADÉLAÏDE.

L A C O M T E S S E.

EH bien, Docteur, font-ce des nouvelles?

L E D O C T E U R, *d'un air triste.*

Oui, Madame, il est arrivé.

L A C O M T E S S E, *avec joie.*

Il est arrivé?

L E D O C T E U R, *toujours triste.*

Et j'ai ordonné de transporter ici tout présentement.

L A C O M T E S S E.

Ah, quel bonheur! mais, Monsieur, faites-moi donc compliment. Docteur qu'avez-vous donc?

L E D O C T E U R.

Madame; c'est que je crains un malheur, justement.

L A C O M T E S S E.

Comment un malheur! est-ce qu'il seroit malade?

LE DOCTEUR.

C'est bien une autre chose pour lui & pour vous que le maladie.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point.

LE DOCTEUR.

Ecoute le lettre du Docteur Knifton. *Il lit.* Mon cher ami , je me hâte de vous envoyer le Patagon , parce que en arrivant à Calais , j'ai été étrangement surpris de voir qu'il n'étoit plus si grand moins d'un pied.

LE MARQUIS.

C'est qu'on l'a mesuré avec un pied de France , peut-être.

LA COMTESSE.

Oui , le Marquis a raison.

LE DOCTEUR.

Non , non , voyez le suite du lettre. *Il lit.* J'ai regarde avec attention , & j'ai cru voir qu'il est moins encore toujours , cela il me fait décider à vous l'envoyer sans dormir à Calais ; vous verrez son grandeur à Paris , & si je me trompe. Bonjour Docteur.

LE

L E M A R Q U I S.

Eh bien , nous allons voir.

L E D O C T E U R.

La Valet-de-chambre qui vient avec lui & le lettre , il dit qu'il ne reconnoît plus pour son grandeur , qu'il est presque pas plus que un autre.

L A C O M T E S S E *consternée.*

Je ne le faurois croire.

L E D O C T E U R.

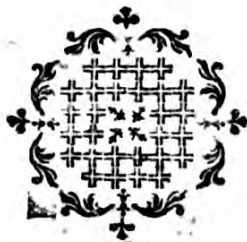
Il va venir.

L E M A R Q U I S.

C'est la différence du climat sûrement.

L E D O C T E U R.

Je pense comme Monsieur la Marquis , il paroît vrai.



S C E N E X V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE DOCTEUR, ADÉLAÏDE,
COMTOIS.

C O M T O I S,

O N demande Monsieur le Docteur.

L E D O C T E U R.

Je vais. *A la Comtesse.* On m'écrit aussi qu'il parle François, qu'il dit bonjour, fort bon.

L E M A R Q U I S.

Cela est charmant!

L A C O M T E S S E.

Vous triomphez; mais tout cela n'est peut-être pas vrai. Docteur faites-le entrer.

L E D O C T E U R.

Je vais dire à ce moment. *Il sort pour aller chercher le Patagon & il rentre.*



S C E N E X V I I .

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE PATAGON, ADÉLAÏDE,
LE DOCTEUR, COMTOIS.

LE DOCTEUR.

ENTREZ, entrez.

LE PATAGON, *au Docteur.*

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR, *lui donnant la main.*

C'est lui-même. Bonjour, mon cher ami.

LE PATAGON, *diminuant peu-à-peu.*

Fort bon, fort bon.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je le trouve charmant!

LA COMTESSE, *affligée.*

Quoi, Docteur, c'est-là un Patagon?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame; mais il étoit plus une fois grand toujours.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE MARQUIS.

Mais parlez-lui donc, Madame, pendant qu'il est grand encore; car il me semble qu'il ne le fera pas long-tems.

LA COMTESSE.

Effectivement, Docteur, il diminue à vue d'œil.

LE DOCTEUR.

Je crois voir aussi.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

Ah, je suis désespérée!

LE MARQUIS.

Je crains, si on ne le renvoie promptement, qu'il ne devienne à rien.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR.

Je pense aussi comme Monsieur la Marquis.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, regardez-le donc.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

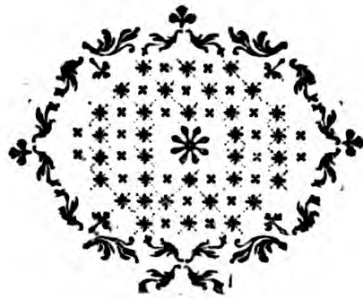
Monsieur, vous êtes insoutenable, ô Dieux!
Docteur que ferons-nous ?

LE DOCTEUR.

Je vais dire à celui qui l'a amené de le remener sur le moment. *Il fait sortir le Patagon, qui est tout petit.*

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.



SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE DOCTEUR.

LE MARQUIS.

C E Patagon-là n'a pas profité en venant chez nous.

LE DOCTEUR.

Il y a un remède à cela, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Quel est-il ?

LE DOCTEUR.

C'est de vous embarquer avec lui, & d'aller dans son Isle ; il y reviendra sûrement aussi grand qu'il étoit.

LA COMTESSE.

Le Marquis le mériteroit.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je ne vois pas pourquoi.

LA COMTESSE.

Pour me venger du triomphe dont vous

semblez jouir ; mais je suis généreuse , je vous pardonne , & je vous donne ma main.

L E M A R Q U I S.

Mais , Madame....

L A C O M T E S S E.

Comment , vous hésitez , je crois ?

L E M A R Q U I S.

Vous savez les engagements que j'ai formés ;
&....

L A C O M T E S S E.

Il n'y a point d'engagement qui tienne devant ma volonté.

L E D O C T E U R.

Monfieur la Marquis , quand un Dame il vous prie.

L A C O M T E S S E.

Je ne prie point , je le veux & je le lui ordonne.

L E M A R Q U I S.

Mais , me promettez-vous , du moins , de m'aimer toujours ?

L A C O M T E S S E.

Je ne vous promets rien ; mais je vous épouse : vous êtes encore trop heureux.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, moi, je vous promets tout. *Il lui baise la main.*

L E D O C T É U R.

Madame le Comtesse, je vous fais ma compliment.

L A C O M T E S S E.

Je vous remercie, Docteur ; mais ce mariage-là ne me consolera jamais de la perte du Patagon.

F I N.

L'AMANTE
DE SON MARI,
COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

P E R S O N N A G E S .

LA MARQUISE D'ORAN, *sous le nom
de la Comtesse de Saint-Gord.*

LE MARQUIS D'ORAN, *Mari de la
Marquise.*

LA BARONNE DE GOURCI, *Tante
de la Marquise.*

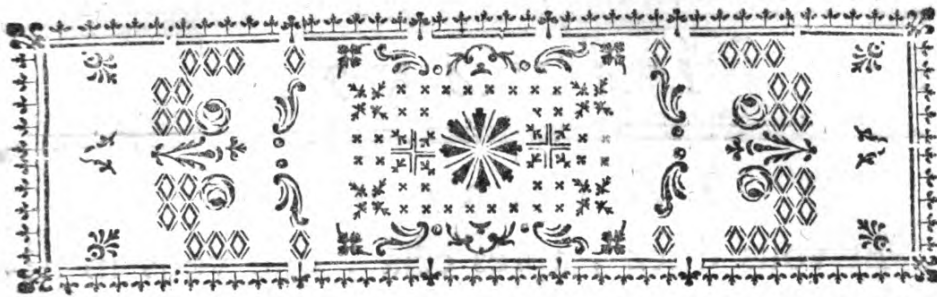
LE COMTE D'ARAMONT, *Pere de
la Marquise.*

LE CHEVALIER DE GRÉVAL.

LEBRUN, *Valet-de-Chambre.*

UN COURIER.

*La Scène est à la Campagne, chez la Baronne
de Gourci.*



L'AMANTE
DE SON MARI,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
LA BARONNE, LE CHEVALIER,

LA BARONNE.

EN vérité, Monsieur le Chevalier, vous êtes tout-à-fait aimable ! voilà trois fois que je vous envoie chercher aujourd'hui, & l'on ne peut pas vous avoir.

LE CHEVALIER.

Allez-vous me gronder ?

L A B A R O N N E.

Et vous direz , après cela , que vous m'aimez.

L E C H E V A L I E R.

Vous ne savez pas les raisons qui me retenoient chez le Vicomte.

L A B A R O N N E.

C'est sans doute quelque femme que vous trouvez charmante.

L E C H E V A L I E R.

Vous savez que rien au monde ne peut m'intéresser autant que vous.

L A B A R O N N E.

Voilà ce que je ne crois pas.

L E C H E V A L I E R.

Fort bien , vous allez être injuste à-présent.

L A B A R O N N E

Et puis vous arrivez-là au milieu des visites de campagne , d'un air triomphant.

L E C H E V A L I E R.

Je vous croyois seule , vous ne vous tenez jamais dans ce salon-là.

L A B A R O N N E.

Non ; parce que nous avons besoin de ce-

lui-ci , & qu'à la campagne on ne peut pas faire fermer sa porte.

LE CHEVALIER.

Dites donc ce que vous me voulez ; parce qu'il faut que je m'en retourne

LA BARONNE.

Où cela ?

LE CHEVALIER.

Chez le Vicomte.

LA BARONNE.

Nous avons besoin de vous.

LE CHEVALIER.

Ce soir , demain , tant que vous le voudrez.

LA BARONNE.

Non , à - présent. Qui vous en empêche ?

LE CHEVALIER.

Ce qui vous empêchera vous-même de rester ici ; car le Vicomte vous attend.

LA BARONNE.

Pourquoi faire ?

LE CHEVALIER.

C'est que vous savez bien mon nouvel Opéra Comique , je l'ai fait répéter toute la

matinée, & on le joue ce soir; vous y souperiez; peut-être on y dansera, & je reviendrai avec vous.

L A B A R O N N E.

Cela est fort aisé à dire; mais je ne crois pas que cela convienne à ma Nièce.

L E C H E V A L I E R.

Madame la Marquise d'Oran?

L A B A R O N N E.

Oui. Bon! je suis aussi étourdie que vous; j'oubliois de vous dire que ce n'est pas-là comme on l'appelle ici, c'est la Comtesse de Saint-Gord. N'y manquez pas.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi ce changement de nom?

L A B A R O N N E.

Vous l'allez savoir. N'y a-t-il personne chez le Vicomte qui la connoisse?

L E C H E V A L I E R.

Non, il n'y a que des gens des environs; qui ne l'ont sûrement jamais vue.

L A B A R O N N E.

Vous en êtes bien sûr?

LE CHEVALIER.

Mais, oui. Je ne comprends pas pourquoi ce mystère.

LA BARONNE.

Elle vous l'expliquera. Je vais vous l'envoyer.

LE CHEVALIER.

Mais, un moment.

LA BARONNE.

Que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Cela est bien aisé à deviner. Vous m'avez dit qu'après votre voyage de Lyon, vous fixeriez le jour de notre mariage ; voilà deux jours que vous êtes de retour, & vous ne décidez rien.

LA BARONNE.

Ce n'est pas là le moment de parler de cela.

LE CHEVALIER.

Mais, je vous en supplie....

LA BARONNE.

Tenez voici ma Nièce.



S C E N E I I.

LA BARONNE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

AH! Monsieur le Chevalier, je suis bien aise de vous voir.

LE CHEVALIER.

Madame la Comtesse de....

LA BARONNE.

Saint - Gord.

LE CHEVALIER.

Madame la Comtesse de Saint - Gord, je suis enchanté....

LA BARONNE.

Eh ne perdez pas de tems en complimens. Qu'avez-vous fait de ces ennuyeuses visites?

LA MARQUISE.

Mon Pere les fait jouer. Mais la Présidente vient d'arriver.

LA BARONNE.

Il faut que j'aïlle la voir, sans cela el'e viendrait

viendrait ici, & nous ne pourrions plus nous en défaire.

LA MARQUISE.

Mon Pere va partir, je vous en prie, ma Tante, retenez-le jusqu'à ce que j'aie parlé à Monsieur le Chevalier.

LA BARONNE.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Madame, vous viendrez chez le Vicomte, sûrement ?

LA BARONNE.

Il le faudra bien.

LA MARQUISE.

Pourquoi faire ?

LA BARONNE.

Il vous le dira. Finissez ; car le Marquis votre mari, peut arriver d'un moment à l'autre. Je vous enverrai avertir.

LA MARQUISE.

Ne l'oubliez pas.



SCENE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

MONSIEUR le Chevalier , vous êtes ami de mon Mari ; je vous prie , non - seulement de ne me point trahir , mais encore de m'aider à découvrir s'il ne se moque pas de moi , & si j'ai réussi dans le piège que je lui ai tendu.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez compter , Madame , que je ferai tout ce que vous voudrez. Voyons , de quoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

Lorsque j'épousai le Marquis , je n'avois que treize ans , j'étois fort peu formée. On me mit au Couvent , & il partit pour une négociation qui a duré six ans. Mes traits ont beaucoup changé depuis , & c'est ce qui m'a persuadée qu'il n'auroit aucune idée de moi qui pût m'en faire reconnoître.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! le Roman s'établit à merveilles.

LA MARQUISE.

Sachant que mon Mari devoit passer par Lyon , je projettoi d'y aller avec ma Tante qu'il ne connoissoit pas ; elle est amie du Commandant , le Marquis vint chez lui , & je fus assez heureuse pour qu'il me distinguât des autres femmes , & qu'il me marquât son empressement par mille soins.

LE CHEVALIER.

Il ne fut pas rebuté ?

LA MARQUISE.

Au contraire , il devint si vivement épris de moi , qu'il écrivit à Paris que des affaires le retenoient à Lyon , & qu'il ne pouvoit pas dire encore quand il en partiroit.

LE CHEVALIER.

Vous n'étiez donc pas cruelle ?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire , je l'aimai , & je fus très-aïse de trouver qu'il ressembloit à son portrait & à tout ce qu'on m'avoit dit de lui.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ne vous en êtes-vous pas fait reconnoître ; car tout cela c'est perdre du tems.

L A M A R Q U I S E.

Il m'aimoit comme la veuve d'un autre, & peut-être ne m'auroit-il plus aimé dès qu'il auroit su que j'étois sa femme.

L E C H E V A L I E R.

Voilà comme vous vous plaisez à nous trouver inconféquents.

L A M A R Q U I S E.

Cela n'est pas si inconféquent que vous le croyez.

L E C H E V A L I E R.

Et sur quoi pouvez-vous l'imaginer?

L A M A R Q U I S E.

Sur le dédain avec lequel il m'a parlé de moi, comme sa femme.

L E C H E V A L I E R.

Cela est délicieux!

L A M A R Q U I S E.

Sur le désespoir où il étoit d'être marié & de ne pouvoir pas m'épouser.

L E C H E V A L I E R.

Mais c'est une chose charmante d'être ainsi la rivale de soi-même.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a fait sentir qu'on aime mieux sa Maitresse que sa Femme.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'est très-bien conclure , & c'est un grand tort d'aimer une Maitresse charmante & de la préférer à sa Femme , sur-tout quand on ne la connoît pas.

LA MARQUISE.

Vous entendez bien ce que je veux dire.

LE CHEVALIER.

Oui , que votre sexe aime à se plaindre du nôtre en partageant ses torts.

LA MARQUISE.

Mais enfin , ne m'est-il pas infidèle ?

LE CHEVALIER.

Il est infidèle à votre titre de femme & non pas à votre personne.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a déplu , & j'ai voulu m'en venger.

LE CHEVALIER.

Vous gagnez beaucoup à cette vengeance. Eh bien , que ferez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Je l'ai fait prier par la Baronne de venir ici passer quelques jours en allant à Paris ; il vouloit venir avec nous ; mais je l'ai fait consentir à rester encore deux jours à Lyon, & il va arriver.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien ?

L A M A R Q U I S E.

Je desire que vous pénétriez s'il n'a pas su qui j'étois.

L E C H E V A L I E R.

Cela sera fort aisé.

L A M A R Q U I S E.

Vous l'attendrez ici. Voilà pourquoi nous nous tenons aujourd'hui dans l'autre Sallon.

L E C H E V A L I E R.

Mais vous déclarerez-vous enfin ?

L A M A R Q U I S E.

Mon Pere.... Mais le voici.



S C E N E I V.

LA MARQUISE, LE COMTE,
LE CHEVALIER.

LE COMTE.

EH bien, Monsieur le Chevalier, vous prêtez-vous à toutes les folies de ma fille.

LE CHEVALIER.

Je vous réponds, Monsieur, que je suis très-flatté de pouvoir être utile à Madame, & que je la servirai de tout mon cœur.

LE COMTE.

Oui; mais il faut finir, & le plutôt est le meilleur.

LE CHEVALIER.

C'est ce que j'avois l'honneur de dire à Madame, c'est mon avis.

LE COMTE.

J'ai affaire à Paris, & il faudra que je revienne demain; cela est agréable!

LA MARQUISE.

Sur-tout ne paroissez pas sans être instruit de ce que vous aurez à faire.

LE COMTE.

Tout cela se pourroit aujourd'hui, même avant le souper.

LE CHEVALIER.

Oh, non, Monsieur; car ces Dames viennent à une fête que nous donnons le Vicomte & moi, où l'on dansera; vous voyez que cela nous menera loin dans la nuit.

LE COMTE.

Je reviendrai donc demain.

LA MARQUISE.

Je vous en prie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE,
LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MONSIEUR le Marquis d'Oran vient d'arriver, il va venir ici.

LA MARQUISE.

Cela est bon. Monsieur le Chevalier, voulez-vous bien l'attendre. *Au Comte.* Je vais vous

conduire par la terrasse à la petite porte du jardin , afin qu'il ne vous voie pas.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un , forttez donc.

LE COMTE.

Allons.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LEBRUN.

LE MARQUIS

C'EST donc ici où se tiennent ces Dames ?

LEBRUN.

Oui , Monsieur le Marquis ; elles vont venir.

LE MARQUIS.

Mais , que vois-je ? le Chevalier de Gréval

LE CHEVALIER.

C'est moi-même. Bonjour , mon cher Marquis , je savois ton arrivée ici.

LE MARQUIS.

Ces Dames t'ont parlé de moi ?

LE CHEVALIER.

Mais beaucoup. Te voilà donc de retour, enfin. Est-ce pour toujours ?

LE MARQUIS.

Je n'en fais rien.

LE CHEVALIER.

Tu viens peut-être pour chercher ta femme ; tu l'as tenue assez long-tems sans te voir.

LE MARQUIS.

Ma foi, que veux-tu ? Je l'ai laissée enfant, Je parie que je ne la reconnoîtrois pas.

LE CHEVALIER.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Oui ; car on me l'a mandé.

LE CHEVALIER.

C'est-là ce qui cause ton empressement ; la curiosité....

LE MARQUIS.

Oui, la curiosité ! où sont donc ces Dames ?

LE CHEVALIER.

On est sûrement allé les avertir. Tu ne les connois que pour les avoir vues à Lyon ?

LE MARQUIS.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

Ce sont des Femmes charmantes !

LE MARQUIS.

Tu connois la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

Oui , beaucoup.

LE MARQUIS.

Comment beaucoup ?

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je devine , tu l'aimes ?

LE MARQUIS.

Ma foi , au point que je suis très-fâché d'être marié.

LE CHEVALIER.

Tu l'épouserois ?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas.

LE CHEVALIER.

Quand on est du Corps Diplomatique , on aime à faire des alliances ; mais je suis bien aise de te voir penser comme cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que je craignois que tu n'approuvasses pas ma conduite.

LE MARQUIS.

Comment.

LE CHEVALIER.

Oui ; je me marie , & je n'attendois pour cela que le retour de ces Dames de Lyon.

LE MARQUIS.

Le retour de ces Dames ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Pour épouser l'une d'elles ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Serois-tu jaloux de moi ? Et ne m'aurois-tu fait parler que pour savoir.....

LE CHEVALIER.

Mais.....

LE MARQUIS.

Chevalier, si c'est la Baronne, ne me laisse pas plus long-tems dans l'inquiétude ; par pitié....

LE CHEVALIER.

Je ne peux te rien dire.

LE MARQUIS.

Veux-tu me laisser croire.... Mais la Comtesse se seroit-elle jouée de moi?

LE CHEVALIER.

Elle en est bien capable

LE MARQUIS.

Pourquoi me permettre de demander à la Baronne la permission de venir ici?

LE CHEVALIER.

Pour jouir de son triomphe à mes yeux, peut-être.

LE MARQUIS.

Chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh bien? Ah! voici ces Dames.

LE MARQUIS, à part.

Je ne fais que penser. Quel tourment!

SCENE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Marquis, je suis bien aise de vous voir ici, & vous arrivez bien à propos ; car nous allons vous donner une fête.

LE MARQUIS.

A moi, Madame?

LA BARONNE.

Pas absolument à vous ; mais vous en profiterez.

LE MARQUIS.

Sûrement ; Madame la Comtesse y fera plus sensible que moi.

LA MARQUISE.

Comment, que vous est-il donc arrivé depuis Lyon?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas bien encore ; mais je crains d'avoir tout perdu, & je ne fais pas si je pourrai rester ici autant que je le désirerois.

LE CHEVALIER.

Il faut bien que tu sois témoin de mon mariage.

LE MARQUIS.

Voilà ce qui n'arrivera pas.

LE CHEVALIER.

Je te répons que tu resteras. Mais , Madame , le tems se passe , & pour aller chez le Vicomte , vous nous ferez attendre.

LA BARONNE.

Non ; non ; Monsieur le Marquis , nous vous menerons.

LE MARQUIS.

Où donc , Madame ?

LA BARONNE.

Voir un Opéra Comique , fait par le Chevalier.

LE MARQUIS.

Il est heureux. Je ne suis pas surpris de sa gaieté.

LA MARQUISE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LE MARQUIS.

Pouvez-vous le demander ?

LA MARQUISE.

Sûrement, j'ignore....

LA BARONNE.

Il vous expliquera tout cela. Pour moi, je vais emmener le Chevalier pour qu'il donne des ordres ; vous le voulez bien, ma Nièce ? Faites les honneurs à Monsieur le Marquis, je lui renverrai le Chevalier pour que vous me veniez trouver, afin de ne pas nous faire attendre.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, vous voulez que je laisse le Marquis tête-à-tête, comme cela, avec Madame la Comtesse ?

LA BARONNE.

Pourquoi donc pas ?

LE CHEVALIER.

C'est que.... En vérité....

LA BARONNE.

Allons, venez, venez.



SCENE

S C E N E V I I I.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ - VOUS donc , Monsieur ? Vous m'alarmez :

LE MARQUIS.

Eh , Madame , pouvez - vous continuer de feindre de prendre encore quelque intérêt à moi.

LA MARQUISE.

Moi , feindre ? Vous me croyez capable de tromper ?

LE MARQUIS.

Je me suis abusé , sans doute.

LA MARQUISE.

Non , quand je vous ai dit que je vous aimois , je ne croyois pas que vous puissiez avoir d'autre engagement qu'avec moi.

LE MARQUIS.

Et depuis que vous avez su que j'étois marié ; malgré tout ce que j'ai pu faire pour vous assurer que je n'aimerois jamais que

vous , le peu de tems que vous avez été sans me voir , vous a , sans doute , fait faire des réflexions.

L A M A R Q U I S E .

Des réflexions ?

L E M A R Q U I S .

Oui ; puisque vous m'abandonnez.

L A M A R Q U I S E .

Je vous abandonne , moi ?

L E M A R Q U I S .

Eh , sans doute , vous avez cru que je ne vous aimois que foiblement , qu'à mon retour à Paris , occupé de ma femme , j'oublierois bien-tôt le bonheur d'avoir pu vous plaire.

L A M A R Q U I S E .

Quelle idée vous avez-là !

L E M A R Q U I S .

Et vous avez formé un autre engagement.

L A M A R Q U I S E .

Moi ?

L E M A R Q U I S .

Oui , Madame ; vous avez cru par-là vous guérir de la légère impression que j'avois faite sur vous.

LA MARQUISE.

La légère impression?

LE MARQUIS.

Peut-être me flattai-je encore trop; j'ai cependant de la peine à croire que vous ayez voulu me jouer, & j'aime mieux penser....

LA MARQUISE.

Monsieur le Marquis, cette mauvaise opinion que vous avez de moi m'afflige sincèrement; mais vous ne le croirez pas encore.

LE MARQUIS.

Mais....

LA MARQUISE.

Moi, vous paroître fausse ou légère!

LE MARQUIS.

Eh, Madame, que voulez-vous que je pense, quand je vois qu'en si peu de tems vous avez changé.

LA MARQUISE.

En vérité je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'avoir laissé demander à la Baronne la permission de venir ici?

L A M A R Q U I S E.

Parce que je croyois que cela vous feroit plaisir.

L E M A R Q U I S.

Quoi , d'être témoin de mon malheur ?

L A M A R Q U I S E.

Quel malheur ?

L E M A R Q U I S.

Ce mariage

L A M A R Q U I S E.

Vous rend malheureux ?

L E M A R Q U I S.

J'aime votre surprise.

L A M A R Q U I S E.

Elle est toute simple , je ne croyois pas que vous aimassiez la Baronne.

L E M A R Q U I S.

Que dites-vous d'elle ?

L A M A R Q U I S E.

Si son mariage avec le Chevalier vous tourne la tête

L E M A R Q U I S.

Le Chevalier l'épouse ?

LA MARQUISE.

Oui , j'ai cru que vous le saviez ; de quoi vouliez-vous donc parler ?

LE MARQUIS.

Le traître m'a laissé croire qu'il vous épousoit.

LA MARQUISE.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Quand il m'a dit qu'il se marioit ici , je lui ai montré la plus vive inquiétude , & il en a profité pour me causer le plus cruel tourment que j'aie éprouvé de ma vie.

LA MARQUISE.

En effet , je ne vous reconnoissois pas.

LE MARQUIS.

Eh , pouvois-je consentir à vous perdre sans éprouver le plus grand désespoir.

LA MARQUISE.

Que vous êtes facile à tourmenter.

LE MARQUIS.

Cette douloureuse épreuve pourroit-elle vous déplaire ?

LA MARQUISE.

Non, Marquis, puisqu'elle m'assure de l'excès de votre amour.

LE MARQUIS.

Il durera toute ma vie, permettez que je jure à vos pieds....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

FORT bien, Monsieur, vous croyez apparemment que je trouverai bon qu'une personne que je dois épouser....

LE MARQUIS.

Je fais qui tu épouse, la plaisanterie cesse, c'est moi qui l'ai fait naître, & je te la pardonne.

LE CHEVALIER.

Refuseras-tu encore d'être témoin à mon mariage?

LA MARQUISE.

Dites-nous donc ce que fait la Baronne?

LE CHEVALIER.

Elle vous attend.

LA MARQUISE.

Je vais la trouver....

S C E N E X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, comment vont tes affaires?

LE MARQUIS.

Mais, grace à toi, j'ai fait là une scène de jalousie dont la Comtesse se feroit bien passé.

LE CHEVALIER.

Bon! les femmes ne sont pas fâchées, tant qu'elles aiment, que leurs amans soient jaloux; ce n'est que lorsqu'elles n'aiment pas que cela leur déplaît.

LE MARQUIS.

Mais c'est qu'un jaloux est bizarre, fâcheux, elle croira que j'ai tous ces défauts.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais elle croira que tu l'aimes véritablement , & voilà l'essentiel.

LE MARQUIS.

Elle parloit donc quelquefois de moi.

LE CHEVALIER.

Toujours ; mais il faut profiter

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Des dispositions favorables où elle est.

LE MARQUIS.

Je t'entends ; ce n'est pas une chose aisée.

LE CHEVALIER.

Il faut en parler en plaisantant , & saisir sérieusement la première occasion.

LE MARQUIS.

Mais , c'est que ce n'est pas une femme comme une autre.

LE CHEVALIER.

Bon ! en fait d'amour , elles sont toutes de même , & toute femme qui aime est bien foible.

L E M A R Q U I S .

Songe donc que c'est une veuve , qui n'a point vécu avec son mari seulement.

L E C H E V A L I E R .

Si l'on croyoit toutes les veuves qui n'ont pas eu d'enfans , il n'y en a pas une qui ne dise la même chose. Elle te dira aussi qu'elle n'a jamais aimé que toi.

L E M A R Q U I S .

Il est vrai.

L E C H E V A L I E R .

Et tu le crois ?

L E M A R Q U I S .

Je le desire.

L E C H E V A L I E R .

Et qu'est-ce que cela te fait ?

L E M A R Q U I S .

Il est flatteur d'être l'objet de la première passion d'une femme aimable.

L E C H E V A L I E R .

Et à cause de cela il faut languir dans ses fers & peut-être l'impatienter.

L E M A R Q U I S .

L'impatienter ?

LE CHEVALIER.

Oui, si tu veux que je te parle clairement, les femmes ont souvent mauvaise opinion d'un amant qui ne les presse pas de se rendre.

LE MARQUIS.

Tu le crois.

LE CHEVALIER.

Mais d'où diable viens-tu donc? Quand une femme a de l'amour, elle pense, elle sent plus vivement que nous; parce que rien ne la distrait.

LE MARQUIS.

Mais songe donc....

LE CHEVALIER.

Oui, je me rappelle qu'en sortant du Collège, rempli de tous les beaux sentimens des Romains, je perdis à force de la respecter, une femme de qui j'étois aimé.

LE MARQUIS.

Je fais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire? Une femme qui se laisse aimer par un homme qui est marié à une personne de dix-neuf ans, n'imagine pas d'attendre que son amant soit veuf.

LE MARQUIS.

Tu as raison.

LE CHEVALIER.

Tiens nous allons passer une soirée charmante. Après un spectacle délicieux , parce qu'il est de moi....

LE MARQUIS.

Quoi c'est-là cette fête dont on me parloit tantôt?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Après le spectacle, nous aurons un excellent souper, ensuite on dansera, ne quitte point la Comtesse; tu dois savoir danser des Allemandes, danse avec elle; elle les aime à la folie; enfin négocie pour ton amour, comme tu fais pour les affaires du Roi, & si tu ne réussis pas entièrement, tu gagneras toujours quelque chose : & puis il me vient une idée admirable.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

LE CHEVALIER.

Je te le dirai. Voici quelqu'un; souviens-toi qu'en amour le pardon suit de près l'offense.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LEBRUN.

LEBRUN.

MESSIEURS, ces Dames vous attendent
pour partir.

LE CHEVALIER.

Allons, viens.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,

LA BARONNE.

OUI, Monsieur, je suis très-mécontente de vous.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi ?

LA BARONNE.

Vous devez le savoir.

LE CHEVALIER.

En vérité, je ne fais ce que vous voulez dire, Madame : je n'aime que vous, je ne suis occupé que de vous, & ce seroit moi qui aurois à me plaindre de ce que....

LA BARONNE.

Il n'est pas question de cela.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous donc?....

LA BARONNE.

J'exige de vous que vous serviez ma Nièce dans la plaisanterie qu'elle veut faire à son Mari.

LE CHEVALIER.

Eh bien, selon ce qu'il m'a dit, elle n'a point à se plaindre.

LA BARONNE.

Oui; mais il fait qu'elle est sa femme?

LE CHEVALIER.

Non.

LA BARONNE.

Mais....

LE CHEVALIER.

Elle doit être persuadée elle, qu'il est réellement son mari.

LA BARONNE.

Quoi, il ne fait absolument rien?

LE CHEVALIER.

Non, je vous jure qu'il ne s'en doute pas seulement.

L A B A R O N N E.

Et comment a-t-il osé entreprendre?....

L E C H E V A L I E R.

Quand on a beaucoup d'amour....

L A B A R O N N E.

Monfieur le Chevalier?

L E C H E V A L I E R.

Madame la Baronne?

L A B A R O N N E.

Je vous dis que vous nous avez trahies.

L E C H E V A L I E R.

Je vous jure en honneur que le Marquis ignore que votre Nièce est fa femme.

L A B A R O N N E.

Oui, Monfieur, je fuis sûre à-présent que c'est vous qui lui avez donné la clef avec laquelle il eft entré chez elle cette nuit.

L E C H E V A L I E R.

Sur quoi pouvez-vous le penfer?

L A B A R O N N E.

Vous avez logé dans cet appartement, vous le connoiffez, sûrement c'est vous. Avouez-le.

LE CHEVALIER.

Puisque vous le voulez....

LA BARONNE.

Les hommes font de grands traîtres , quand il est question de nous tromper!

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que la Marquise me querelle autant que vous. Si elle s'est trahie elle-même , ce n'est pas ma faute.

LA BARONNE.

Non , elle ne lui a rien dit qui puisse le faire soupçonner qu'elle est sa femme.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'on appelle avoir de la présence d'esprit.

LA BARONNE.

Je vous dis que je n'aime point les plaisanteries que vous vous permettez sur nous.

LE CHEVALIER.

Et moi , je n'aime point qu'un caprice fasse souffrir mon ami , que plus il aime , plus on le tourmente , & j'ai voulu le venger , & je crois la vengeance douce pour tous les deux.

LA

L A B A R O N N E .

Je veux qu'il soit puni de ce qu'il a osé chez moi suivre vos conseils , & je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous ferez pour cela tout ce que je vous prescrirai.

L E C H E V A L I E R .

Sûrement ; mais fixerez - vous enfin le jour après lequel j'aspire.

L A B A R O N N E .

Voici le Marquis , je veux savoir de lui-même ce qu'il pense. Allez - vous - en chez la Marquise , vous y trouverez son Pere , ils vous instruiront , & je vous rejoins dans l'instant.



S C E N E I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

OUI, Madame.

LE MARQUIS.

Chevalier, où vas-tu donc?

LE CHEVALIER.

Je reviens.

S C E N E I I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Vous me paroissez bien triste aujourd'hui,
Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, Madame?

LA BARONNE.

Oui, vous. Vous aimez ma Nièce, & l'inquiétude que vous a donné hier le Chevalier, en parlant de son mariage, me l'a appris.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous l'avouerais.

LA BARONNE.

Cette inquiétude est détruite, & je ne vois pas ce qui peut vous affliger; je l'ai vue ce matin, elle, & elle ne se plaint pas de vous, elle dit même que pendant le souper, pendant le Bal, vous avez été charmant.

LE MARQUIS.

Quoi, elle vous a paru contente de moi?

LA BARONNE.

Oh, mais, très-fort.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas cela.

LA BARONNE.

Comment donc.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui elle ne veut pas me voir. J'ai

fait l'impossible , j'ai tout tenté , & je crains de lui avoir déplu.

L A B A R O N N E .

Mais je ne conçois pas le desir que vous avez eu d'en être aimé.

L E M A R Q U I S .

Pourquoi donc ?

L A B A R O N N E .

C'est qu'à la veille d'aller retrouver une femme , jeune , aimable , charmante enfin ; car voilà comme est la vôtre , c'est vous donner des entraves , & la Comtesse doit craindre de vous perdre dès que vous serez à Paris.

L E M A R Q U I S .

Ah ! jamais.

L A B A R O N N E .

Jamais ? Je vous prédis moi , que vous aimerez votre femme à la folie.

L E M A R Q U I S .

Ah , Madame , si vous avez donné cette inquiétude à la Comtesse , je ne suis plus surpris de ce qui m'arrive , elle doit me regarder d'avance comme un monstre , oui , Madame , vous m'avez perdu.

L A B A R O N N E.

Je vous répons , sur tout ce qu'elle m'a dit , qu'elle ne craint point de vous perdre , même en sachant que vous aimerez votre femme.

L E M A R Q U I S.

Je ne fais si vous voulez plaisanter ; mais tout ceci devient une énigme.

L A B A R O N N E.

Je vous dis que vous serez heureux.

L E M A R Q U I S.

Ah , dites-moi plutôt ce qui est cause que la Comtesse ne veut pas me voir.

L A B A R O N N E.

Je ne le puis.

L E M A R Q U I S.

Ah , Madame , je vous prie , obtenez d'elle que je puisse savoir moi - même si j'ai pu lui déplaire ; il n'y a pas de sacrifice que je ne veuille lui faire.

L A B A R O N N E.

Vous ne pouvez lui faire celui de votre femme.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, vous êtes bien cruelle de me rappeler toujours ce malheureux engagement.

LA BARONNE.

Vous ne le trouverez pas toujours malheureux.

LE MARQUIS.

Sûrement, voilà ce qui me fait tort auprès de la Comtesse.

LA BARONNE.

Je vous réponds que non, & si vous voulez, elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

C'est tout ce que je desire.

LA BARONNE.

Je vais lui parler.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, dites-lui bien....

LA BARONNE.

Ne vous inquiétez pas. *Elle sort.*



S C E N E I V.

LE MARQUIS.

POURQUOI m'a-t-on forcé de me marier il y a six ans? La Richesse.... Oui, la richesse! c'est bien d'elle que dépend la satisfaction de l'ame, ce plaisir si doux de se voir aimé autant que l'on aime!

S C E N E V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

EH bien, Chevalier, conçois-tu pourquoi la Comtesse ne veut pas me voir?

LE CHEVALIER.

Il est bien question de cela!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Ta femme t'aime passionnément, elle est instruite des moindres particularités de tout

ce qui s'est passé entre la Comtesse & toi depuis que tu l'as vue , pour la première fois , à Lyon.

L E M A R Q U I S.

Je ne reviens point de mon étonnement!

L E C H E V A L I E R.

Son Pere va paroître ici avec elle.

L E M A R Q U I S.

Que devenir? Quelle affreuse situation ! fuirai-je ?

L E C H E V A L I E R.

Je ne puis te le conseiller ; le procédé ne seroit pas honnête pour elle.

L E M A R Q U I S.

Qu'elle ne compte pas que je cesse d'aimer jamais la Comtesse ; mais que me veut son Pere ?

L E C H E V A L I E R.

Il est homme du monde , il fait les usages.

L E M A R Q U I S.

Mais sa fille ?

L E C H E V A L I E R.

Elle vient reclamer ses droits.

LE MARQUIS.

Ses droits?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Vient-elle se plaindre de la Comtesse? Pourquoi la Baronne la reçoit-elle?

LE CHEVALIER.

La Baronne est son amie.

LE MARQUIS.

La Baronne est amie de la Marquise?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Mais elle aime la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Veut-elle l'exposer à des reproches....

LE CHEVALIER.

La Baronne a de l'esprit, elle arrangera tout cela à merveilles.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je serai obligé , en suivant ma femme , d'abandonner la Comtesse.

LE CHEVALIER, *riant.*

Non , non.

LE MARQUIS

Je ne fais pas ce qu'il y a de si plaisant à tout cela. Mon embarras semble te divertir.

LE CHEVALIER.

La position est singulière.

LE MARQUIS.

Singulière ? Elle est cruelle ! mais si la Baronne vouloit me servir , elle détruiroit les soupçons de ma femme sur la Comtesse , en en paroissant offensée.

LE CHEVALIER.

Mais ce ne sont pas des soupçons ; c'est une certitude.

LE MARQUIS.

Il ne peut y avoir rien de certain que les choses dont on a été témoin.

LE CHEVALIER.

Et voilà le fait.

LE MARQUIS.

Quoi cette nuit....

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle étoit dans la chambre de la Comtesse?

LE CHEVALIER.

On n'en sauroit douter.

LE MARQUIS.

Tu le favois peut-être?

LE CHEVALIER.

Oui. Sans cela....

LE MARQUIS.

Quoi fans cela?

LE CHEVALIER.

Sans cela , je ne t'aurois pas fourni les moyens d'y entrer. J'ai voulu que tu te vengeasse de sa conduite avec toi.

LE MARQUIS.

Pour occasionner l'inquiétude , l'embarras où je suis?

LE CHEVALIER.

Ce n'étoit pas mon dessein.

LE MARQUIS.

Mais tu devois le prévoir.

LE CHEVALIER.

Non , ce n'est que depuis....

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Voici la Baronne , parle-lui.

S C E N E V I.

LA BARONNE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MADAME, je ne puis concevoir , n'ignorant pas combien j'aime Madame votre Nièce , pourquoi vous recevez ici ma femme & son Pere.

LA BARONNE.

J'ai cru qu'ayant appris que vous étiez chez moi , j'aurois tort de leur refuser de venir vous y trouver.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas prévu le cruel embarras où je me trouverois.

LA BARONNE.

J'ai cru que vous ne seriez pas fâché de revoir une femme qui est faite pour être aimée, & que vous aimerez.

LE MARQUIS.

Sur-tout en ne venant me chercher que pour me faire des reproches.

LA BARONNE.

Elle ne vous en fera point.

LE MARQUIS.

Elle m'en devoit faire seulement de mon peu d'empressement de la revoir. Ah! si je pouvois parler à la Comtesse, savoir le sujet de sa rigueur aujourd'hui, mériter de la calmer, & ensuite lui apprendre les raisons que j'ai de m'éloigner sans voir ma femme & son Pere, je serois trop heureux.

LA BARONNE.

Cela ne se peut pas, vous ne sauriez partir sans les voir, d'ailleurs la Comtesse l'exige.

LE MARQUIS.

Elle l'exige ?

LA BARONNE.

Oui , elle vient de me le dire. *Au Chevalier bas.* Elle nous écoute.

LE MARQUIS.

Je n'y comprends rien. J'espère du moins qu'elle ne les verra pas.

LA BARONNE.

Je crois qu'elle verra le Pere.

LE MARQUIS.

Le Pere ? Quelle nécessité ? Auriez - vous appris ce qui est cause qu'elle n'a point voulu me voir ce matin.

LA BARONNE.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Est-elle fâchée contre moi ?

LA BARONNE.

Non ; mais elle le seroit réellement si vous nous quittiez. Ah ! voici le Comte d'Aramont.

LE MARQUIS.

Chevalier , aide - moi. Je ne saurai que lui dire.

S C E N E V I I.

LA BARONNE, LE COMTE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

EH bien, Monsieur le Marquis ; c'est parce que vous étiez bien sûr de voir ma fille ici , que vous vous y êtes arrêté.

LE MARQUIS.

Monsieur , la plaisanterie....

LE COMTE.

Je ne plaisante point , c'est elle - même qui me l'a dit. Elle a un talent très-rare pour savoir tout ce qui vous intéresse.

LE MARQUIS.

Elle emploie des moyens....

LE COMTE.

Que vous devez trouver charmans. Elle fait que vous croyez n'avoir point d'empressement de la revoir , que vous croyez que vous ne l'aimerez jamais.

LE MARQUIS.

Une femme jalouse....

LE COMTE.

Oh , oui , ne sauroit se faire aimer.

LE MARQUIS.

Que peut-elle donc espérer ?

LE COMTE.

Vous la verrez , elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

Monfieur le Comte , épargnez-moi un entretien qui ne sauroit être que fâcheux pour l'un & pour l'autre.

LE COMTE.

Pourquoi le feroit-il pour elle ? Elle vous aime , elle goûtera mille charmes à vous le dire , à vous en convaincre , & à vous voir partager ses sentimens.

LE MARQUIS.

Tenez , Monfieur , remenez-la à Paris , je feindrai d'ignorer qu'elle est ici ; nous vivrons en-semble comme presque tous les gens mariés vivent à préfent.

LE COMTE.

Ce ne feroit pas fon compte , & à vous dire vrai , Monfieur , je ne faurois approuver ce projet. Ma fille mérite d'être mieux traitée , elle mérite d'être aimée & elle le fera.

LE

LE MARQUIS.

Ce ton affirmatif a de quoi m'étonner.

LE COMTE.

Cela peut être. Mais je vous dis ce qui arrivera.

LE MARQUIS.

Et qui m'y forcera, Monsieur, fera-ce vous ?

LE COMTE.

Moi ?

LA BARONNE.

Eh, Messieurs....

LE COMTE.

Madame, soyez tranquille.

LE MARQUIS.

Répondez-donc, Monsieur ?

LE COMTE.

Rien n'est plus aisé.

LE MARQUIS.

Dites, qui me forcera d'aimer ma femme ?

LE COMTE.

Elle-même, Monsieur, & dès qu'elle paroîtra vous en conviendrez.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LA BARONNE, LE COMTE,
LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MADAME la Marquise d'Oran.

LE MARQUIS, *à part.*

O Ciel ! comment éviter ses reproches ? Il s'éloigne & n'ose regarder. La Marquise vient le trouver.

MARQUISE.

Pourquoi donc me fuyez-vous, Monsieur ? Vous semblez vouloir m'éviter.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas vous, Madame, que j'évite ; mais une femme qui me poursuit, qui a osé m'épier, & que je crains qui n'ose vous offenser. Madame, je vous en supplie, éloignez-vous.

LA MARQUISE.

Quelle est votre erreur ?

LE MARQUIS.

Ce n'est point une erreur.

LA MARQUISE.

Je suis trop touchée du tourment que vous éprouvez, pour ne pas le faire cesser promptement, écoutez-moi.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LA BARONNE, LE COMTE,
LE CHEVALIER, UN COURIER.

LE COURIER.

MONSIEUR le Marquis d'Oran ?

LE CHEVALIER.

Le voici.

LE COURIER.

Monsieur, on m'a chargé de vous remettre cette lettre qui est très-pressée. Il n'y a point de réponse, & je repars. *Il sort.*

LA MARQUISE.

Marquis, lisez donc.

LE MARQUIS, *lit.*

Qu'est-ce que cela signifie ? *Continuant.* Monsieur le Comte, faites lire ceci à Madame votre fille. Où est-elle donc ?

LE COMTE.

Donnez. *Il lit bas.*

LE MARQUIS.

Lisez haut.

LE COMTE.

Puisque vous le voulez *Il lit.* Monsieur, avant que vous ayez vu Madame la Marquise, vous devez être instruit de sa conduite depuis quelque tems. Occupée de celui qu'elle aime, cette nuit même elle a comblé son amour. Vous devez savoir ce que vous avez à faire, je ne vous en dis pas davantage. Voilà une bonne plaisanterie !

LE MARQUIS.

Je crois, Monsieur, qu'après cela vous ne m'assurerez pas encore du desir qu'elle a de se voir aimée de moi.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est vouloir m'insulter.

LE COMTE.

Non , Monsieur , je vous le jure.

LE MARQUIS.

Monsieur , sans faire d'éclat , je lui rends son bien , qu'elle y rentre & qu'elle consente que nous nous séparions.

LE COMTE.

Elle n'y consentira jamais , ni vous non plus.

LE MARQUIS.

Je saurai bien l'y forcer.

LA MARQUISE.

Vous , Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui , Madame.

LA MARQUISE.

Vous pourriez vivre sans moi ?

LE MARQUIS.

Non sûrement.

LA MARQUISE.

Et vous voulez que nous nous séparions ?

LE MARQUIS.

Moi ? Que dites-vous donc , Madame ?

LA MARQUISE.

Que je suis cette femme avec qui vous ne voulez plus vivre.

LE MARQUIS.

Est-ce un songe?....

LA MARQUISE.

Non, Marquis, j'ai voulu vous revoir sans que vous me connoissiez; j'ai été au-devant de vous à Lyon sous un autre nom; j'ai été assez heureuse pour être aimée de vous, & je n'ai prolongé votre erreur que pour vous punir du peu d'empressement que vous aviez de revoir une femme qui vous aimoit.

LE MARQUIS.

Mon bonheur égale ma surprise.

LA MARQUISE.

Moi, je vous jure de vous aimer toujours.

LE MARQUIS.

Que de traîtres m'environnoient!

LE CHEVALIER.

Marquis, j'ai été forcé de te tromper.

LE MARQUIS.

Je te le pardonne.

LE CHEVALIER.

Mais j'ai trompé ces Dames à leur tour; car cette lettre est de mon imagination, & elles n'en favoient rien. Mais, Madame, je dois obtenir le prix de tous mes soins.

LA MARQUISE.

Ma Tante, vous le lui avez promis.

LE COMTE.

Oui, qui vous retarde?

LA BARONNE.

Rien; puisque tout est prêt, & que c'est demain que je l'épouse.

LE COMTE.

Ah, tant mieux! l'Hymen va donc terminer toutes les folies de l'Amour.

Fin du premier Volume.



T A B L E

Des PIÈCES contenues dans le premier
Volume.

1. <i>L</i> _E <i>Petit Dom Quichotte</i> ,	page 1
2. <i>Les Amans Indiscrets</i> ,	53
3. <i>Le Chat perdu</i> ,	91
4. <i>Le Prisonnier</i> ,	127
5. <i>Le Patagon</i> ,	201
6. <i>L'Amante de son Mari</i> ,	263

Fin de la Table.





Hvals
N-904



UNS. 157 i. 31



